This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

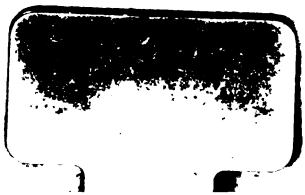
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harriet Bell

William Gillison Bell.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. III A. 1324

# LES ANNALES
## DE LA VERTU.

Je lis continuellement l'Histoire, et je remplis mon ame des images des plus grands hommes, et des plus gens de bien.

*Plutarque, trad. de M. Dacier*, t. IV, p. 7.

Harriet Bell

# LES ANNALES

## DE LA VERTU,

OU

## HISTOIRE UNIVERSELLE,

ICONOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE;

à l'usage des Artistes et des jeunes Littérateurs, et pour servir à l'éducation de la Jeunesse;

PAR MADAME DE GENLIS.

Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de plus de 700 pages.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Payée S. André des-Arcs, n°. 16.

1806.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 FEB 1989
OF OXFORD
LIBRARY

# LES ANNALES
## DE LA VERTU.

### RELIGION, LOIX ET MOEURS DES ROMAINS.

Romulus rejeta toutes les fables absurdes qui attribuoient aux Dieux des actions criminelles; et il ôta au peuple la croyance que Saturne eût dévoré ses propres enfans, que Jupiter eût chassé Saturne de son royaume, etc. Relig. et Loix des Romains. Denys d'Halicarnasse.

Le *Lectisterne* à Rome étoit une cérémonie pendant laquelle les statues des Dieux étoient couchées sur des lits; on leur servoit pendant huit jours, des repas magnifiques, etc. Traité de l'opinion.

La fête de la *Bonne-Déesse* se célébroit dans un lieu retiré, et à peine éclairé, qu'on appeloit *Operatorium*. Dans ces fêtes, les femmes évitoient avec tant de soin tout ce qui pouvoit Serviez.

Relig. et Loix des Romains.

ressembler à la galanterie, qu'il ne leur étoit pas même permis d'y porter des bouquets de myrthe, parce que cet arbrisseau étoit consacré à Vénus.

Tit. Liv.

Numa institua une fête en l'honneur de la Bonne-Foi. Les prêtres ne commençoient les sacrifices qu'après avoir enveloppé leur main droite jusqu'aux doigts, pour donner à entendre que l'on ne devoit pas seulement garder la foi, mais encore en honorer jusqu'à l'apparence, et la respecter dans cette main qui en est le gage et le symbole. Les Romains appeloient Dieux *Indigètes*, les héros dont les exploits avoient mérité l'apothéose.

Valère Maxime.

Dans le temps que Rome fut prise par les Gaulois, le prêtre de Romulus et les vestales prirent la fuite, chargés de ce qu'il y avoit de plus saint dans le temple. Ils rencontrèrent Albanius qui conduisoit sa femme et ses enfans dans un chariot. Albanius, en apperçevant les vestales, mit pied à terre avec sa famille, chargea sur son chariot

les vestales et leurs sacrés fardeaux, et, se détournant de son chemin, il les conduisit à la ville de *Cère*, où elles furent reçues avec tant de respect, que la mémoire de cette hospitalité religieuse a été transmise à la postérité, et que le mot de *Cérémonie* en a été appliqué aux manières dont on honore les Dieux (1). Relig. et Loix des Romains.

Les vestales étoient des filles vierges qui, chez les Romains, se consacroient au service de Vesta, et à l'entretien perpétuel du feu de son temple. L'ordre des vestales venoit originairement d'Albe. Amulius, après avoir dépouillé son frère Numitor de ses Etats, voulut sacrifier toute sa race, il fit assassiner Egeste, le fils de ce roi, dans une par-

(1) L'étymologie de *Chaire Curule*, suivant le même auteur, vient aussi d'une ville, la ville de *Cures*, d'où l'on en tira l'invention; ou, ajoute Valère-Maxime, des roues qu'elles avoient pour passer plus aisément d'un lieu à un autre.

Religi et lois des Romains.

tie de chasse, et il mit au nombre des vestales, Rhéa Silvia ou Ilia sa nièce. — Par la suite Numa-Pompilius, selon quelques auteurs, recueillit et logea les vestales dans son palais. Il dota cet ordre des deniers publics, exigea des vestales le vœu de virginité, il leur confia la garde du Palladium, et l'entretien du feu sacré qui devoit toujours brûler dans le temple de Vesta, et qui étoit le symbole de la conservation de l'empire. Il crut, selon Plutarque, ne pouvoir déposer la substance du feu, qui est pure et incorruptible, qu'entre les mains des personnes chastes, et que cet élément, qui est stérile par sa nature, n'avoit point d'image plus sensible que la virginité. Numa défendit qu'on reçût aucune vestale au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Il falloit, pour recevoir une vestale, qu'elle fût belle, et qu'elle n'eût rien de défectueux sur le corps. Rien ne pouvoit les dispenser d'habiter le temple, excepté dans le cas où l'état de leur santé exigeoit un

changement d'air. Suidas prétend que les vestales avoient aussi des cérémonies sacrées en l'honneur de l'eau. On a dit qu'elles avoient soin de la fontaine de Canente, dont l'eau leur servoit dans les sacrifices, et pour entretenir la propreté dans le temple. Le supplice d'une vestale qui violoit ses engagemens déshonoroit toute sa famille. On dit que la première vestale fut enlevée par Numa. La loi Papia ordonnoit au grand-pontife, au défaut de vestales volontaires, de choisir vingt jeunes filles romaines, de les faire toutes tirer au sort en pleine assemblée, et de saisir celle sur qui le sort tomberoit. Communément ce pontife recevoit les vestales sur la présentation des parens. Aussitôt qu'on avoit reçu une vestale, on lui coupoit les cheveux, et l'on attachoit sa chevelure à la plante nommée Lotos, ce qui dans une cérémonie religieuse étoit regardé comme une marque d'affranchissement et de liberté. Numa n'institua que quatre vestales ;

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

Servius Tullius en ajouta deux, d'autres disent que ce fut Tarquinius Priscus qui fit cette augmentation. Ce nombre ne s'accrut ni ne diminua pendant toute la durée de l'empire. Saint Ambroise fait mention de sept vestales, mais on croit ou qu'il s'est trompé, ou que ce nombre ne fut qu'une exception particulière à la règle. Les prêtresses de Vesta établies à Albe faisoient vœu de virginité pour toute la vie. Numa n'exigea des vestales qu'une continence de trente années, dont elles passeroient les dix premières à apprendre leurs obligations, les dix suivantes à les pratiquer, et le reste à instruire les autres; après quoi elles avoient la liberté de se marier, et quelques-unes prirent ce parti. Au bout de trente années de réception les vestales pouvoient rester dans l'ordre, et elles y jouissoient de grands priviléges; mais elles n'avoient plus ou presque plus de part au ministère. — Les Romains accordoient les plus grands honneurs aux vestales; elles

avoient toutes la liberté de sortir ; elles vivoient dans le luxe et dans la mollesse ; elles alloient aux spectacles, au cirque, etc. etc. Les hommes avoient la liberté d'entrer le jour chez elles, les femmes à toute heure ; et elles alloient souvent manger dans leur famille. Une vestale fut outragée le soir en rentrant dans sa maison, par des jeunes gens qui ne la connoissoient pas : de là vint la coutume de faire marcher devant elles un licteur avec des faisceaux pour les distinguer par cette dignité, et prévenir de semblables désordres. Sous prétexte de travailler à la réconciliation des familles, elles entroient dans toutes sortes d'affaires : on vit la vestale Vibidia intercéder avec succès auprès de l'empereur Claude pour l'infâme Messaline. Les vestales avoient le visage découvert, elles laissoient croître leurs cheveux coupés à leur réception ; elles portoient sur la tête une espèce de turban ; elles avoient sur leur habit un rochet de toile fine d'une extrême

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

blancheur, et par-dessus une mante de pourpre ample et longue, qui, ne portant que sur une épaule, leur laissoit un bras libre retroussé fort haut.

Il suffisoit, pour être reçue vestale, que d'un côté ni d'un autre on ne fût point sortie de condition servile, ou de parens qui eussent exercé une profession basse. Dès que la vestale avoit mis le pied dans le parvis du temple, elle étoit affranchie de la puissance paternelle, et acquéroit le droit de tester; seul exemple, sans doute, de filles pouvant tester dès l'âge de six ans. En entrant chez les vestales, elle apportoit une dot, dont elle pouvoit, comme on vient de le dire, disposer à son gré. Au sortir des vestales, elles étoient habiles à la succession. Si elles mouroient sans testament, leur bien restoit à la maison. Le soin principal des vestales étoit de garder le feu jour et nuit; les heures étoient distribuées, les vestales se relevoient les unes après les autres. Chez les Grecs, le feu sacré se conservoit

dans des lampes où l'on ne mettoit de l'huile qu'une fois l'an (1), mais les vestales se servoient de foyers et de réchauds ou vases de terre qui étoient placés sur l'autel de Vesta. Outre la garde du feu sacré, les vestales étoient obligées à quelques prières et à quelques sacrifices particuliers, même pendant la nuit. Elles étoient chargées des vœux de tout l'Empire; et leurs prières étoient la ressource publique. Elles avoient leurs jours solennels. Le jour de la fête de Vesta, le temple étoit ouvert extraordinairement, et on pouvoit pénétrer jusqu'au lieu même où reposoient les choses sacrées, qu'elles n'exposoient qu'après les avoir voilées, c'est-à-dire, ces gages ou symboles de la durée et de la félicité de l'empire Romain, sur lequel les auteurs se sont expliqués diversement; quelques-uns veulent que ce soit l'image des grands dieux; d'au- Relig. et Loix des Romains.

(1) Les prytanides chez les Grecs étoient des veuves qui gardoient le feu sacré.

Relig. et Loix des Romains.

tres croient que ce pouvoit être Castor et Pollux; et d'autres, Apollon et Neptune. Pline parle d'un dieu particulièrement révéré des vestales, qui étoit le gardien des enfans et des généraux d'armée. On dit aussi que les vestales conservoient dans l'intérieur du temple deux petits tonneaux, dont l'un étoit vide et ouvert, l'autre fermé et plein, et qu'il n'y avoit qu'elles seules à qui il fût permis de les voir; ce qui a quelque rapport avec ceux dont parle Homère, qui étoient à l'entrée du palais de Jupiter, dont l'un étoit plein de maux et l'autre de biens. D'autres pensent que tout cela n'étoit que le palladium que les vestales avoient sous leur garde. On regardoit les vestales comme des personnes sacrées, à l'abri de toute violence. Si les consuls ou les préteurs se trouvoient sur leur chemin, ils étoient obligés de prendre une autre route; ou s'ils ne pouvoient éviter leur rencontre, ils faisoient baisser leurs faisceaux et leurs haches devant elles,

comme si dans ce moment ils eussent remis entre leurs mains l'autorité dont ils étoient revêtus. Ce fut le respect qu'on leur portoit qui arrêta l'entreprise des tribuns contre Claudius; ce dernier triomphoit malgré leur opposition; les tribuns entreprirent de le renverser sur son char au milieu même de la marche de son triomphe: la vestale Claudia, sa fille, avoit suivi tous leurs mouvemens; elle se jeta dans le char au moment même où le tribun alloit renverser Claudius; elle se mit entre son père et lui, et arrêta par ce moyen la violence du tribun, retenu alors, malgré sa fureur, par l'extrême respect dû aux vestales, et qui ne laissoit à leur égard qu'aux pontifes seuls la liberté des remontrances et des voies de fait. Claudius alla en triomphe au Capitole, et sa fille, au bruit des acclamations de tout le peuple, au temple de Vesta. Les vestales avoient la prérogative de pouvoir sauver la vie à un criminel que l'on conduisoit au supplice lorsqu'elles

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

le rencontroient sur le chemin, pourvu qu'elles fissent le serment qu'elles se trouvoient là sans dessein et seulement par hasard. Elles étoient appelées en témoignage et entendues en justice, mais elles n'y pouvoient être contraintes. Il y avoit une loi qui punissoit de mort quiconque se jetteroit sur leur char ou sur leur litière lorsqu'elles iroient par la ville. Auguste leur donna aux spectacles une place d'honneur vis-à-vis celle du préteur. La grande vestale portoit une bulle d'or. Numa, qui les avoit dotées, assigna des terres particulières sur lesquelles il leur attribua des droits et des revenus. Dans la suite des temps, elles eurent une grande quantité de fondations et de legs testamentaires. Mais outre les donations communes à tout l'ordre, on faisoit encore des dons particuliers aux vestales, quelquefois c'étoient des sommes d'argent très-considérables. A certains jours de l'année, les vestales alloient trouver le roi des sacrifices,

qui étoit la seconde personne de la religion, et elles l'exhortoient à s'acquitter scrupuleusement de ses devoirs. Les pontifes étoient les juges naturels des vestales ; la loi soumettoit leur conduite à leurs perquisitions seules, c'étoit le souverain pontife qui prononçoit l'arrêt de condamnation : il ordonnoit l'assemblée du conseil, il avoit droit d'y présider; mais son autorité n'avoit point lieu sans une convocation solennelle du collége des pontifes. On ne s'en tenoit pas toujours aux jugemens rendus par le conseil souverain des pontifes; le tribun du peuple avoit droit de faire ses représentations; et le peuple, de son autorité, cassoit les arrêts qu'il jugeoit injustes. — La négligence du feu sacré devenoit un présage funeste pour les affaires de l'empire; de malheureux événemens que la fortune avoit placés à-peu-près dans le temps que le feu s'étoit éteint, établirent à cet égard la superstition la plus forte. Après la punition de la vestale, Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Lois des Romains.

on songeoit à rallumer le feu; mais il n'étoit pas permis de se servir pour cela d'un feu matériel, il falloit le tirer des rayons même du soleil à l'aide d'un vase d'airain, au centre duquel les rayons venant à se réunir, subtilisoient si fort l'air qu'ils s'enflammoient; et par le moyen de la réverbération, la matière sèche dont on se servoit s'allumoit aussitôt. On gardoit, dans la procédure contre les vestales, une infinité de formalités, on écoutoit les délateurs, on les confrontoit avec les accusées, on les entendoit elles-mêmes plusieurs fois; et lorsque l'arrêt de la mort étoit rendu, on ne le leur signifioit point d'abord, on commençoit à leur interdire tout sacrifice et toute participation aux mystères; on leur défendoit de faire aucune disposition à l'égard de leurs esclaves, etc. etc. — Numa avoit condamné les vestales criminelles à expirer sous les verges ou à être lapidées. Ce fut Tarquin qui institua le supplice dont on les punissoit

ordinairement, et qui consistoit à les enterrer vives. Domitien châtia diversement quelques-unes de ces malheureuses filles ; il laissa à deux sœurs de la maison des Ocellates la liberté de choisir leur genre de mort. Le jour de l'exécution étant venu, toutes les affaires, tant publiques que particulières, étoient interrompues, toute la ville étoit dans l'effroi et dans le mouvement : le grand-prêtre suivi des autres pontifes, se rendoit au temple de Vesta ; là il dépouilloit la vestale coupable de ses ornemens sacrés, ensuite on l'étendoit dans une espèce de hière où elle étoit liée et enveloppée de façon que ses cris auroient eu de la peine à se faire entendre, et on la conduisoit dans cet état depuis le temple de Vesta jusqu'à la porte Collatine, auprès de laquelle, en dedans de la ville, étoit une butte ou éminence qui s'étendoit en long et qui étoit destinée à ces sortes d'exécutions ; on l'appeloit à cet effet *le champ exécrable*. Cependant ce même terrain

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

servoit à la plupart des jeux et des spectacles populaires, aussi bien qu'à la cruelle inhumation de ces malheureuses victimes. Le chemin du temple de Vesta à la porte Collatine étoit assez long; la vestale devoit passer par plusieurs rues et par la grande place. Le peuple accouroit de tous côtés à ce triste spectacle, et cependant il en craignoit la rencontre, et se détournoit du chemin; les uns suivoient de loin et tous gardoient un silence morne et profond. Les parens et amis suivoient ce convoi funèbre. Lorsque la coupable étoit arrivée au lieu du supplice, l'exécuteur ouvroit la bière et délioit la vestale. Le pontife levoit les mains vers le ciel et adressoit aux dieux une prière secrète: ensuite il tiroit la vestale de la bière, elle en sortoit cachée sous des voiles. Le pontife la menoit jusqu'à l'échelle qui descendoit dans la fosse où elle devoit être enterrée vive; alors il la livroit à l'exécuteur, après quoi il lui tournoit le dos et s'éloignoit brus-

quement, avec les autres pontifes. Cette fosse formoit une espèce de caveau ou de chambre creusée assez avant dans la terre. On y mettoit du pain, de l'eau, du lait et l'huile. On y allumoit une lampe, on y dressoit une espèce de lit dans le fond. Sitôt que la vestale étoit descendue, on retiroit l'échelle, et alors avec précipitation et à force de terre on combloit l'ouverture de la fosse au niveau du reste du terrain. Les vestales vivoient dans une grande magnificence; aucune d'elles ne montoit au Capitole qu'en litière et avec un nombreux cortége de femmes et d'esclaves. La seule entremise des vestales réconcilia César et Sylla. Elles étoient dépositaires des testamens et des actes les plus secrets. Ce fut dans leurs mains que César et Auguste remirent leurs dernières volontés. Elles étoient enterrées dans l'enceinte de la ville, honneur rarement accordé aux plus grands hommes. Une statue fut déférée à la vestale Suffétia pour un

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

champ dont elle gratifia le peuple, avec cette circonstance que sa statue seroit mise dans le lieu qu'elle choisiroit elle-même, prérogative qui ne fut accordée à aucune autre femme. — Catilina, Néron et plusieurs autres entreprirent de corrompre des vestales. La vestale Posthumia, par son luxe et sa coquetterie, ayant donné de violens soupçons, fut accusée et se justifia; mais en punition de sa légèreté on lui interdit les spectacles. Domitien, qui avoit condamné les deux sœurs des Ocellates, accusa encore la vestale Cornelia, la plus âgée des vestales, et par conséquent décorée du titre de *Maxima;* il la fit condamner, contre toutes les règles, sans l'entendre et quoiqu'elle fût absente : elle protesta en vain de son innocence; elle descendit au tombeau en conjurant le pontife de défendre sa mémoire. Un chevalier romain, nommé Céler, qu'on accusoit d'avoir été son amant, fut battu de verges : il expira dans ce supplice, et protesta

jusqu'au dernier soupir que Cornelia étoit la plus pure des vestales. Plusieurs furent admises à donner des preuves singulières de leur innocence, et placèrent leur dernière ressource dans la protection de leur déesse. C'est ainsi que Claudia prouva, dit-on, son innocence en tirant un vaisseau avec sa ceinture; et Tucia, en portant de l'eau dans un crible depuis les bords du Tibre jusqu'au temple de Vesta. Le feu sacré s'éteignit par l'imprudence d'Emilie, qui s'étoit reposée du soin de l'entretenir sur une jeune vestale sans expérience : Emilie, responsable de l'événement, fut accusée; alors, en présence des prêtres et des vestales, Emilie s'avança vers l'autel, adressa une prière à Vesta, ensuite elle arracha un morceau de son voile et le jeta sur les cendres froides qui s'enflammèrent à l'instant, et elle fut justifiée. Sénèque parle d'une vestale qui, pour avoir souillé sa pureté, fut précipitée d'un rocher. Cette vestale invoqua Vesta, et

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

tomba au fond du précipice sans se blesser : cependant, malgré ce prodige, on la ramena sur le rocher pour la précipiter de nouveau. — Sous le consulat de Pinarius et de Fusius le peuple fut frappé d'une infinité de fléaux et de prodiges ; dans cette extrémité, un esclave accusa la vestale Urbinia ; elle fut arrachée des autels, convaincue, et punie du dernier supplice. Son amant n'attendit pas les poursuites du pontife, il se hâta de s'ôter lui-même la vie. Voici les noms des vestales condamnées, que l'histoire nous a conservés : Pinaria, Popilia, Oppia, Minutia, Sextilia, Opimia, Floronia, Caparonia, Urbinia, Cornelia, Marcia, Licinia, Emilia, Mucia, Véronilla, et deux sœurs de la maison des Ocellates. Quelques-unes d'entr'elles eurent le choix de leur supplice ; d'autres le prévinrent et trouvèrent le moyen de s'évader ou de se donner la mort. Caparonia se pendit, Floronia se tua. On croit que ce furent là à-peu-près toutes

les victimes de cette institution (1). L'ordre des vestales étoit si respecté, que ce fut la dernière chose du paganisme qui fût détruite; ce ne fut que Gratien qui abolit leurs priviléges et s'empara de leurs biens. Cependant les vestales subsistèrent encore quelque temps, mais dans la misère et dans l'obscurité. Relig. et Loix des Romains.

Héliogabale avoit été dès son enfance consacré au soleil; il devint amoureux de la vestale Julia-Aquilia-Sévéra, la tira de son temple, la conduisit à l'autel et l'épousa, en disant que de l'union d'un pontife du Soleil et d'une vestale il ne pouvoit manquer de sortir une race divine. — *Valère-Maxime. Histoire des Vestales de l'abbé Nadal; Ouvrage de M. de Fontanelle, sur les Vestales.*

(1) Cet ordre dura onze cents ans; pendant ce temps les uns comptent dix-sept et les autres vingt victimes. Leurs amans ou se tuèrent ou périrent sous les verges; plusieurs furent simplement exilés.

Relig. et Loix des Romains.

Un Romain, nommé Valérius, avoit deux fils et une fille, qui furent attaqués d'une affreuse maladie. Ce tendre père, pria les Dieux de faire tomber le péril sur sa tête. Un Oracle lui ordonna des sacrifices, et ses enfans guérirent. Ce qui fut l'origine des jeux célébrés chez les Romains dans des temps de peste et de maladie.

Cours d'éducation, par M. l'abbé de Condillac.

Les jeux qu'institua Romulus en l'honneur de Consus, dieu des Conseils, ont été nommés jeux du cirque, d'après la forme de l'hyppodrome que Tarquin l'Ancien fit construire pour en donner le spectacle. Il paroît que dans les commencemens ces jeux se bornoient à des courses de chars et de chevaux. On donna, pour la première fois, des spectacles de gladiateurs, l'an de Rome 490. Les combats d'athlètes ne furent introduits qu'en 568, et vers le même temps on fit combattre des hommes contre des lions, des ours, etc. Les Romains étoient dans l'usage d'offrir tous les ans à Cérès et à Bacchus les prémices

de leur récolte, et ils les présentoient dans un bassin qu'ils nommoient *satura* ou *satyra*, de *satur*, plein, parce qu'ils y accumuloient des fruits de toute espèce. Ce mot fut ensuite employé pour exprimer toutes sortes de mélanges; on le donna non-seulement aux mets composés de plusieurs choses, mais encore aux loix qui renfermoient des réglemens sur plusieurs chefs; et par une semblable analogie, on le transporta aux pièces de vers où l'on ramassoit tout ce qu'une imagination grossière pouvoit produire. Telle a été la satire dans son origine; la raillerie avoit été l'accessoire de ce poëme, elle en devint le principal, et dégénéra en invectives et en calomnies. Une loi des douze Tables, qui condamnoit à mort ceux qui auroient fait des vers contre la réputation d'un citoyen, fait voir jusqu'où cet abus avoit été porté. Belig. et Loix des Romains.

A Rome, on portoit les enfans au temple le neuvième jour de leur naissance, appelé jour de purification, et The Hist. of the life of M Tullius Cicero, by conyers Middleton, v. 1.

Relig. et Loix des Romains.

là, les parens et les amis de la famille donnoient un nom à l'enfant, et le recommandoient à la protection particulière de quelque divinité tutélaire.

Les Romains nommèrent trois ministres pour assister aux sacrifices; on les appeloit *Epulons*. Ils portoient une robe de pourpre comme les pontifes. Leur nombre fut porté dans la suite jusqu'à sept ou dix. On les avoit créés, parce que les pontifes ne pouvoient assister à tous les sacrifices que l'on faisoit à Rome, tant étoit grand le nombre des Dieux.

Les Bidentales étoient des prêtres institués pour faire certaines cérémonies et des expiations lorsque la foudre étoit tombée : la principale étoit le sacrifice d'une brebis qui, en latin, s'appelle *bidens;* de là le lieu frappé de la foudre s'appeloit *bidental;* il n'étoit pas permis d'y marcher, on l'entouroit de palissades et de murailles, et on y dressoit un autel.

Les Flamines étoient des prêtres ou

sacrificateurs : celui de Jupiter appelé flamine *diale*, étoit le plus respecté. Il n'y eut d'abord que trois flamines ; ensuite ce nombre fut porté à quinze. Les flamines ne faisoient pas corps ensemble ; le flamine diale jouissoit de plusieurs priviléges, et il étoit assujetti à une infinité de loix puériles et bizarres. Relig. et Loix des Romains.

Les Grecs nommèrent leur chant nuptial *épithalame*, parce qu'ils appeloient thalamas l'appartement de l'époux ; et que lorsque les nouveaux mariés s'étoient retirés, ils chantoient l'épithalame à la porte de leur appartement. L'épithalame grec commençoit par l'acclamation d'*Hyménée* ; l'épithalame latin, par l'acclamation de *Talassius*, dont voici l'origine : parmi les Sabines qu'enlevèrent les Romains, il y en eut une remarquable par sa jeunesse et sa beauté ; ses ravisseurs craignant qu'on ne la leur arrachât, s'avisèrent de crier qu'ils la conduisoient à Talassius, jeune homme beau, vaillant, et dont le nom seul imprima tant

Relig. et Loix des Romains.

grands de l'Etat avoient sur les pauvres et le peuple ; et afin d'unir les esprits et de cimenter leur liaison, il leur donna aux uns et aux autres des fonctions qui n'avoient rien de servile ni de désagréable. Les patriciens étoient obligés de répondre à leurs cliens sur la justice et le droit civil dont ceux-ci n'étoient point instruits (1) ; d'avoir soin

---

teurs, venoit d'un certain *patron*, compagnon d'Evandre, protecteur des pauvres, et homme fort charitable.

(1) Par cette institution, les nobles étoient forcés de s'instruire véritablement, et par-là devenoient à l'ordre inférieur aussi respectables qu'utiles. Ainsi la noblesse romaine devoit jouir d'une considération dont nous n'avons, je crois, qu'une très-imparfaite idée. On sait le mot dit à Auguste par un centurion ; ce dernier avoit un procès et expliquoit sa cause à l'empereur, qui lui dit qu'il se chargeoit de la faire plaider : mais, reprit le centurion, en montrant les cicatrices de ses blessures, je me suis battu moi-même pour vous ; vous pouvez bien plaider ma cause vous-même. Auguste en effet plaida la cause et la gagna.

d'eux, présens ou absens; de faire pour eux tout ce que doit faire un père pour son fils; de les défendre contre leurs accusateurs; en un mot, d'employer en leur faveur et les lumières, et le crédit, et tous les avantages qu'ils avoient sur eux. Les cliens, de leur côté, étoient tenus d'aider à leurs patrons à marier leurs filles, et à fournir la dot si les pères n'avoient pas assez d'argent; de payer leur rançon et celles de leurs enfans lorsqu'ils étoient prisonniers de guerre; enfin de leur prêter les sommes dont ils avoient besoin, le tout sans usure ni intérêt. Il étoit également défendu et aux patrons et aux cliens de s'accuser en justice, de porter témoignage ou de donner leurs suffrages l'un contre l'autre. Si quelqu'un contrevenoit à une de ces choses, il étoit sujet à la loi portée par Romulus contre les traîtres; et dès qu'on l'en avoit convaincu, il étoit permis au premier venu de le tuer comme une victime dévouée à Pluton; car c'étoit la coutume chez les Romains de

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

vouer à quelque Dieu, principalement aux divinités infernales, ceux qu'ils vouloient qu'on pût tuer impunément. C'est par ces moyens que l'union des cliens avec leurs patrons a été, pendant plusieurs siècles, aussi étroite qu'entre parens, les pères la laissant à leurs enfans comme un héritage précieux. C'étoit un honneur pour les familles nobles d'avoir un nombre considérable de cliens. Les patrons avoient grand soin, non-seulement de conserver ceux qui leur venoient de leurs ancêtres, mais aussi de s'en faire d'autres par leur propre mérite et leur vertu (1).

(1) D'après cela il est impossible que la noblesse romaine fût arrogante et méprisante pour le peuple, elle avoit un trop grand intérêt à s'en faire aimer. La sagesse du législateur avoit trouvé les vrais moyens de rapprocher et de réunir ces deux ordres séparés dans tous les autres pays, par l'orgueil, l'opinion et les préjugés. Quels excellens effets dut produire cette réunion! Sans doute à Rome la noblesse étoit affable, accessible, obligeante;

Ce n'étoit pas seulement à Rome que le peuple mettoit sous la protection des patriciens; les colonies, les villes alliées ou conquises par les armes, prenoient aussi quelques Romains à leur choix, pour être leurs patrons ou leurs protecteurs. Souvent même le sénat renvoyoit les différends des villes et des nations aux Romains leurs protecteurs, dont il confirmoit les jugemens. Relig. et Loix des Romains.

Romulus fit un réglement par lequel il étoit expressément défendu de passer au fil de l'épée la jeunesse des villes conquises. Il y avoit à Rome une loi qui défendoit de recevoir les accusations contre ceux qui étoient absens pour le service de la république.

Les législateurs Grecs n'obligèrent

---

et le peuple, éclairé par sa communication avec elle, étoit moins peuple qu'ailleurs. Aussi voyons-nous que Menenius le ramena avec un apologue. Qu'on songe au succès qu'auroit aujourd'hui le plus ingénieux apologue avec le peuple le plus policé de l'Europe!

Relig. et Loix des Romains.

les enfans à rester sous la puissance paternelle, que pour un temps fort court; les uns ont statué qu'ils y demeureroient jusqu'à la fin de leur troisième année de puberté; les autres jusqu'à ce qu'ils fussent mariés; d'autres enfin, jusqu'à ce que leur nom fût écrit dans les registres publics (1). Romulus donna tout pouvoir aux pères sur leurs enfans, et pendant toute leur vie. Il leur permit de les mettre en prison, de les faire battre de verges; et de leur ôter la vie, même quand ils seroient revêtus des premières charges, et qu'ils auroient rendu à la république les services les plus signalés. Romulus donna encore aux Romains le droit de vendre leurs enfans jusqu'à trois fois; et ce n'étoit qu'après avoir été vendu cette troisième fois, que le fils pouvoit se soustraire à l'autorité paternelle. Les

(1) Les Grecs ne pouvoient punir leurs enfans que par l'exhérédation, et en les chassant de leur maison.

pères avoient en cela plus de pouvoir sur leurs enfans que les maîtres n'en avoient sur leurs esclaves; car un esclave vendu une fois, et qui, par l'affranchissement, recouvroit sa liberté, devenoit son maître pour le reste de sa vie. Il n'est pas étonnant que Romulus, avec des idées si étendues sur la sainteté de l'autorité paternelle, n'ait rien statué contre les parricides, et qu'une ame si pénétrée de la grandeur des devoirs sacrés de la nature, ne prévît pas qu'un crime si atroce et si monstrueux pût jamais se commettre. Les Romains gardant les loix établies par Romulus, conservèrent dans leur république une si grande union, que durant l'espace de plus de six cents ans, ils n'en vinrent jamais jusqu'à répandre le sang des citoyens (1), Relig. et Loix des Romains.

(1) Voilà un fait bien à la gloire et des institutions et de la nation. On a dit trop de bien et trop de mal des Romains. L'enthousiasme produit de beaux discours, mais de

Relig. et Loix des Romains.

quoiqu'il s'élevât souvent plusieurs différends considérables entre le peuple et les magistrats. Mais dès que Caïus-Gracchus fut créé tribun, il renversa toute l'harmonie du gouvernement; et depuis ce temps, les plus sanglantes divisions troublèrent sans relâche le repos et le bonheur des citoyens.

A Rome il étoit permis à un citoyen d'en accuser un autre; cela étoit établi, dit M. de Montesquieu, selon l'esprit de la république, où chaque citoyen doit avoir pour le bien public un zèle sans bornes. « Les censeurs, dit le » même auteur, étoient sagement établis à Rome; il en faut, ajoute-t-il, » dans une république où le principe » du gouvernement est la vertu; ce ne » sont pas seulement les crimes qui détruisent la vertu, mais encore les

---

mauvais jugemens. Du moins l'enfance trouvera dans ces foibles élémens d'histoire qui lui sont consacrés, la simple vérité dépouillée de prévention et de tout esprit de système.

» négligences, les fautes; ce qui ne » choque point les loix, mais les élude, » ce qui ne les détruit pas, mais les af- » foiblit; tout cela doit être corrigé par » les censeurs Dans les monarchies, il » ne faut point de censeurs; elles sont » fondées sur l'honneur, et la nature de » l'honneur est d'avoir pour censeur tout » l'univers : tout homme qui y manque » est soumis aux reproches de ceux » même qui n'en ont point (1).

Relig. et Loix des Romains.

(1) M. de Montesquieu dit que les républiques sont fondées sur la vertu, et les monarchies sur l'honneur. Cette distinction est peut-être plus subtile et plus brillante que solide. Si l'honneur peut exister sans la vertu, il n'est plus alors que de l'hypocrisie; et l'impossibilité de soutenir long-temps, sans se démentir, le rôle difficile d'hypocrite, y fera bientôt renoncer; ainsi cette espèce d'honneur ne peut être utile dans aucune espèce de constitution. A présent considérons si un homme vertueux peut être sans honneur. La vertu nous porte au bien par l'admiration qu'elle excite en nous; mais en se soumettant à tous les devoirs qu'elle impose, il est im-

Relig. et Loix des Romains.

» Après l'expulsion des décemvirs, » presque toutes les loix qui avoient » fixé les peines furent ôtées; on ne les » abrogea pas expressément, mais la

---

possible de n'être pas sensible à l'estime universelle qu'elle produit, et de ne pas jouir de la gloire sublime de n'être distingué que par elle; et voilà le sentiment naturel qui rend l'honneur, ou le desir d'obtenir l'approbation publique, inséparable de la vertu. Il n'y a qu'une piété portée au dernier point de perfection, qui puisse anéantir dans le cœur de l'homme ce mouvement commun à tous. Les saints seuls peuvent constamment aimer et suivre la vertu, en dédaignant l'opinion des hommes. Les philosophes, les sages, ont, dans tous les temps, attaché le plus grand prix à la réputation, et l'on ne peut douter, en lisant l'Histoire, que Caton, Brutus et Cicéron, ces fameux républicains, n'eussent une violente passion pour la gloire. Ainsi donc l'homme le plus vertueux doit être encore celui qui a le plus d'honneur; ainsi donc il sera aussi bien placé dans une monarchie que dans une république, et cela par un principe aussi vrai que simple : c'est que la vertu est nécessaire dans toute bonne constitution.

» loi Porcia ayant défendu de mettre à mort un citoyen romain, elles n'eurent plus d'application. Un accusé avoit à Rome le droit de se retirer avant le jugement. Relig. et Loix des Romains.

» Les Samnites avoient une coutume qui, dans une petite république, devoit produire d'admirables effets. On assembloit tous les jeunes gens, et on les jugeoit. Celui qui étoit déclaré le meilleur de tous, prenoit pour sa femme la fille qu'il vouloit; celui qui avoit les suffrages après lui, choisissoit encore, et ainsi de suite. L'amour, la beauté, la chasteté, la vertu, la naissance, les richesses même, tout cela étoit, pour ainsi dire, la dot de la vertu. Il seroit difficile d'imaginer une récompense plus noble, plus grande, moins à charge à un petit Etat, plus capable d'agir sur l'un et l'autre sexe.

» Romulus permit au mari de répudier sa femme si elle avoit commis un adultère, préparé du poison ou falsi-

Relig. et Loix des Romains.

» fié les clefs: il ne donne point aux » femmes le droit de répudier leurs » maris. Comme la loi d'Athènes don- » noit à la femme aussi bien qu'au » mari, la faculté de répudier, et que » l'on voit que les femmes obtinrent » ce droit chez les premiers Romains, » nonobstant la loi de Romulus, il est » clair que cette institution fut une de » celles que les députés de Rome rap- » portèrent d'Athènes, et qu'elle fut » mise dans les loix des douze Tables ».

On dit que Carvilius Roga, chez les Romains, fournit le premier exemple du divorce, l'an 523 de Rome; il répudia sa femme pour cause de stérilité. On argumente de ce fait pour prouver qu'avec de bonnes mœurs, le divorce, quelque facile qu'il puisse être, ne peut devenir abusif en se multipliant. Mais si le divorce est établi pour des causes légères ou vagues, cette seule institution corromproit promptement les mœurs, et l'exemple de Carvilius ne combat point cette opinion. M. de

Montesquieu a prouvé que jusqu'à Carvilius, une loi ordonnoit au mari qui répudioit sa femme pour tout autre cas que ces trois-ci : *adultère*, *préparé du poison*, *falsifié des clefs*, de donner la moitié de ses biens à sa femme, et de consacrer l'autre moitié à Cérès. Ainsi il n'est pas étonnant que personne n'ait demandé le divorce à de telles conditions. La loi des douze Tables, soixante-onze ans après, étendit le pouvoir de répudier, et les causes de répudiation. Les pères et mères ne pouvoient divorcer sans le consentement de leurs enfans. Il n'étoit pas permis de répudier une femme sous prétexte que la dot promise n'avoit pas été payée. Après le divorce, les enfans devoient être nourris aux dépens de celui qui avoit donné lieu au divorce ; s'il n'étoit pas en état de faire cette dépense, l'autre devoit y suppléer. Si le divorce étoit demandé sans juste cause, on le regardoit comme un tort grave, en punition de quoi celui qui avoit de- Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains. mandé le divorce étoit obligé de réserver à ses enfans la propriété de tous les gains nuptiaux.

Les Grecs et les Romains avoient un si grand respect pour leurs femmes, que même dans la plus vive colère, ils n'auroient pas dit un mot malhonnête devant elles.

Services. Saint Augustin dit qu'Antonin donna un édit par lequel il défendoit aux hommes d'accuser leurs femmes d'adultère, quand ils étoient eux-mêmes coupables de ce crime; et il les condamnoit à cet égard aux mêmes peines que les femmes (1).

---

(1) Si cela est, ce jugement n'est pas équitable. « La rigidité des devoirs relatifs des deux » sexes, dit J.-J. Rousseau, n'est ni ne peut être » la même. Quand la femme se plaint là- » dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'hom- » me, elle a tort; cette inégalité n'est point » une institution humaine, ou du moins elle » n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la » raison : c'est à celui des deux que la nature » a chargé du dépôt des enfans d'en répondre

« Les anciennes loix de Rome cher- Relig. et Loix des Romains.
» chèrent beaucoup à déterminer les
» citoyens au mariage; le sénat et le Esprit des Loix, t. 3.
» peuple firent souvent des réglemens
» là-dessus. Indépendamment des loix

---

» à l'autre. Sans doute il n'est permis à per-
» sonne de violer sa foi; et tout mari infidèle
» est un homme injuste: mais la femme infi-
» dèle est plus coupable encore, elle dissout
» la famille et brise tous les liens de la nature:
» en donnant à l'homme des enfans qui ne sont
» pas à lui, elle trahit les uns et les autres,
» elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine
» à voir quel désordre et quel crime ne tient
» pas à celui-là. S'il est un état affreux au
» monde, c'est celui d'un malheureux père
» qui, sans confiance en sa femme, n'ose se
» livrer aux plus doux sentimens de son cœur;
» qui doute, en embrassant son enfant, s'il
» n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage
» de son déshonneur, le ravisseur du bien de
» ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la
» famille, si ce n'est une société d'ennemis
» secrets qu'une femme coupable arme l'un
» contre l'autre, en les forçant de feindre de
» s'entr'aimer »? (*J.-J. Rousseau.*)

Relig. et Loix des Romains.

» les censeurs eurent l'œil sur les ma-
» riages ; et selon les besoins de la ré-
» publique, ils y engagèrent et par la
» honte, et par les peines. César donna
» des récompenses à ceux qui avoient
» beaucoup d'enfans. Il défendit aux
» femmes qui avoient moins de qua-
» rante-cinq ans, et qui n'avoient ni
» maris, ni enfans, de porter des pier-
» reries, et de se servir de litières, mé-
» thode excellente d'attaquer le célibat
» par la vanité. Auguste imposa des
» peines nouvelles à ceux qui n'étoient
» point mariés, et augmenta les récom-
» penses de ceux qui l'étoient, et de
» ceux qui avoient des enfans.

» Du temps de la république, il n'y
» avoit point de loi à Rome qui punît
» ceux qui se tuoient eux-mêmes. Du
» temps des premiers empereurs, les
» grandes familles de Rome furent sans
» cesse exterminées par des jugemens ;
» la coutume s'introduisit de prévenir
» la condamnation par une mort vo-
» lontaire : on trouvoit à cela un grand

» avantage, on obtenoit l'honneur de la sépulture, et les testamens étoient exécutés; mais lorsque les empereurs devinrent aussi avares que cruels, ils ne laissèrent plus à ceux dont ils vouloient se défaire, ce moyen de conserver leurs biens; et ils déclarèrent que ce seroit un crime de s'ôter la vie par les remords d'un autre crime; ainsi la loi Romaine punissoit cette action lorsqu'elle n'avoit pas été faite par foiblesse d'ame, par ennui de la vie, par impuissance de souffrir la douleur, mais par le désespoir de quelque crime. La loi romaine absolvoit dans le cas où la grecque condamnoit, et condamnoit dans le cas où l'autre absolvoit. Relig. et Loix des Romains.

» Les loix grecques et romaines punissoient le recéleur du vol comme le voleur. A Rome, lorsque le voleur étoit surpris avec la chose volée, avant qu'il l'eût portée dans le lieu où il avoit résolu de la cacher, cela étoit appelé un vol manifeste; quand

Relig. et Loix des Romains. » le voleur n'étoit découvert qu'après, » c'étoit un vol non manifeste.

» La loi des douze Tables ordonnoit » que le voleur manifeste fût battu de » verges et réduit en servitude s'il étoit » pubère; ou seulement battu de ver- » ges s'il étoit impubère; elle ne con- » damnoit le voleur non manifeste qu'au » paiement du double de la chose vo- » lée. Il paroît bizarre que ces loix » missent une telle différence dans la » qualité de ces deux crimes; on ne » sauroit douter que toute la théorie des » loix romaines sur le vol ne fût tirée » des institutions lacédémoniennes. Ly- » curgue, dans la vue de donner à ses » citoyens de l'adresse, de la ruse et de » l'activité, voulut qu'on exerçât les » enfans au larcin, et qu'on fouettât » rudement ceux qui s'y laisseroient » surprendre; cela établit chez les » Grecs, et ensuite chez les Romains, » une grande différence entre le vol » manifeste et le vol non manifeste.

Tome I. » C'étoit une mauvaise loi que cette

» loi romaine, qui permettoit aux ma- Relig. et Loix des Romains.
» gistrats de prendre de petits présens,
» pourvu qu'ils ne passassent pas cent
» écus dans toute l'année. Ceux à qui on
» ne donne rien ne desirent rien; ceux
» à qui on donne un peu desirent bien-
» tôt un peu plus, et ensuite beaucoup.
» D'ailleurs, il est plus aisé de convain-
» cre celui qui, ne devant rien prendre,
» prend quelque chose, que celui qui
» prend plus, lorsqu'il devroit prendre
» moins, et qui trouve toujours pour
» cela des prétextes, des excuses, des
» causes et des raisons plausibles ».

L'adoption (1) étoit fort commune chez les Romains, mais il n'étoit pas permis aux eunuques d'adopter; on ne pouvoit pas non plus adopter une personne plus âgée que soi.

Valère-Maxime dit qu'autrefois l'usage du vin étoit inconnu aux dames Valere Maxime.

(1) Ce petit paragraphe n'est pas tiré de l'Esprit des Loix, c'est une citation de mémoire.

TAYLOR OXFORD

Relig. et Loix des Romains.

romaines, et que s'il survenoit quelque querelle entre le mari et la femme, ils alloient ensemble au mont Palatin, dans la chapelle de la déesse Pacifique; que là, ils expliquoient de part et d'autre leurs raisons, se dépouilloient de toute animosité, et ne sortoient presque jamais du temple sans être raccommodés (1).

Les Romains firent venir de Toscane des bouffons, qui y étoient nommés *Ludii;* et parce que dans la langue des Romains, le mot d'*Histrio* a la même signification que celui de *Ludius*, on donna le nom d'Histrions à ces farceurs.

Le cri d'*acclamation* chez les Grecs étoit *bonne fortune.* Les Barbares n'exprimoient la joie que par un bruit confus de leurs armes. Chez les Romains,

(1) On voit dans Xénophon, que chez les Carthaginois l'usage du vin étoit interdit aux soldats et aux magistrats pendant l'exercice de leur charge.

ce ne fut d'abord que des cris de joie; mais sous les empereurs, ce mouvement d'enthousiasme devint un art. Un musicien donnoit le ton, et le peuple faisant deux chœurs, répétoit alternativement la formule d'acclamation. Néron, lorsqu'il jouoit de la lyre sur le théâtre, avoit pour premiers acclamateurs, Sénèque et Burrhus, puis, cinq mille soldats nommés *Augustules*, qui entonnoient ses louanges, que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter. Ces acclamations en musique durèrent jusqu'à Théodoric; on y joignoit les applaudissemens aussi en cadence (1).

Relig. et Loix des Romains.

Chez les Romains (2) on faisoit d'or les couronnes destinées à récompenser

The Hist. of the life of M. Tullius Cicero, by conyers Mydleton, vol. 1.

(1) Cet usage au théâtre, et appliqué à un prince tel que Titus ou Marc-Aurèle, feroit un très-beau spectacle. Ce seroit une manière neuve et naturelle de placer de la musique dans une tragédie. Si l'on étudioit davantage l'antiquité, on trouveroit beaucoup d'autres effets aussi neufs que brillans.

(2) Tout ce paragraphe est de mémoire.

Relig. et Loix des Romains.

la valeur guerrière, et de feuilles de chêne celles qu'on donnoit à celui qui avoit sauvé la vie à un citoyen : cette dernière couronne s'appeloit *Civique*. Le général présentoit d'abord au citoyen à qui l'on avoit sauvé la vie, la couronne civique ; celui-ci la plaçoit sur la tête de son libérateur, et dès ce moment, le guerrier couronné étoit regardé comme le père de celui qui le couronnoit ; et ce titre, acquis par la vertu, et confirmé par la reconnoissance, étoit le plus honorable qu'on pût obtenir, après celui de père de la patrie.

L'ordre des chevaliers Romains n'avoit nulle analogie avec aucun ordre de chevalerie moderne ; mais dépendoit uniquement de l'estimation de leurs biens, que les censeurs faisoient ordinairement tous les cinq ans. Quand la fortune entière d'un citoyen montoit à la valeur de quatre cents sesterces (1),

(1) Le grand sesterce valoit à-peu-près 100

il étoit enrôlé dans la liste des chevaliers, qui étoient considérés comme formant un ordre mitoyen entre le sénat et le peuple, cependant sans aucune autre distinction que le privilége de porter une bague d'or. Le bien d'un sénateur devoit de nécessité être plus considérable du double que celui d'un chevalier ; et s'il arrivoit qu'il réduisit sa fortune au-dessous de ce taux fixé par la loi, il étoit chassé de son ordre par les censeurs. Relig. et Loix des Romains.

On célébroit à Rome, par une cérémonie aussi touchante que solennelle, le moment où les jeunes gens quittoient la robe de l'enfance pour prendre celle de citoyen, appelée *Robe virile*. Les jeunes gens étoient conduits dans le *Forum*, ou le grand quartier de la ville, dans lequel se tenoient les assemblées du peuple, et là, les magistrats

liv. de notre monnoie ; le petit sesterce, deux sols ; le denier romain, dix as, c'est-à-dire huit sols de notre monnoie.

Relig. et Loix des Romains.

les haranguoient, et leur détailloient l'étendue des devoirs de l'homme et du citoyen; ensuite, on alloit au Capitole, implorer l'assistance et la protection des Dieux, et enfin, chaque jeune homme étoit commis aux soins d'un sénateur distingué par son éloquence et sa connoissance des loix, et en état de former un disciple par l'exemple et par les conseils. Quelle influence cette coutume devoit avoir sur l'éducation de la jeunesse! Combien il étoit facile aux parens de tirer parti des deux années qui précédoient celle de cette époque intéressante, en rappelant à l'enfant qu'il approchoit du moment où il alloit entrer dans la classe des citoyens! La cérémonie qui devoit l'y placer étoit toujours présente à son imagination, et lui inspiroit sans doute l'utile désir de mériter la robe honorable, l'objet de tous ses vœux (1). Les écrivains ne sont pas

(1) « Que d'attention chez les Romains à la » langue des signes, dit J.-J. Rousseau! Des

d'accord sur l'âge que devoient avoir les jeunes gens pour prendre la robe virile. Ce qui paroît le plus probable, c'est que ce changement ne se fit ja- Relig. et Lois des Romains.

» vêtemens divers selon les âges, selon les » conditions; des toges, des sayes, des bulles, » des chaires, des licteurs, des faisceaux, des » haches, des couronnes d'or, d'herbes, de » feuilles, des ovations, des triomphes. Tout » chez eux étoit appareil, représentation, cé- » rémonie, et tout faisoit impression sur les » cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que » le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en » tel autre, qu'il vît ou ne vît pas le Capitole, » qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du » sénat, qu'il délibérât tel ou tel jour par pré- » férence. Les accusés changeoient d'habit, » les candidats en changeoient, les guerriers ne » vantoient pas leurs exploits, ils montroient » leurs blessures. A la mort de César, imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir » le peuple, épuiser tous les lieux communs de » l'art pour faire une pathétique description de » ses plaies, de son sang, de son cadavre: An- » toine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; » il fait apporter le corps. Quelle rhétorique »! (J. J. Rousseau.)

Relig. et Loix des Romains.

petite boîte remplie, suivant leur superstition, de préservatifs contre l'envie, et, comme dit M. l'abbé Richard, *le secret ne nous en est point resté*. Ces bulles étoient pour les enfans un présage de leur grandeur future (1).

Voyez l'ouvrage de Cicéron sur la nature des Dieux, trad. de l'ab. l'Olivet.

A Rome, les Artispices et les Augures se mêloient également de prédire l'ave-

(1) Ces bulles sont aujourd'hui des antiquités très-rares; on en voit dans le muséum de Portici, auprès de Naples, où l'on a rassemblé tout ce qu'on a trouvé de curieux à Pompéia et à Herculanum. On y voit aussi des trépieds de la forme la plus élégante, et parfaitement travaillés, de beaux candelabres, des ustensiles de cuisine, et des poids et balances ressemblans aux nôtres; les casseroles sont argentées en dedans. Des bijoux d'or de femmes assez grossièrement travaillés; des peintures médiocres, mais qui prouvent cependant, malgré l'opinion reçue, que les anciens connoissoient le mélange des couleurs. On a découvert auprès de Pompéia une charmante maison de campagne, dans laquelle on a trouvé des peintures à fresque représentant des arabesques du meilleur goût.

air; mais ils s'y prenoient différemment. La principale fonction de l'Aruspice consistoit à examiner les entrailles des victimes; celle de l'Augure étoit d'observer le vol des oiseaux, leur chant et leur manière de manger. Les Augures étoient consultés dans toutes les affaires importantes et sur toutes les élections, et leur autorité étoit si grande, qu'on a vu des Consuls se dépouiller à l'heure même de leur puissance, parce qu'un Augure se ressouvint d'avoir oublié une formalité; ce qui, prouvé, rendoit en effet la création des Consuls irrégulière. Relig. et Loix des Romains.

« Le sénat Romain est un temple de » sainteté, de majesté, de sagesse, la » tête de la république, l'autel des Na- » tions alliées de Rome, l'espoir et le » refuge de tous les autres peuples: » c'est Cicéron qui donne cette belle » définition du sénat dans son oraison » pour Milon. Tel étoit en effet ce corps » respectable dans son institution, et » sous les beaux jours de la républi-

Relig. et Loix des Romains.

» que ». Les citoyens qui composoient le sénat, se nommoient *sénateurs*, et les délibérations ou les décrets qu'ils rendoient, s'appeloient *sénatus-consultes*. On ne pouvoit, sans l'ordre du sénat, admettre quelque nouvelle divinité, ni ériger d'autel, ni consulter les livres sibyllins. Le sénat avoit entre ses mains la distribution du trésor public, il avoit le droit d'ordonner des prières publiques, ainsi que celui de conférer l'honneur de l'ovation ou du triomphe, avec le titre d'empereur aux généraux victorieux. Il exerçoit non-seulement le pouvoir d'interpréter les loix, mais il avoit aussi celui de les abroger, etc. Les anciens Romains avoient coutume d'assembler le sénat dans un lieu sacré, tantôt dans les temples de Jupiter, d'Apollon, de la Concorde, de la Vertu, de la Fidélité, etc. Le sénat étoit toujours convoqué par le dictateur, lorsqu'on le créoit dans quelque conjoncture critique. Dans tous les autres cas, le droit de convoquer le

sénat appartenoit aux consuls, et dans leur absence, aux magistrats qui les remplaçoient. Il y avoit en outre des temps marqués pour assembler le sénat; dans ses jours d'assemblée, il ne mettoit aucune affaire en délibération avant le jour, et ne pouvoit la terminer après le coucher du soleil. Les sénateurs étoient distingués par leur habillement. On donna le nom de sénateurs pédaires aux chevaliers qui entrèrent dans le sénat, pour les distinguer des sénateurs d'un rang supérieur, qui avoient le privilége de venir au sénat en voiture. Les sénateurs pédaires ne parloient point au sénat; et s'il y avoit une division dans l'assemblée, ils n'exprimoient leurs suffrages qu'en passant du côté de ceux dont ils approuvoient l'avis. Relig. et Loix des Romains.

Les questeurs, chez les Romains, étoient des receveurs-généraux des finances; charges qui furent abolies et rétablies plusieurs fois sous les empereurs. (*Encyclopédie*).

Relig. et Loix des Romains.

Les édiles à Rome étoient des magistrats chargés de la police, ils donnoient leurs ordres pour l'alignement des rues, la régularité des édifices, la magnificence des jeux publics, etc.

Encyclopédie

Les préfets étoient des officiers au-dessus des lieutenans, et que les gouverneurs des provinces employoient comme ils le jugeoient à propos. Plusieurs personnes prenoient cette qualité comme un simple titre d'honneur, et sans exercer aucune fonction.

Le préfet de Rome étoit un des premiers magistrats de la ville, et la gouvernoit en l'absence des consuls et de l'empereur. Il y avoit aussi *le préfet des ouvriers*, *préfet de l'Egypte*, *préfet des soldats*, *préfet du prétoire*, ou chef des gardes prétoriennes, qui devoient veiller à la conservation des empereurs, et qui en ont tant assassiné; *préfet du trésor public*, etc.

Le préteur de Rome étoit un magistrat souverain dont la principale fonction étoit de rendre la justice; c'est

pour cela que sur les médailles des préteurs, on voit souvent une balance. Dans les anciens temps, le nom général de préteur convenoit à toutes les souveraines magistratures, mais principalement au consulat; parce que le consul présidoit à tous les jugemens en paix et en guerre; mais les patriciens dans leur dispute avec les plébéiens, n'ayant pu empêcher que l'un des consuls ne fût tiré de l'ordre des plébéiens, songèrent à se dédommager en quelque manière du partage de leur puissance, et obtinrent, l'an 386, qu'une partie de la puissance consulaire, c'est-à-dire, celle qui comprenoit les affaires du barreau, seroit conférée à un magistrat particulier, choisi dans le nombre des sénateurs, et qui seroit nommé *préteur*, ce qui fut exécuté; et Spurius-Furius-Camillus fut le premier élu préteur, l'an de Rome 387. On ne créa d'abord qu'un seul préteur; mais par la suite, l'abondance des affaires en fit créer un se-

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

cond pour rendre la justice entre les citoyens et les étrangers ; la charge de celui-ci étoit beaucoup moins honorable que celle du premier, qui ne jugeoit que des procès entre citoyen et citoyen : on créa aussi des préteurs pour les provinces. Les marques de la dignité du préteur, étoient la chaire curule, des licteurs avec des faisceaux, la *Robe prétexte* (1) qu'il prenoit comme

(1) La *robe prétexte* étoit une espèce de tunique ou de robe blanche qui étoit liserée tout autour par un petit bordé de pourpre qui la distinguoit des autres robes. Les enfans de qualité prenoient la prétexte à un certain âge, et c'étoit alors une grande fête dans la famille, parce que cette robe donnoit le droit d'entrer au sénat. C'étoit encore un habit de dignité que les magistrats, les augures, les prêtres, les préteurs, les sénateurs portoient certains jours de solennité ; mais le préteur la quittoit quand il prononçoit un jugement de condamnation. Le *Laticlave* étoit un ornement de la robe des sénateurs et des grands ; quelques femmes l'ont aussi porté. (*Encyclopédie*).

les consuls dans le Capitole, le jour qu'il étoit installé, après avoir fait les vœux ordinaires dans le temple, etc. Le mot tribun, chez les Romains, signifioit *chef*, et le mot qu'on ajoutoit à celui-ci, désignoit la chose commise à la garde, à l'inspection ou à l'administration de ce chef. Ainsi, le tribun du peuple étoit le chef et le défenseur du peuple; le tribun militaire commandoit les armées; les tribuns des légions étoient des officiers qui commandoient tour à tour, pendant deux mois, à toute la légion. Il y avoit encore des tribuns de la marine, des tribuns du trésor public, des tribuns des fabriques, qui présidoient à la fabrique des armes; des tribuns des notaires, qui étoient les premiers secrétaires des empereurs, etc. (1).

Relig. et Loix des Romains.

Esprit des Loix, t. 3.

(1) On ne parle point ici des consuls, dictateurs et décemvirs, parce que les faits, dans l'Abrégé chronologique, ont suffisamment donné l'explication qu'on peut desirer à cet égard.

Relig. et Loix des Romains.

« Les Romains ne faisoient cas que » des troupes de terre; ils ne destinoient » à la marine que ceux qui n'étoient » pas des citoyens assez considérables » pour avoir place dans les légions; les » gens de mer étoient ordinairement » des affranchis ».

Les Romains bâtissoient quelquefois des théâtres qui contenoient jusqu'à quatre-vingt mille spectateurs, et ils les construisoient pour quelques jours, avec autant de solidité que s'ils eussent dû subsister long-temps. Ce n'étoient pas seulement les édiles qui donnoient de pareils jeux, il étoit libre aux préteurs et aux consuls d'en donner; et souvent de simples particuliers recherchoient par cette voie la faveur du peuple: il n'y avoit pas de plus sûrs moyens pour parvenir aux magistratures.

M. de Condillac.

Chez les Romains, il y avoit deux manières d'être livré *aux bêtes*. Ceux que l'on *condamnoit aux bêtes* étoient relevés de leur sentence en tuant la

bête féroce ; mais s'ils étoient condamnés à être *exposés aux bêtes*, on en lâchoit sur eux jusqu'à ce que ces infortunés en fussent devenus la proie. Relig. et Loix des Romains.

Le souper étoit le principal repas des Romains ; ils n'en prenoient qu'un très-léger à midi. Après avoir distribué des coupes aux convives, et fait des libations, on apportoit le premier service, qui commençoit ordinairement par des œufs frais. Les tables furent servies pendant plusieurs siècles avec simplicité ; mais ensuite le luxe devint excessif, on compta quelquefois jusqu'à quinze ou vingt services. L'usage du manger couché ne commença que vers la fin du sixième siècle ; les femmes s'y refusèrent tant que la république subsista, et on ne le permit que fort tard aux jeunes gens qui n'avoient pas pris la robe virile. Pendant le repas, on faisoit paroître quelquefois des bouffons, des farceurs, des danseurs, des musiciens, des pantomimes, des gladiateurs : on prodiguoit les parfums, et avant de se sépa-

Relig. et Loix des Romains.

rer, on faisoit des libations pour la prospérité de l'hôte; celui-ci offroit ensuite des présens à ses convives, il distribuoit une partie des restes aux esclaves, réservoit l'autre, et brûloit les choses qui ne méritent ni d'être données, ni d'être gardées. Cette dernière cérémonie étoit une espèce de sacrifice qu'on nommoit *Protervia*. Comme les Romains ne connoissoient pas l'usage du linge, ils se baignoient fréquemment; d'abord, ce ne fut que dans les rivières, et ils ne construisirent des bains que sur la fin de la république. L'usage ne permettoit pas de se montrer aux bains publics lorsqu'on étoit en deuil. Les Romains furent longtemps à ne distinguer dans la journée que le matin, le midi et le soir; sur la fin du cinquième siècle, ils commencèrent à avoir des cadrans solaires, et, plus de cent ans après, ils connurent l'usage des clepsydres qui mesuroient les heures par l'écoulement de l'eau: on avoit aussi des esclaves, dont tout l'em-

ploi consistoit à observer le cadran ou le clepsydre, et de dire l'heure à leurs maîtres lorsqu'ils la demandoient. Dans une république où tous les citoyens avoient droit de suffrage, chacun vouloit être connu, c'est sans doute ce qui introduisit l'usage de saluer chacun par son nom. Avant la seconde guerre punique, le titre de prince du sénat se donnoit toujours aux plus anciens de ceux qui avoient exercé la censure; mais l'an de Rome 544, Cornélius-Céthégus, à qui le sort avoit donné le droit de faire la liste des sénateurs, crut devoir déroger à l'usage en faveur de Fabius Maximus, qu'il regardoit comme le premier des Romains. Depuis ce temps, sans égard à l'ancienneté, on inscrivit toujours à la tête de la liste, le nom du sénateur qu'on jugeoit le plus digne d'y être. Relig. et Loix des Romains.

Les bains à Rome, si l'on en croit Pline, ne furent en usage que du temps de Pompée. Dès-lors les édiles en firent construire plusieurs. Mécène fit bâtir le

Relig. et Loix des Romains.

premier bain public. Agrippa en fit construire cent soixante-dix dans l'année de son édilité. M. Burette prétend que les anciens, outre les baignoires fixes, en avoient de suspendues en l'air comme les hamacs, afin de joindre au plaisir de se baigner, celui d'être balancé et comme bercé par le mouvement qu'on imprimoit à la baignoire, ce qui paroît fort difficile à exécuter avec de l'eau.

Les chars pour la guerre, chez les anciens, étoient armés de faulx; ils étoient faits pour percer les bataillons, et trancher tout ce qui se présentoit à leur rencontre. Le char de triomphe, attelé de quatre chevaux, étoit rond et n'avoit que deux roues. Le triomphateur s'y tenoit debout, et gouvernoit lui-même les chevaux: il n'étoit que doré sous les consuls, on en fit d'or et d'ivoire sous les empereurs. On lui donnoit un air martial en l'arrosant de sang. L'on attela quelquefois au même char jusqu'à sept, et même dix

chevaux. Marc-Antoine atteloit des lions à ses chars. Relig. et Loix des Romains.

On distingue dans l'antiquité deux espèces d'horloges à eau (clepsydres), l'ancienne, et la nouvelle inventée par Ctésibius, qui vivoit vers l'an 613 de Rome. Ensuite on trouva le secret d'en faire à rouages sur le même modèle; mais pendant plusieurs siècles cette invention ne se perfectionna point (1).

Les anciens habitans de la Grèce et de l'Italie n'avoient pas d'autres cheminées que celles de la cuisine. Ils se servoient pendant l'hiver, pour échauffer les appartemens, de brasiers dans lesquels on mettoit des charbons allumés, et ces brasiers étoient des trépieds pareils à ceux sur lesquels on allumoit le feu sacré dans les temples. Le muséum de Portici, près de Naples, contient plusieurs de ces trépieds d'une forme et d'une élégance charmantes.

(1) Les anciens n'ont point connu l'usage des lunettes à mettre sur le nez.

Relig. et loix des Romains.

ornés de figures d'un dessin parfait, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'une telle indécence, qu'on a été forcé de les voiler.

Les anciens employèrent les éléphans dans leurs armées; ces animaux étoient dressés à saisir les hommes avec leurs trompes. On dit que les Romains, qui en firent paroître dans leurs jeux, en dressèrent à marcher sur des cordes tendues. Ils en attelèrent à leurs chars.

L'éléphant, sur des médailles antiques, signifie diverses choses; il marque les jeux publics et les triomphes. Sur la fin de la république, il n'étoit pas permis de mettre une tête sur les monnoies; mais dans les médailles de Jules-César, on imagina, pour le flatter, de mettre un éléphant, parce qu'en langue punique le mot *César* signifioit un *Eléphant*. Aussi dans la suite l'éléphant fut-il l'emblême de la puissance souveraine. Il est aussi le symbole de l'éternité, de la piété et de la reconnoissance. L'aigle a servi d'étendards à

plusieurs peuples. Selon Xénophon, les Romains ne prirent l'aigle que la deuxième année du consulat de Marius. Avant cette époque, ils portoient indifféremment des loups, des léopards, des aigles, etc. Ces aigles romaines n'étoient point peintes sur les drapeaux, c'étoient des figures en relief d'or ou d'argent, au haut d'une pique. Elles avoient les ailes étendues, et tenoient quelquefois un foudre dans leurs serres. Au-dessous de l'aigle, on attachoit à la pique des boucliers, et souvent des couronnes : on dit que Constantin fut le premier qui introduisit l'aigle à deux têtes. D'autres prétendent que ce fut Charlemagne. Il y avoit à Rome un lieu public nommé *Athénée*, bâti par Adrien, l'an 156 de Jésus-Christ, pour servir d'auditoire aux savans et à ceux qui vouloient lire leurs ouvrages en présence d'une nombreuse assemblée. Il servoit aussi de collége; on y donnoit des leçons publiques. Un semblable Athénée avoit été construit à Lyon, par Caligula. Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

Il n'est pas possible que l'agriculture soit florissante sous un peuple conquérant; on ne peut avoir à-la-fois beaucoup de soldats et beaucoup de cultivateurs; aussi paroît-il que les Romains ne s'appliquèrent véritablement à cette partie de l'administration que dans les premiers temps de la république. Les lustrations étoient des cérémonies religieuses, dans lesquelles on purifioit les champs, les maisons, les troupeaux, les hommes et les enfans. Tous les cinq ans on faisoit cette cérémonie de trois manières (1), ou par le feu, le soufre allumé et les parfums, ou par l'eau qu'on répandoit, ou par l'air qu'on agitoit autour de la chose qu'on vouloit purifier. C'étoit une institution très-sage dans un pays chaud rempli d'insectes nuisibles et dangereux; et pour obliger sûrement le peuple à ne la pas négliger, le législateur eut raison d'y

(1) D'où vient l'usage de compter par *lustres*, espace de cinq ans.

attacher une idée religieuse. Dans les lustrations des troupeaux chez les Romains, le berger arrosoit une partie de son bétail avec de l'eau ; il brûloit de la sabine, du laurier et du soufre, faisoit trois fois le tour de la bergerie, et offroit ensuite à la déesse Palès du vin, du lait cuit, un gâteau et du millet. Relig. et Loix des Romains.

La première monnoie des Romains porta pour empreinte un bœuf, comme symbole de l'agriculture et de l'opulence. Lorsqu'on prit d'assaut la ville de Carthage, tous les livres de ses bibliothèques furent donnés en présens à des princes amis des Romains. Rome ne se réserva pour elle que les vingt-huit livres d'agriculture du capitaine Magon. On les fit traduire, et l'on conserva l'original et la traduction avec grand soin. Cicéron recommandant l'agriculture à son fils, lui dit ; « De tout » ce qui peut être entrepris ou recherché, rien au monde n'est meilleur, » n'est plus utile, plus doux, enfin » plus digne d'un homme libre, que

Relig. et Loix des Romains.

» l'agriculture (1) ». Depuis, les Romains parurent souvent vouloir encourager l'agriculture ; mais quand les constitutions de l'État ne la favorisent pas, quand le luxe fixe les citoyens dans les villes, quand la condition de soldat vaut mieux que celle de cultivateur, quelle influence doivent avoir sur l'agriculture quelques récompenses passagères ! vains efforts pour la rétablir, qui prouvent seulement le mal, sans avoir le pouvoir d'y remédier !

Le journal romain avoit deux cent quarante pieds de long, et six-vingts pieds de large ; il répondoit à-peu-près aux sept huitièmes de notre arpent de cent perches quarrées de dix-huit pieds ; deux bœufs attachés au même joug,

(1) L'empereur Pertinax voulut que le champ laissé en friche appartint à celui qui le cultiveroit, et que ce cultivateur fût exempt d'impositions pendant dix ans, et que s'il étoit esclave il devint libre. Beaucoup d'empereurs ont fait des loix de ce genre.

labourent cette étendue de terrain dans une journée. Numa institua une fête annuelle en l'honneur du Dieu Terme qui présidoit aux bornes des héritages; il priva de la protection des loix quiconque oseroit enlever ou déplacer une borne, et livra le criminel à qui voudroit le tuer (1).

Relig. et Loix des Romains.

Recherches historiques sur l'agriculture des Romains, par l'auteur de la théorie du luxe.

L'agriculture des Romains jouissoit d'un avantage important; la chasse étoit libre chez eux. Chacun pouvant tuer le gibier, il y en avoit peu, et par conséquent il faisoit peu de dégât. Les Romains avoient beaucoup de *Fêtes* et de *Féries*. Les féries étoient des jours où l'on s'abstenoit de travailler, au lieu que les jours de fêtes étoient célébrés par des sacrifices ou des jeux, aussi bien que par la cessation du travail, et

(1) Spon rapporte qu'il avoit vu au-dessous d'une des statues du dieu Terminus, qui servoit de bornes aux champs, cette inscription : « Que celui qui déplacera ou qui fera enlever » cette statue, meure le dernier des siens ».

Relig. et Loix des Romains.

ce grand nombre de fêtes nuisoit extrêmement à l'agriculture (1). Les censeurs punissoient non-seulement celui qui laissoit son champ en friche, mais aussi celui qui ne le soignoit pas; les Romains n'ont jamais labouré avec des chevaux, et se sont toujours servis de charrues sans roues; les charrues à roues en usage dans la Gaule Cisalpine, ne leur furent connues que vers la fin de la République. Stercutus avoit des autels à Rome pour avoir inventé l'art de fumer les terres, comme Triptolème en Grèce pour avoir appris aux hommes à labourer. Beaucoup d'économes avoient de grands viviers pleins de poissons, c'est ce qu'ils nommoient

(1) Plusieurs Romains désapprouvoient cette multitude de fêtes; car Scévola, quoique grand pontife, étant interrogé sur les travaux qui étoient permis dans les jours où la religion ordonnoit le repos, répondit: « Tout ouvrage » dont l'obmission porteroit préjudice ». (*Ce dernier paragraphe est tiré des recherches sur l'agriculture des Romains*).

*Piscines.* Nous jetons du *fretin* dans nos étangs, et les Romains remplissoient leurs *Piscines* de poisson fait pêché dans les rivières, et l'engraissoient à force de nourriture; le poisson ainsi traité se payoit fort cher. Caton, tuteur de Lucullus, retiroit annuellement quatre cent mille livres des piscines que le père de son pupille avoit laissées en mourant. Il y avoit deux sortes de piscines, les unes pour le poisson d'eau douce, les autres pour le poisson de mer: ces dernières n'existoient que près de la mer avec laquelle elles devoient communiquer. Les anciens Romains ne connoissoient pas le sucre, le miel leur en tenoit lieu; ils l'appliquoient à mille choses, à confire les fruits, à composer une infinité de mets, à mixtionner leurs vins, etc. L'*Amphore*, une des mesures des Romains, étoit un vase cubique, dont chaque côté avoit de large et de haut un pied romain; l'amphore se divisoit en deux *urnes*, l'urne en quatre *conges*, le

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

conge en six *sextiers*. Trois conges équivaloient à près de dix pintes et demie de Paris ; l'amphore par conséquent contenoit vingt-huit de ces pintes : le *culleus* tenoit vingt amphores, et répondoit à près de deux muids. Toutes les mesures creuses chez les Romains servoient également à mesurer les marchandises sèches et les liquides, excepté le boisseau qui étoit uniquement destiné à mesurer les marchandises liquides. Après avoir donné ce détail superficiel de la religion, des loix et des usages des Romains, on ne peut mieux faire connoître leurs mœurs et leur manière de vivre, qu'en rapportant quelques passages des lettres de Pline le jeune, qui vivoit sous Trajan.

Lettres de Pline le jeune.

« C'est, dit-il, une chose bien étonnante de voir comment le temps se » passe à Rome ; prenez chaque journée » à part, il n'y en a point qui ne soit » remplie ; rassemblez-les toutes, vous » êtes surpris de les trouver si vides ;

» demandez à quelqu'un : qu'avez-vous
» fait aujourd'hui ? il vous répondra :
» J'ai assisté à la cérémonie de la robe
» virile qu'un tel a donnée à son fils ;
» l'on m'a demandé pour la signature
» d'un testament ; celui-ci qui est en
» procès, a souhaité que je le suivisse
» à l'audience, etc. Chacune de ces
» choses, le jour qu'on l'a faite, a paru
» nécessaire : toutes ensemble, quand
» vous songez qu'elles ont pris tout vo-
» tre temps, paroissent inutiles.....
» Ce qu'a dit notre ami Attilius, n'est
» que trop vrai : Il vaut infiniment
» mieux ne rien faire que de faire des
» riens.... Titinius Capiton vient d'ob-
» tenir de l'empereur la permission
» d'élever une statue dans la place pu-
» blique à Lucius-Silanus ; on a rendu
» à Silanus un honneur qui lui étoit
» dû ; mais lorsque Capiton lui assure
» l'immortalité, il se la donne à lui-
» même ; il n'est pas, selon moi, plus
» glorieux de mériter une statue dans
» Rome, que de la faire dresser à celui

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

» qui en est digne.... Si les portraits des » morts qui nous ont été chers, plaisent » à notre douleur, lors même que » nous ne les voyons que dans notre » maison, quel charme pour nous de » les rencontrer dans les places publiques ! alors, non-seulement ils nous » retracent leur air, leurs traits, mais » encore ils nous rappellent toutes leurs » vertus et toute leur gloire.....

» Je viens d'entendre Calpurnius » Pison (1), ses vers sont tendres, aisés..... Il répandoit sur tout cela » de nouveaux agrémens par une prononciation charmante, accompagnée » d'une modestie, d'une rougeur et » d'un certain embarras très-propres à » faire valoir ce qu'on lit ; car il arrive, » je ne sais comment, que la timidité » sied mieux à un homme de lettres » que la confiance.....

» J'ai lu votre livre (2), et j'ai mar-

(1) Une lecture.

(2) Ce livre étoit de Tacite l'historien, dont Pline étoit l'ami intime.

» qué avec le plus d'exactitude qu'il » m'a été possible, ce que je crois y » devoir être changé; je m'attends qu'à » votre tour, vous me renverrez mon » ouvrage avec vos critiques.... Que » j'ai de plaisir à penser que si jamais la » postérité fait quelque cas de nous, elle » ne cessera de publier avec quelle » union, quelle franchise, quelle ami- » tié nous avons vécu ensemble. Il sera » rare et remarquable que deux hom- » mes à-peu-près de même âge, de » même rang, de quelque nom dans » l'empire des lettres (car il faut bien » que je parle modestement de vous, » puisque je parle en même temps de » moi), se soient si fidèlement aidés » dans leurs études..... C'est ce qui » redouble ma joie, quand j'entends » dire que, si la conversation tombe » sur les Belles Lettres, on nous nom- » me ensemble; que si l'on parle de » vous, aussitôt l'on pense à moi. Je » sais bien qu'il y a des gens qu'on nous » préfère à l'un et à l'autre; mais

Relig. et Loix des Romains.

Relig. et Loix des Romains.

» pourvu que l'on nous place tous deux » ensemble, il ne m'importe en quel » rang; car la première place, selon » moi, est celle qui est la plus voisine » de la vôtre; vous avez même pu re- » marquer que dans les testamens, ex- » cepté ceux de quelques amis particu- » liers, on ne laisse point de legs à l'un » de nous, qu'on n'en laisse un sem- » blable à l'autre : la conclusion de ce » discours, c'est que nous ne pouvons » trop nous aimer; nous, que les étu- » des, les mœurs, la réputation, les » dernières volontés des hommes unis- » sent par tant de nœuds ».

A l'égard de l'état des arts chez les Romains, ils ne les eurent, dit M. de Condillac, « que parce qu'ils les con- » quirent : ce n'est pas pour un peuple » le siècle du goût, que celui où, encore » grossier, il emprunte tout-à-coup » d'une nation éclairée les arts et les » sciences; alors il apprend moins les » choses, que les jugemens que les au- » tres en ont portés; il étudie sans

» méthode, il accumule sans choix, et
» il lui est tous les jours plus difficile
» de s'instruire. Un peuple ne com-
» mence donc à penser que lorsqu'il
» tente de faire des découvertes par
» lui-même; et le besoin d'inventer peut
» seul lui donner des talens (1) ».

Relig. et Loix des Romains. M. de Condillac.

(1) J.-J. Rousseau étoit de cette opinion; il a développé les raisons qui le motivoient avec beaucoup de détail en parlant de la Russie, et de l'empressement trop précipité, selon lui, qu'eut le Czar Pierre-le-Grand, d'y porter les arts et les sciences; mais il me semble que l'exemple des Romains, loin d'appuyer cette opinion, en détruit le fondement. Il est bien certain qu'ils conquirent les arts, mais il l'est aussi qu'ils se les approprièrent. Ils portèrent l'architecture au plus haut point de perfection, et produisirent dans tous les genres des hommes de génie. Sans doute, comme le dit M. de Condillac, *ce n'est pas pour un peuple le siècle du goût que celui où il emprunte tout-à-coup d'une autre nation les arts et les sciences;* mais il recueillera certainement le fruit de la connoissance rapide qu'il en acquiert. Quatre-vingts ans avant le siècle

Relig. et Loix des Romains.

On peut, sur ces foibles essais, juger à-peu-près de ce qu'étoient les Romains, et s'ils méritoient l'estime, l'admiration et les éloges que plusieurs écrivains leur ont accordés. Ecoutons à présent M. de Montesquieu sur les causes de la grandeur et de la décadence de ce peuple si fameux.

Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.

« Romulus et ses successeurs furent » presque toujours en guerre avec leurs » voisins, pour avoir des citoyens, des » femmes ou des terres; ils revenoient » dans la ville avec les dépouilles des » peuples vaincus; c'étoient des gerbes » de bled et des troupeaux; cela y » causoit une grande joie. Voilà l'ori- » gine des triomphes qui furent dans » la suite la principale cause des grau- » deurs où cette ville parvint. Une

---

d'Auguste, les Romains n'avoient aucun goût pour les arts, et l'on prouvera, à l'article de la Russie, que les Russes, par les progrès qu'ils ont faits, sur-tout depuis quinze ans, justifient entièrement les soins du grand homme qui les a tirés de la barbarie.

» autre cause de sa prospérité, c'est que Relig. et Loix des Romains.
» ses rois furent tous de grands per-
» sonnages : on ne trouve point ailleurs
» dans les histoires une suite non in-
» terrompue de tels hommes d'état et
» de tels capitaines. Rome ayant chassé
» les rois, établit des consuls annuels ;
» c'est encore ce qui la porta à ce haut
» degré de puissance. Les princes ont
» dans leur vie des périodes d'ambi-
» tion, après quoi d'autres passions,
» et l'oisiveté même succèdent : mais
» la république ayant des chefs qui
» changeoient tous les ans, et qui cher-
» choient à signaler leur magistrature,
» pour en obtenir de nouvelles, il n'y
» avoit pas un moment de perdu pour
» l'ambition ; ils engageoient le sénat
» à proposer au peuple la guerre, et lui
» montroient tous les jours de nou-
» veaux ennemis. Nous remarquons
» aujourd'hui que nos armées périssent
» beaucoup par le travail immodéré
» des soldats, et cependant c'étoit par
» un travail immense que les Romains

Relig. et Loix des Romains.

» se conservoient! La raison en est, je
» crois, que leurs fatigues étoient con-
» tinuelles, au lieu que nos soldats
» passent sans cesse d'un travail ex-
» trême à une extrême oisiveté. On ac-
» coutumoit les soldats Romains à aller
» le pas militaire, c'est-à-dire, à faire
» en cinq heures vingt milles et quel-
» quefois vingt-quatre. Pendant ces
» marches, on leur faisoit porter des
» poids de soixante livres; on les en-
» tretenoit dans l'habitude de courir
» et sauter tout armés. Ils prenoient
» dans leurs exercices des épées, des
» javelots, des flèches d'une pesanteur
» double des armes ordinaires; et ces
» exercices étoient continuels. Après le
» travail, ils se jetoient dans le Tibre,
» pour s'entretenir dans l'habitude de
» nager.

» Carthage, qui faisoit la guerre
» avec son opulence contre la pauvreté
» romaine, avoit pour cela même du
» désavantage : l'or et l'argent s'épui-
» sent; mais la vertu, la constance, la

» force, la pauvreté ne s'épuisent ja- Relig et Loix des Romains.
» mais. Les Romains étoient ambitieux
» par orgueil, et les Carthaginois par
» avarice; les uns vouloient comman-
» der, les autres vouloient acquérir; et
» ces derniers calculant sans cesse la
» recette et la dépense, firent toujours
» la guere sans l'aimer ».

On peut ajouter à ces causes de la Denys d'Halicarnasse.
grandeur des Romains, la magnifi-
cence avec laquelle, dans tous les
temps, ils surent récompenser les
grandes actions. Le peuple Romain
érigea une statue à Horatius-Coclès, et
lui donna, des biens du public, autant
de terres qu'il en pourroit entourer en
un jour, en traçant lui-même un sil-
lon avec une charrue attelée d'une
paire de bœufs. Outre les présens du
Public, tous les Romains, hommes et
femmes, au nombre de plus de trois
cent mille, voulurent contribuer à sa
récompense, et chacun lui donna par
tête la valeur de ce qu'un particulier
pouvoit dépenser en un jour pour sa

Relig. et Loix des Romains.

nourriture. Marius eut les mêmes récompenses; l'on érigea une statue de bronze à Clélie, etc.

Causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

« Lorsque la domination de Rome » étoit bornée dans l'Italie, la républi» que pouvoit facilement subsister; mais » lorsque les légions passèrent les Alpes

---

(1) Nul peuple ne sut aussi bien honorer le mérite; le triomphe seul n'étoit-il pas la plus brillante et la plus belle des récompenses? Les Grecs en général furent presque toujours ingrats pour les bienfaiteurs de la patrie, et s'ils accordoient de grandes récompenses, c'étoit plutôt par crainte et par flatterie, que par enthousiasme pour la vertu. Tout ce qu'on accorda à Miltiade qui venoit d'affranchir d'une domination étrangère et Athènes et toute la Grèce, c'est que dans le portique public nommé le *Pécile*, où l'on fit peindre la bataille de Marathon, l'on représenta Miltiade à la tête de ses collègues dans l'attitude d'un général qui harangue ses soldats et qui donne l'ordre pour le combat; ces mêmes Athéniens par la suite firent élever 360 statues à Démétrius de Phalère. (*Vies des Hommes illustres, de Cornélius Népos*).

» et la mer, les gens de guerre qu'on » étoit obligé de laisser pendant plu- » sieurs campagnes dans les pays que » l'on soumettoit, perdirent peu à peu » l'esprit de citoyen, et les généraux » qui disposèrent des armées et des » royaumes, sentirent leur force, et ne » voulurent plus obéir. Les soldats » commencèrent donc à ne reconnoî- » tre que leur général, et fonder sur » lui toutes leurs espérances, et à voir » de plus loin la ville; ce ne furent » plus les soldats de la République, » mais de Sylla, de Marius, de Pompée, » de César. Rome ne put plus savoir » si celui qui étoit à la tête d'une ar- » mée dans une province, étoit son gé- » néral ou son ennemi ».

Relig. et Loix des Romains.

Voilà donc quelle fut la principale cause de la décadence des Romains: ce qui prouve que l'ambition, pour son intérêt même, devroit modérer l'ardeur insensée de conquérir; car s'il est possible de tout envahir, il ne l'est pas de tout conserver.

# TRAITS DÉTACHÉS

## DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Belle conduite du Sénat après l'expulsion de Tarquin. An de Rome 244.*

Traits détachés.

APRÈS l'expulsion de Tarquin, le sénat mit tous ses soins à pourvoir à la subsistance du peuple, pendant la guerre et le siége de Rome; il lui fit distribuer du bled à vil prix, dans la crainte qu'il ne fût tenté d'acquérir de l'aisance aux dépens d'un bien plus précieux, la liberté, et qu'il n'ouvrît les portes de Rome à Tarquin. Le sénat voulut même que le peuple ne payât aucun impôt durant la guerre; ces sages sénateurs se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, et il sortit de cette compagnie si auguste alors, cette

équitable et généreuse maxime : « Que » le peuple payoit un assez grand tri- » but à la république, en élevant des » enfans qui pussent un jour la dé- » fendre ».

Traits détachés.

Révolutions Romaines de l'abbé de Vertot, t. 1.

CORIOLAN, *vers l'an de Rome* 260.

MARCIUS, après avoir pris Corioles, ville des Volsques (1), courut aussitôt joindre l'armée du consul Cominius, sachant qu'il devoit livrer un grand combat ; il arriva au moment où l'on alloit le donner ; il demanda à Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, et où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit composé de bandes *Antiates*, qui étoient les troupes les plus braves et les plus aguerries de toute leur armée. Faites-moi donc la grace, reprit Coriolan, de m'opposer à celles-

Plutarque.

(1) Ce qui lui fit donner le surnom de Coriolan.

Traits détachés.

là ; ce qui lui fut accordé. Les Volsques furent entièrement défaits, et cette victoire fut due à Coriolan. Cet illustre guerrier, couvert de blessures, poursuivoit les ennemis. Ses troupes le conjurant de se retirer, il leur répondit que ce n'étoit point aux vainqueurs à être las. « Coriolan, dit Plutarque, » aimoit passionnément sa mère. Qu'elle entendît les louanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît et touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, qu'elle l'embrassât en versant des larmes de joie ; c'étoit en cela qu'il faisoit consister le comble de sa gloire et sa souveraine félicité ».

Vertot, t. 1.

Coriolan, après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, est persécuté, proscrit, et obligé de fuir. Guidé par le désespoir et la vengeance, il ne balança pas sur le choix de sa retraite. La petite république des Volsques étoit alors gouvernée par Tullus-Attius, général de cette nation, que Coriolan avoit toujours battu dans toutes les

occasions où ils s'étoient trouvés opposés. Quelle apparence que son vainqueur, l'ennemi le plus redoutable de sa patrie, viendroit se livrer entre ses mains ! Cependant Coriolan arrive à Antium, principale ville des Volsques, et va droit à la maison de Tullus, le visage couvert; il s'assit, sans dire un seul mot, auprès du foyer domestique, lieu sacré dans toutes les maisons du paganisme. Une conduite si singulière et un certain air d'autorité assez ordinaire aux grands hommes, et que l'adversité rend peut-être plus impérieux encore, surprirent les domestiques; ils coururent avertir leur maître; Tullus vint; l'aspect de l'étranger l'étonne et le frappe; il s'approche et l'interroge; Coriolan se découvrant alors : « Si tu » ne me reconnois pas encore, lui dit-» il, je suis Caïus-Marcius; mon sur-» nom est Coriolan, surnom glorieux » qui dut à-la-fois m'attirer ta haine et » ton estime, et la seule récompense » qui me reste de tous mes services. Je

Traits détachés

Traits détachés.

» suis banni de Rome; je viens t'offrir » d'unir mes ressentimens aux tiens ; » si ta république ne veut pas se servir » de moi, je t'abandonne ma vie ; et » s'il faut renoncer à l'espoir de la ven- » geance, je la verrai terminer sans re- » gret ».

A mesure que Coriolan parloit, Tullus sentoit sa haine se dissiper, avec la jalousie qui en étoit le principe. Tullus, bon citoyen, fidèle à sa patrie, jouissoit en secret du plaisir de se voir supérieur, du moins dans cet instant, au héros dont les succès avoient tant de fois excité son envie; il le contemple humilié, avili; il lui en coûtera peu de feindre d'admirer l'action qui le déshonore, et qui souille à jamais la gloire d'une si belle vie. « Ne crains » rien, lui dit-il, en lui tendant la » main, ne crains rien, Marcius, ta » noble confiance est le gage de ta sû- » reté, et en te donnant à nous, c'est » nous donner plus que tu n'as pu nous » ôter ». Il le conduisit ensuite dans

son appartement, où ils conférèrent en secret des moyens de renouveler la guerre. Pendant que ces choses se passoient chez les Volsques, les Romains se repentoient de leur injustice, et bientôt mirent tout en usage, mais en vain, pour rappeler et fléchir Coriolan. Valerie, sœur du grand Publicola, à la tête des dames Romaines, alla chez Veturie (1), mère de Coriolan, qu'elle trouva assise avec sa belle-fille, et tenant sur ses genoux ses deux petits-fils : « Venez, dit Valerie, venez avec nous » désarmer Coriolan ; sa mère et sa » femme peuvent seules le rendre à sa » patrie et à la vertu ». A ces mots, Veturie se lève en pleurant ; elle prend ses petits-fils dans ses bras, et suivie de Volumnie sa belle-fille, et de toutes les dames Romaines, elle se rendit au camp de Coriolan. Cette entrevue qui

Traits détachés.

(1) Plutarque ne nomme pas ainsi la mère et la femme de Coriolan ; mais l'on a suivi ici l'opinion la plus commune.

Traits détachés.

décidoit du destin de Rome, eut le succès qu'on s'en étoit promis. Coriolan ne put résister aux larmes d'une mère et d'une épouse suppliantes à ses pieds: « Vous le voulez, leur dit-il, je prévois » mon sort, mais n'importe, je me » rends; vous n'aurez point en vain » pleuré à mes genoux ». Sur cette promesse, Veturie et Volumnie retournèrent à Rome, le sénat ordonna aux consuls de leur accorder tout ce qu'elles pourroient desirer en récompense d'un si grand service, mais elles demandèrent seulement qu'on bâtît un temple à la fortune des femmes, dont elles offrirent de faire les frais, à la charge que la ville fourniroit les victimes, et feroit la dépense des cérémonies; le sénat ordonna que la statue et le temple seroient faits des deniers publics, ce qui n'empêcha pas que les femmes ne portassent l'argent qu'elles avoient offert pour l'édifice, et elles en firent une seconde statue.

Coriolan ne fut pas assez heureux

pour pouvoir rendre son repentir utile à sa patrie ; il fut massacré par les Volsques (1). Trait détaché

CINCINNATUS, *an de Rome* 293.

LES Romains se trouvant dans un moment de crise, élurent consul L. Quintius-Cincinnatus, l'homme le plus distingué de la république par sa valeur, son désintéressement et la simplicité de ses mœurs. Les députés du sénat furent le chercher dans sa maison de campagne, et le trouvèrent Vertot; t. 1.

(1) On a essayé plusieurs fois de mettre ce sujet au théâtre, mais toujours sans succès, parce qu'il ne fournit, dit-on, que deux ou trois belles scènes; mais dans un sujet historique, n'est-ce pas assez, si l'auteur a du talent? Le sujet historique de *Cinna* ne fournissoit qu'un beau mot, et cette pièce est un chef-d'œuvre. Un grand trait suffit pour faire une belle pièce, puisqu'il est permis au poëte d'ajouter et d'inventer. A l'hôtel de Toulouse, à Paris, excellent tableau de Guerchin, représentant Coriolan et sa mère.

Traits détachés.

conduisant lui-même sa charrue; ils le saluèrent en qualité de consul, et lui présentèrent le décret de son élection. Ce vénérable vieillard hésita un instant sur le parti qu'il avoit à prendre; il préféroit les douceurs d'une vie solitaire et paisible à tout l'éclat de la dignité consulaire, et regardoit tristement le champ fertile et chéri qu'on lui proposoit d'abandonner; enfin, l'amour de la patrie l'emportant sur celui de la retraite, Cincinnatus accepte le fardeau dont le charge l'estime publique; il prend congé de sa femme, et lui recommandant le soin de sa maison : « Je » crains bien, ma chère Racilia, lui » dit-il, que nos champs ne soient mal » cultivés cette année ». On le revêtit au même instant d'une robe bordée de pourpre, et les licteurs, avec leurs faisceaux, se présentèrent pour l'escorter et pour recevoir ses ordres. Quintius, par sa sagesse et sa fermeté, parvient à appaiser tous les troubles de Rome, et retourne ensuite dans sa solitude goûter

le repos si doux, sur-tout après les travaux et la gloire. Traits détachés.

Les Sabins et les Eques renouvelèrent leurs irruptions ; Cincinnatus est encore arraché de son champ, créé dictateur, et mis à la tête des armées ; il remporte une victoire aussi complète que mémorable, et abandonne le pillage du camp ennemi à son armée, sans en rien retenir pour lui.

Le sénat ayant reçu les nouvelles de cette importante victoire, et sachant quel partage le dictateur avoit fait des dépouilles, ne voulut pas souffrir qu'un si grand capitaine mourût dans la pauvreté, et lui fit offrir une portion considérable des terres conquises sur les Eques, avec le nombre d'esclaves et de bestiaux nécessaires pour les faire valoir. Mais Cincinnatus crut devoir un plus grand exemple à sa patrie. Il préféra à toutes les richesses qu'on lui offroit, une pauvreté qu'il regardoit comme le soutien de la liberté et la compagne de la vertu, et qui étoit d'au-

Traits détachés.

tant plus honorable qu'elle devenoit volontaire. Il rentra triomphant dans Rome; on menoit devant son char le général des ennemis et un grand nombre d'officiers chargés de chaînes; les soldats Romains le suivoient, ornés de chapeaux de fleurs, et célébrant sa victoire par des chansons militaires. Il abdiqua ensuite la dictature le seizième jour qu'il en avoit été revêtu (1), quoiqu'il eût pu retenir cette dignité pendant six mois; une telle modération, en augmentant sa gloire, porta au dernier excès d'enthousiasme, l'affection et l'admiration de ses concitoyens; et ce grand homme s'arrachant aux applaudissemens des Romains, retourna s'ensevelir dans sa chaumière, et reprendre ses travaux ordinaires.

---

(1) Cincinnatus, en moins de quinze jours, fut créé dictateur, vainquit les ennemis, et revint à Rome.

## ACILIUS.

Traits détachés.

ACILIUS bâtit dans Rome un temple à la Piété, en mémoire de la belle action d'une fille envers sa mère. Valère-Maxime conte ainsi ce fait : Une femme de condition libre, convaincue d'un crime capital, fut condamnée à mourir de faim dans la prison ; sa fille obtint la permission de l'aller voir et l'allaita ; on les surprit, on en rendit compte aux juges, qui non-seulement firent grace à la criminelle, mais ordonnèrent que la prison seroit changée en un temple à la Piété. Acilius fit les frais de cet établissement, et les deux femmes furent nourries aux dépens du public. Festus et quelques autres historiens, donnent à la fille un père au lieu d'une mère, et tous les peintres l'ont ainsi représentée. Il est plus touchant qu'une fille allaite celle dont elle reçut dans son enfance sa première nourriture ; cependant c'est avec raison que les peintres ont préféré de représenter un vieil-

Traits détachés.

lard. La vieillesse n'est majestueuse et vénérable, que sous les traits d'un homme; on retrouve encore dans les formes d'Hercule vieux, l'image de la force; mais la fraîcheur ne laisse point de traces, et les graces n'ont point de débris. Il semble que dans la vieillesse une femme extérieurement ne soit plus qu'un être métamorphosé dont rien ne rappelle la première existence.

## MANLIUS, *an de Rome* 391.

M. POMPONIUS, tribun du peuple, fit assigner L. Manlius (1), qui sortoit de la dictature, sous prétexte que ce patricien traitoit un de ses enfans avec trop de dureté. Ce fils de Manlius, appelé Titus, étoit né bègue, et comme, dans ses premières années, il ne faisoit pas espérer beaucoup de son es-

(1) Il ne faut pas confondre ce Manlius avec Manlius Capitolinus qui sauva le Capitole, et qui fut précipité de la roche Tarpéienne, l'an de Rome 370.

prit (1), son père l'avoit relégué dans une de ses maisons de campagne. L'affaire fut poussée si vivement contre Manlius, qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût condamné à une amende considérable. Traits détachés.

Titus-Manlius ayant appris l'embarras où son père se trouvoit à son sujet, sort seul de son village avant le jour, et va chez le tribun qui étoit encore au lit. Il lui fit dire que le fils de Manlius demandoit à lui parler pour une affaire qui ne souffroit point de retardement. Le tribun, persuadé qu'il venoit ou le remercier de s'être intéressé dans sa disgrace, ou peut-être lui dé-

(1) On cite beaucoup de grands hommes dont les premières années ne donnoient aucune espérance. Le premier Scipion l'Africain eut une jeunesse très-efféminée. Thémistocle, dans sa première jeunesse, fut chassé de la maison de son père, et sa mère s'étrangla de désespoir de sa mauvaise conduite. Cimon étant fort jeune passoit pour être insensé, etc. (*Valère-Maxime*).

Traits détachés.

couvrir de nouvelles preuves de la dureté de son père, ordonna qu'on le fît entrer. Manlius demanda à l'entretenir en particulier; le tribun fit retirer ses gens; alors le jeune homme lui montra un poignard, et le menaça de le tuer, si par les sermens les plus solennels il ne juroit de se désister de la poursuite qu'il faisoit contre son père. Le tribun, épouvanté, prit tous les engagemens qu'il voulut; mais il ne fut pas plutôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple, et demanda à être relevé de son serment. Le peuple, plus généreux en faveur du motif, excusa la violence de Titus, et défendit au tribun de poursuivre davantage son action contre L. Manlius; et pour récompenser l'acte de piété filiale du fils, ce jeune homme fut nommé pour remplir une des charges de tribun des légions, et il fit bientôt connoître par des actions d'une valeur ex-

traordinaire, combien il étoit digne de cet honneur (1). Traits détachés.

## FABIUS-RULLIANUS, *vers l'an* 410.

FABIUS-MAXIMUS-RULLIANUS fut un célèbre consul romain, et le premier de la famille des Fabiens, qui fut surnommé *Maximus*. Son fils Fabius-Gurges, ayant été vaincu par les Samnites, fut menacé de perdre le commandement; mais Fabius-Rullianus empêcha qu'on ne lui fît cet affront, en offrant de lui servir de lieutenant, ce qui eut lieu. Il remporta la victoire, et l'on vit avec attendrissement et admiration ce bon père et ce grand homme suivre à cheval le char triomphal de son fils. Dict. histor. de M. l'abbé l'Advocat. Valère Maxime.

(1) C'est ce même Manlius qui fut surnommé Torquatus, et qui fit mourir son fils pour une faute de discipline militaire.

Traits détachés.

## PAPIRIUS, *vers le même temps.*

Dict. de M. l'abbé l'Advocat.

PAPIRIUS-PRETEXTATUS fut ainsi surnommé parce que, portant encore la robe prétexte, son père le mena un jour au sénat, où l'on traitoit les affaires les plus importantes. A son retour, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'étoit passé au sénat; le jeune Papirius ne pouvant, par le silence, se soustraire à ses questions, prit le parti de lui faire croire que l'on avoit agité la question s'il seroit plus avantageux à la république de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme. La mère de Papirius, d'après cette effrayante confidence, jeta l'alarme parmi les dames romaines, et le lendemain elles se présentèrent au sénat, et donnèrent d'excellentes raisons pour prouver qu'il seroit pernicieux à la république que les hommes eussent deux femmes. Le sénat ne comprenant rien à ces représentations, apprit la vérité par le jeune

Papirius (1), et décida qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du sénat, à l'exception de Papirius. Traits détachés.

## FABRICIUS, *vers* 473.

CAÏUS-FABRICIUS-LURCINUS fut un capitaine romain aussi recommandable par sa probité et sa frugalité, que par sa valeur. Il remporta des victoires signalées sur les Brutiens, les Lucaniens et sur les Samnites : ces derniers, après la paix, lui envoyèrent des ambassadeurs, pour lui offrir une Bayle.

(1) On a rapporté ce trait, parce qu'il a été consacré par la peinture et la sculpture; il existe, entr'autres, une statue à Rome dans la Villa Ludovici, représentant le moment où Papirius est questionné par sa mère : ce morceau de sculpture qui est antique, est de la plus grande beauté et d'une expression charmante, quoiqu'on puisse cependant y trouver un défaut, la figure de la mère étant trop grande et trop forte suivant la proportion de celle de Papirius (*).

(*) Cette statue est maintenant au Musée français.

Traits détachés.

somme d'argent considérable ; Fabricius la refusa, en disant : « Je n'ai nul » besoin d'argent, et je n'ai garde d'en » recevoir de ceux que je sais qui ne » peuvent s'en passer ». Il fut envoyé en ambassade auprès de Pyrrhus ; ce prince voulut vainement l'engager à recevoir des présens, et par ses refus il augmenta tellement l'estime de Pyrrhus, qu'il acquit le droit de lui parler avec une liberté que personne n'eût osé prendre (1). Un jour qu'il étoit à la table de ce monarque, Cinéas parlant des Epicuriens, dit « qu'ils faisoient » consister le bonheur dans une vie

(1) Ce prince montra dans une autre occasion une modération qui mérite d'être louée : ayant appris que quelques Tarentins avoient mal parlé de lui à table, il les fit venir et leur demanda si ce qu'on lui avoit rapporté étoit vrai ? Nous en aurions bien dit davantage, répondit un de ces Tarentins, si le vin ne nous eût manqué. Cette réponse adroite et plaisante fit rire Pyrrhus, qui leur pardonna. (*Valère-Maxime*).

» voluptueuse, entièrement éloignée des affaires publiques, et qu'ils ne » croyoient pas que les Dieux se mê- » lassent du gouvernement du monde. » Fasse le ciel, s'écria Fabricius, que » Pyrrhus et les Samnites prennent un » grand goût à cette philosophie, tout » le temps qu'ils auront la guerre avec » nous (1) » ! Traits détachés.

Fabricius mourut si pauvre, qu'il fallut marier sa fille aux frais du public; et pour honorer sa vertu, on fit une exception en sa faveur à la loi des douze Tables, qui défendoit d'enterrer personne dans la ville.

(1) Durant la guerre contre Pyrrhus, qui suivit cette ambassade de Fabricius, le médecin de Pyrrhus fit offrir à Fabricius d'empoisonner le roi; Fabicius écrivit à Pyrrhus pour l'informer de la perfidie de ce monstre, et il finissoit ainsi sa lettre : « Punissez un traître, » et apprenez par cet exemple, ô Pyrrhus! » que vous savez aussi mal choisir vos amis » que vos ennemis ».

Traits détachés.

## Cœcidius, *vers* 489.

Nuits attiques d'Aulugelle.

Dans la première guerre Punique, le général Carthaginois marche à l'armée romaine, s'empare des hauteurs, et les Romains s'engagent dans un défilé. Cœcidius, tribun, vole au consul, et lui fait voir le danger évident de sa position. « Il n'y a qu'un parti à prendre, » ajouta-t-il, hâtez-vous de faire marcher 500 soldats à ce poste; dès que » les Carthaginois s'appercevront de » cette manœuvre, ils détacheront du » monde pour renverser cette poignée » de légionnaires; il est vrai que nos » combattans y seront massacrés; mais » pendant que l'ennemi s'échauffera au » carnage, vous pourrez profiter de ce » moment pour retirer l'armée du défilé » où elle est engagée. Eh! quel officier » assez intrépide, reprit le général, » conduira ces 500 hommes à cette » éminence, sous les yeux de l'enne- » mi? Nommez Cœcidius, répondit le » tribun; que la perte de son sang

» soit votre salut et celui de Rome ». Traits détachés.

En effet, Cœcidius invite 500 hommes à le suivre ; il les trouve et marche avec eux à la mort ; ces 500 hommes furent tous massacrés ; mais par un prodige inoui, le brave chef de ces héros ne périt pas ; il eut la gloire de sauver l'armée, et le bonheur de guérir des blessures dont il étoit couvert, et de rendre encore, par sa valeur, des services éclatans à la république.

## FABIUS-MAXIMUS, *vers l'an* 536.

FABIUS (1) ayant été élu dictateur, eut pour collègue, dans le commandement des armées, Minucius, qui le Plutarque.

(1) De la famille des Fabius, si féconde en grands hommes. Cette famille entreprit à ses dépens la guerre contre les Véiens, et 306 Fabiens y périrent à la journée de Crémera. On dit qu'il n'en resta qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, et qui fut la tige des différentes branches de cette famille. (*Dictionnaire de M. l'abbé l'Advocat*).

Traits détachés.

traversa dans tous ses desseins (1), et qui, s'étant imprudemment laissé envelopper par les troupes d'Annibal, alloit périr, si Fabius n'eût volé à son secours et ne l'eût délivré. Après le combat, Fabius respectant le malheur,

(1) Ce Fabius fut surnommé *le Temporiseur*, parce qu'il trouva le moyen de fatiguer Annibal sans le combattre; ce dernier employa tous les moyens imaginables pour l'engager au combat; il lui fit dire « que s'il étoit » aussi grand capitaine qu'il vouloit le persuader, il devoit descendre dans la plaine et » accepter la bataille ». Fabius répondit froidement « que si Annibal étoit lui-même aussi » grand capitaine qu'il croyoit l'être, il devoit le forcer à donner la bataille ». (*Dictionaire de M. l'abbé l'Advocat*).

Annibal disoit: Qu'il craignoit Fabius comme son gouverneur, et Marcellus comme son ennemi; car Fabius l'empêchoit de faire du mal, et Marcellus lui en faisoit. (*Traité de l'Opinion*).

Ce Marcellus qui eut quelques succès contre Annibal, fut tué dans une embuscade. Annibal rendit de grands honneurs à sa mémoire.

et plaignant l'humiliation de son collègue, rentra dans son camp sans se permettre une seule parole fâcheuse sur l'événement qui venoit d'arriver. Tant de modération trouva sa récompense, et lui procura le triomphe le plus doux qu'on puisse obtenir, celui de ramener un ennemi généreux, et de gagner son amitié, après avoir subjugué son estime. Minucius assemble son armée et lui fait une harangue, dans laquelle il reconnoît ses fautes et la supériorité de Fabius; ensuite, après avoir commandé qu'on portât les aigles romaines et qu'on le suivît, il marcha vers le camp de Fabius, et fut droit à sa tente. Toute l'armée surprise, attendoit avec impatience le dénouement de cette scène extraordinaire: Fabius étant sorti de sa tente, Minucius fit planter devant lui les enseignes, et l'appela à haute voix son père; alors l'armée de Minucius et celle de Fabius firent éclater leur joie par des acclamations et des cris redoublés. Ce premier bruit

Traits détachés.

Traits détachés.

appaisé, Minucius s'approchant de Fabius : « Mon dictateur, lui dit-il, vous » avez remporté dans ce jour deux victoires signalées ; par votre valeur et » votre génie vous avez vaincu les ennemis ; par votre générosité vous » avez vaincu votre collègue ; souffrez » donc que je vous appelle mon père, » puisqu'il n'est point de nom plus vénérable, quoique le bienfait que j'ai » reçu de vous soit plus considérable » que l'obligation que j'ai à celui qui » m'a mis au jour, car je ne lui dois » que ma vie, au lieu qu'avec la vie je » vous dois aussi le salut de tous ces » vaillans hommes ». En finissant ces paroles, Minucius se précipita dans les bras de Fabius ; ses soldats embrassèrent de même leurs camarades, devenus leurs libérateurs, en les appelant leurs patrons (1). Le camp étoit rempli d'allégresse ; on n'entendoit répéter que

(1) Nom que les affranchis donnoient à ceux qui les mettoient en liberté.

les éloges si justes de la modestie du dictateur et de la franchise sublime de Minucius; on ne voyoit par-tout que des larmes, que la tendresse, la joie et la reconnoissance faisoient répandre. L'histoire offre beaucoup de traits plus brillans que celui-ci; elle n'en présente point de plus touchant. Quelle grandeur dans la conduite de Minucius! Comme il s'élève par le noble aveu de sa faute! Pourquoi trouve-t-on un charme si doux dans l'admiration qu'il inspire? C'est qu'un sentiment profond que la corruption même ne pourroit entièrement anéantir dans le cœur de l'homme, lui fera toujours préférer une équité parfaite à toutes les vertus les plus éclatantes et les plus héroïques.

Traits détachés.

*Le premier* SCIPION *l'Africain, vers l'an* 552.

PUBLIUS-CORNÉLIUS SCIPION, surnommé l'Africain, n'avoit pas dix-huit ans lorsqu'il sauva la vie à Scipion son père à la bataille du Tésin; et après

Dict. de M. l'abbé l'Advocat.

Traits détachés.

celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome.

Rollin.

Dans le cours des succès de Scipion contre Annibal, ces deux hommes célèbres eurent une entrevue; à la fin de la conversation, Scipion demanda au général des Carthaginois quel étoit, à son avis, le plus grand capitaine qui eût existé? Alexandre, répondit Annibal. Et après lui, dit Scipion? — Pyrrhus. — Et après Pyrrhus, demanda encore Scipion? Moi, répartit Annibal. Eh! que diriez-vous donc, reprit Scipion, si vous m'aviez vaincu? Je me mettrois, répondit Annibal, au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.

Dans le temps que Scipion faisoit la guerre contre Antiochus, il tomba malade, et Antiochus saisit ce moment pour lui renvoyer son fils qui avoit été fait prisonnier, en lui mandant qu'il ne vouloit point de rançon, et qu'il étoit trop payé par l'espoir de hâter la guérison d'un si grand homme, en lui procurant la satisfaction de revoir un fils chéri.

Scipion assiégeoit en Espagne une ville abondamment pourvue de vivres. Un jour qu'il rendoit la justice, assis sur son tribunal, dans une partie du camp d'où l'on découvroit la ville assiégée, un des soldats qui composoient l'assemblée lui demanda, selon la coutume, pour quel jour et dans quel lieu il vouloit qu'on assignât le premier jugement. A cette question, le héros étendant la main vers la citadelle de la ville assiégée, répondit en la montrant : « Qu'après-demain on comparoisse dans » cette place ». L'événement justifia cet oracle du génie ; le troisième jour la ville fut prise, et Scipion ayant fait établir son tribunal dans la citadelle, y rendit la justice.

Traits détachés.

Nuits attiques d'Aulugelle.

Scipion avoit pour son frère la plus vive tendresse, et voulut servir sous lui en qualité de lieutenant ; ainsi l'aîné se soumit au cadet, un grand général à un homme qui n'avoit point encore fait la guerre ; en un mot, Scipion l'Africain à Scipion qui n'avoit pas

Valère Maxime.

Traits détachés.

encore acquis le surnom d'Asiatique; ainsi il mérita l'un de ces surnoms, et procura l'autre; il triompha de l'Afrique, et fit triompher son frère de l'Asie (1). Malgré tant de gloire, on osa poursuivre à Rome un jugement contre lui. Il comparut au jour marqué; alors, s'adressant au peuple: « A pareil jour » que celui-ci, dit-il, je vainquis Annibal et je soumis Carthage; méprisons de frivoles accusations, et allons » au Capitole remercier les Dieux d'a-

(1) Valère-Maxime cite encore un trait d'amour fraternel qui mérite d'être rapporté. Il dit que le consul Fabius, après avoir remporté une victoire signalée, ne voulut point accepter le triomphe que le peuple et le sénat lui offroient, parce que son frère avoit perdu la vie dans cette bataille. Valère-Maxime ne désigne pas particulièrement ce Fabius; et comme on n'a su à quel Fabius l'attribuer, on a placé ce trait en note. Le même auteur fait de l'amitié fraternelle cette charmante peinture: » Quelle douceur n'y a-t-il point » dans cette pensée! nous avons été formés

» voir daigné me choisir pour rendre » d'aussi grands services à ma patrie ». En achevant ces mots, il marche vers le Capitole ; le peuple se précipite sur ses pas, et ses accusateurs même entraînés dans la foule, sont obligés de le suivre. Ainsi l'on vit, du moins pour cette fois, l'envie déçue et désespérée, ne recueillir de ses odieuses clameurs que la douleur et la honte de procurer un triomphe de plus au héros qu'elle vouloit noircir.

Traits détachés.

Plusieurs voleurs trouvèrent le moyen

---

» dans le même sein, et reçus dans le même » berceau ; nous avons donné aux mêmes pa- » rens les doux noms de père et de mère ; ils » ont fait pour nous les mêmes vœux ; et la » gloire que nous tirons de nos ancêtres nous » est commune. Une femme est chère, les » enfans sont aimables, les amis sont précieux ; » mais comme nous ne connoissons tous ces » objets de notre affection que dans la suite » de notre vie, les sentimens que nous prenons » pour eux ne peuvent avoir la profondeur » de ceux qui sont nés avec nous ».

Traits détachés. de s'introduire la nuit dans la chambre de Scipion ; mais loin de lui faire le moindre mal, ils lui dirent qu'ils n'avoient d'autre desir que celui de voir de près un aussi grand homme ; en effet, après l'avoir attentivement regardé, ils s'en allèrent satisfaits.

Dict. de M. l'abbé l'Advocat. Allucius, prince des Celtibériens en Espagne, fut vaincu par Scipion, auquel dans ce temps on amena une fille d'une beauté extraordinaire, trouvée parmi les prisonniers ; Scipion, apprenant qu'elle étoit fiancée au jeune Allucius, la traita avec les plus grands égards, et la rendit à Allucius en lui disant : « J'ai eu pour votre maîtresse » le respect que méritoient son sexe » et sa jeunesse, afin de pouvoir, en » vous la rendant, vous faire un pré- » sent digne de vous et de moi ; si ce » procédé vous touche, soyez ami de la » république, c'est la seule récompen- » se qui puisse me flatter ». Les parens de la jeune fille ayant forcé Scipion de prendre une somme considérable pour

sa rançon, il en fit présent à Allucius (1).

Traits détachés.

Quelqu'un montrant un jour à Scipion un très-beau bouclier, et lui proposant de l'acheter: C'est dans son bras droit, dit-il, qu'un citoyen romain doit mettre sa confiance, et non dans son bras gauche. C'est lui aussi qui disoit qu'il n'avoit jamais plus d'occupation que lorsqu'il avoit du loisir, et qu'il ne se trouvoit jamais moins seul que dans la solitude. Ce grand homme finit ses jours dans sa retraite de Linterne, uniquement livré à l'étude des Lettres, qu'il avoit toujours aimées et cultivées dans le temps même de ses travaux militaires (2). On trouve dans le mu-

Hist. div. d'Élien.

Beauties of the History, t. 2.

(1) On trouve dans la vie du chevalier Bayard un trait absolument semblable.

(2) T. Emilia sa femme, et mère de cette Cornélie qui mit au monde les Gracques, eut tant de douceur et de vertu, qu'elle garda le silence sur l'affection que son mari avoit pour une de ses esclaves, et qu'après la mort de ce grand homme elle donna la liberté à cette esclave, et la maria avantageusement.

Traits détachés.

séum de Portici, près de Naples, un superbe buste antique, en bronze, de Scipion l'Africain.

## SCIPION NASICA, *même temps.*

Dictionn. de M. l'abbé l'Advocat.

SCIPION NASICA, cousin de Scipion l'Africain, étoit éloquent, courageux, et doué d'une vertu si distinguée, qu'il fut estimé *le plus homme de bien de la république*, lorsqu'il eut ordre de recevoir chez lui la statue de la mère des Dieux. Il mérita, par sa prudence et ses grandes qualités, d'être appelé *les délices du peuple Romain.*

## GLABRIO, *an de Rome* 562.

Traité de vieillesse, de Cicéron, note du traduct. trad. de Dubois.

ANTIOCHUS ayant déclaré la guerre aux Romains, Glabrio, envoyé contre lui, le défit, assiégea Héraclée, et la prit. Glabrio se signala encore par plusieurs exploits aussi utiles à sa patrie, qu'éclatans et glorieux. Ce grand homme consacra à la mémoire de son père une statue équestre d'or pur, qu'il

mit dans le temple de la Piété. Ce fut la première statue d'or qu'on vit à Rome et dans l'Italie. Traits détachés.

## PAUL EMILE, *l'an* 585.

PAUL EMILE vainquit et détrôna Persée, roi de Macédoine, et le fit prisonnier l'an 585. Paul Emile fit remettre entre les mains des trésoriers tout l'or et l'argent qu'on trouva dans les trésors du roi, et en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à son gendre Tuberon qu'une petite coupe d'argent. Après la mort de Paul Emile, on trouva que tout son bien montoit à peine à la somme de trois cent soixante dix mille drachmes, c'est-à-dire, cent quatre-vingt mille livres de notre monnoie. Plutarque.

Paul Emile ayant répudié sa femme, qui étoit universellement estimée, ses amis lui reprochant ce divorce, Paul Emile répondit en montrant son pied : Vous voyez ce soulier, il est bien fait



TAYLOR OXF

Traits détachés. et me chausse juste, vous ne savez point où il me blesse (1).

Paul Emile fut père du second Scipion l'Africain, qu'adopta le fils du premier Scipion.

## CATON, *le Censeur, vers le même temps.*

Bayle. IL fut également frugal et sévère. Il dégrada le sénateur Manilius, uniquement parce qu'il avoit embrassé sa femme en présence de sa fille qui n'étoit point encore mariée.

Plutarque. Le peuple romain érigea à Caton une statue dans le temple de la Santé, et écrivit au bas, non le détail de ses victoires, de ses combats, de son triomphe; mais seulement cette inscription: « A l'honneur de Caton, parce que la » république romaine étant presqu'en- » tièrement baissée et déchue, il l'a

(1) Métrodore fut à-la-fois un grand philosophe et un grand peintre. Il éleva les enfans de Paul Emile, et peignit son triomphe.

» rétablie et redressée pendant sa cen- Traits détachés.
» sure par de saintes ordonnances, par
» des usages utiles et de sages instruc-
» tions ».

Avant qu'on lui eût élevé cette statue, il répondoit à ceux qui lui témoignoient leur étonnement de ce qu'il n'en avoit point : « J'aime beaucoup » mieux que l'on demande pourquoi » l'on n'a point érigé de statue à Caton, » que si l'on s'informoit pourquoi on » lui a fait cet honneur ».

C'est lui aussi qui a dit ce mot si célèbre : « Qu'il étoit bien difficile de » rendre compte de sa vie à des hom- » mes d'un autre siècle que celui où » l'on a vécu ». Ce qu'il dit sur une accusation à laquelle il fut forcé de répondre à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

## POPILIUS, *vers* 590.

POPILIUS fut député par les Ro- Valère Maxime.
mains vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'engager à faire la paix avec Ptolémée. Antiochus balançoit sur le parti

Traits de Popilius. qu'il avoit à prendre ; mais Popilius, indigné de ses délais, et traçant avec une baguette un cercle autour du roi ; « Avant, dit-il, que vous sortiez de ce » cercle, donnez-moi une réponse po- » sitive dont je puisse faire mon rap- » port au sénat ». Le roi se décida sur le champ, et jura de s'accommoder avec Ptolémée. Ce trait de Popilius fut admiré à Rome, les Romains commençoient à n'avoir plus une juste idée de la véritable grandeur, en prenant pour elle l'insolence et la dureté qui lui sont si opposées : une telle méprise annonce un peuple déjà corrompu ; aussi nous allons bientôt voir cette république orgueilleuse, perdre avec ses vertus, sa liberté, sa gloire, et tous les droits dont elle abuse.

*Le second* SCIPION *l'Africain, vers l'an* 600.

Aulugelle. PUBLIUS SCIPION l'Africain, et Tiberius Gracchus, deux hommes également célèbres par leurs exploits et

leurs dignités, se haïssoient depuis long-temps. Ils se rencontrèrent un jour à un sacrifice, et se trouvant à la même table, leurs cœurs tout-à-coup furent changés; mutuellement charmés de leur entretien, ils se réconcilièrent, s'embrassèrent et unirent leurs familles. Scipion donna sa fille à Gracchus (1). Scipion effrayé des progrès du luxe chez les Romains, réforma la formule de la prière qu'il étoit d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandoit aux dieux qu'ils

Traits détachés.

(1) Emilius Lépidus et Fulvius Flaccus, tous deux d'une naissance illustre, étoient ennemis depuis plusieurs années. La voix du peuple les appelle en même temps à la censure; ces deux hommes entendant le crieur public prononcer leurs noms ensemble, s'attendrissent, s'approchent, et s'embrassent affectueusement aux yeux de l'assemblée, également surprise et charmée de ce spectacle; et depuis ce moment ils vécurent dans l'union la plus tendre et la plus intime. (*Aulugelle*).

Traits détachés.

augmentassent la puissance de la république ; il en substitua une autre, par laquelle on les prioit seulement de vouloir bien la maintenir toujours dans le même état.

Après la destruction de Carthage, Scipion, de retour dans sa patrie, déposa au Capitole une urne pleine des cendres de la capitale d'Afrique, dont il crut devoir faire hommage à Jupiter Capitolin.

## CAIUS-MARIUS, *vers l'an* 660.

Vertot, l. 5.

SYLLA fit proscrire Marius : ce dernier, âgé de plus de soixante et dix ans, après six consulats, qu'il avoit exercés avec autant d'autorité que de gloire, se vit réduit à se sauver de Rome à pied, et sans avoir ni ami, ni domestique qui l'accompagna dans sa fuite. Après avoir fait quelque chemin dans un état si déplorable, il fut obligé, pour éviter les gens de Sylla (1), qui

(1) Sylla, l'ennemi de Marius, ayant attiré

le poursuivoient, de se jeter dans un marais, où il passa toute la nuit enseveli et enfoncé dans la bourbe jusqu'au

Traits détachés.

---

depuis à son parti; Marcus-Crassus, proscrit par Marius et Cinna, le chargea d'aller dans le pays des Marses pour y faire de nouvelles levées; mais comme il falloit passer au travers des quartiers ennemis, Crassus demanda une escorte : « Je te donne pour garde, répondit » Sylla, ton frère, tes parens et tes amis, qui » ont été massacrés par nos tyrans, et dont » tu dois venger la mort ». Crassus, enflammé par ce discours, partit sur-le-champ, traversa l'armée ennemie; leva un grand nombre de troupes, vint rejoindre Sylla, et partager avec lui les périls et la gloire de cette guerre. (*Vertot, tome* III).

Sylla avoit de grandes qualités, mais il se déshonora par la plus atroce cruauté. Dans le massacre de Préneste, il voulut accorder la vie à son hôte; mais cet homme lui dit que jamais il n'auroit l'obligation de son salut au bourreau de sa patrie; et, en finissant ces mots, il se jeta au milieu des malheureuses victimes de la barbarie de Sylla, et périt ainsi volontairement avec ses concitoyens. (*Plutarque*).

Traits détachés.

col (1). Il en sortit au point du jour pour tâcher de gagner les bords de la mer, dans l'espérance de trouver quelque vaisseau qui lui faciliteroit sa sortie de l'Italie; mais ayant été reconnu par des gens de Maintumie, on l'arrêta. Il fut conduit dans cette ville, la corde au col, tout nu et couvert de boue. Le magistrat, pour obéir aux ordres du

(1) Combien il seroit curieux, dit un auteur anglais, de savoir le détail des pensées qui durent agiter Marius pendant cette terrible nuit! Dénué de secours, réfugié dans un bourbier, frémissant au moindre bruit, redoutant à chaque instant de tomber entre les mains de ses barbares ennemis, et se représentant dans toute son horreur, les cruelles angoisses d'une mort ignominieuse! Quelles réflexions ne dut-il pas faire sur l'ambition qui lui causoit tant de maux, et le réduisoit à ce déplorable état de terreur, de honte et d'avilissement, cette passion funeste qui ne procure que de faux biens, dont la jouissance ne satisfait jamais, et qui peut précipiter dans le gouffre le plus profond des misères humaines! (*Beauties of History*).

sénat, lui envoya aussitôt un esclave public, Cimbre de nation, pour le faire mourir. Marius, voyant entrer cet esclave dans sa prison, et jugeant de son dessein par une épée nue qu'il avoit à la main, lui cria d'une voix forte : *Barbare, as-tu bien la hardiesse d'assassiner Caius-Marius!* L'esclave épouvanté du nom seul d'un homme si redoutable aux Cimbres (1), jette son épée, et sort de la prison tout ému et en criant : *Il m'est impossible de tuer Marius.* Les magistrats de Minturne frappés de cet événement, rendirent à Marius la liberté, et lui fournirent même un vaisseau; il s'embarqua et fut à Carthage. Sextilius commandoit alors pour les Romains en Afrique. Aussitôt que Marius eut pris terre,

Traits détachés.

Plutarque.

(1) Marius avoit remporté sur les Cimbres une victoire mémorable. C'est le sujet du beau tableau fait à Rome par Drouais, jeune artiste d'un talent supérieur, mort à 24 ans.

Nous avons une tragédie estimée, intitulée *Marius*, d'un auteur nommé de Caux.

Traits détachés.

avec un petit nombre de ses gens, un des officiers de Sextilius vint à sa rencontre et lui dit : « Je viens de la part » de Sextilius qui te défend de rester » en Afrique, et qui te déclare que si » tu n'obéis, il suivra les ordres du sé» nat, et te traitera en ennemi de Ro» me ». A ces mots Marius fut quelque temps sans répondre. L'officier lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dît de sa part au gouverneur? Alors Marius lui répondit avec un grand soupir : « Mon ami, dis-lui que tu as vu Ma» rius fugitif assis sur les ruines de » Carthage ». Voulant faire comprendre par cette belle réponse la conformité de son destin avec celui de la fameuse capitale de l'Afrique ; deux exemples en effet frappans et terribles de la vicissitude des choses humaines (1).

(1) La fortune changea encore pour Marius; mais il abusa lâchement de son retour, et souilla toute la gloire de ses exploits guerriers par les cruautés et la tyrannie qu'il exerça dans Rome.

Traits détachés.

## ARISBE, *et le jeune* MARIUS, *fils du précédent, vers le même temps* (1).

LE jeune Marius accompagnant son père dans sa fuite, tomba entre les mains d'Hiempsal, roi de Numidie. Arisbe, une des femmes de ce roi, vit le jeune Marius, prit pour lui la plus violente passion, mais ne la fit paroître qu'en la sacrifiant. Elle s'introduisit la nuit dans la prison de Marius, délia ses chaînes, lui donna la liberté, et joignit à ce bienfait l'argent et les secours qui pouvoient le mettre en état d'aller rejoindre son père, quoiqu'elle sût qu'une telle générosité exposoit sa vie si le roi la découvroit, et lui ravissoit à jamais l'objet de sa tendresse (2). Née dans un pays barbare, elle n'eut pas les

(1) On a pris ce trait dans les Œuvres de Fontenelle; mais on l'a retrouvé depuis dans beaucoup d'auteurs anciens.

(2) Arisbe délivrant les chaînes de Marius, pourroit faire un tableau agréable.

Traits détachés.

principes qui doivent préserver de la séduction de l'amour; mais elle eût du moins cette délicatesse de sentimens, et ce noble désintéressement qui ne peuvent, que dans le cœur d'une femme, se trouver réunis à la plus impétueuse des passions.

## CATULUS, *du temps de Sylla.*

Diction. d'Anecdotes.

CATULUS fut consul, bon capitaine, et grand orateur; il composa d'excellens ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Un mauvais orateur lui demandoit un jour, après avoir prononcé un discours en faveur d'un malheureux : « N'ai-je pas bien réussi à » exciter la compassion? A merveille, » reprit Catulus, car il n'y a personne » à qui votre discours n'ait fait pitié ». Catulus périt misérablement dans les guerres civiles de Sylla.

## SERTORIUS, *vers* 679.

Plutarque.

SERTORIUS voyant Rome déchirée par les factions de Marius, se retira en

Espagne. Après sa fuite de Rome, il fut traité en ennemi de la république; il fit alors un traité avec Mithridate. Ce dernier voulant y insérer plusieurs articles contraires à la grandeur de Rome, Sertorius n'y consentit point, s'occupant toujours des intérêts de sa patrie, quoiqu'il combattît contre elle. Traits détachés.

Sertorius avoit une tendresse si passionnée pour sa mère, que lorsqu'il apprit en Espagne la nouvelle de sa mort, il vouloit la suivre au tombeau; il fut huit jours dans les accès du plus violent désespoir, et il ne se décida à vivre que par la considération de ce que deviendroient son armée et ses amis quand ils l'auroient perdu (1).

## LUCULLUS, *vers* 680.

LUCULLUS fut envoyé pour combattre Mithridate; Cotta, collègue de Lucullus, arrivé avant lui, voulut faire Plutarque.

(1) Tout le monde connoît la belle tragédie de *Sertorius*, du grand Corneille.

Traits détachés.

une action d'éclat, en combattant Mithridate avant la jonction de Lucullus, et croyoit déjà jouir seul des honneurs du triomphe, mais il fut battu par mer et par terre, et obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine, d'où il ne put se retirer qu'avec le secours de son collègue. L'armée de Lucullus pressa ce général d'abandonner Cotta au triste sort qu'il avoit mérité par son imprudence et sa présomption, et d'entrer dans les Etats de Mithridate, dont la capitale étoit sans défense. Lucullus, trop humain et trop généreux pour suivre un semblable conseil, répondit; « Qu'il aimoit mieux sauver un Ro» main, que de prendre tout ce qui » étoit aux ennemis ». Il délivra Cotta, et alla ensuite battre Mithridate. Dans le combat que Lucullus livra à Tigrane, un de ses lieutenans lui conseilla d'éviter ce jour-là, comme un des jours malheureux que les Romains appeloient *noirs*; et moi, dit Lucullus, je rendrai ce jour heureux aux Romains; en

effet, il gagna la bataille. Ce grand homme avoit une amitié si tendre pour son frère, que, quoiqu'il fût beaucoup plus âgé, il ne voulut jamais recevoir aucune charge seul, et pour attendre le temps de son frère, il laissa toujours passer le sien, afin de ne s'élever qu'avec lui aux honneurs et aux dignités de la république (1). Lucullus, après ses victoires, éleva le premier une statue à la Félicité. César lui éleva un temple. Traits détachés.

POMPONIUS, *même temps.*

UN officier de l'armée de Lucullus, nommé Pomponius, homme de mérite et de réputation, fut blessé, pris et Plutarque.

(1) On dit que Lucullus fut le premier qui eut des cerisiers en Europe, et qui les multiplia, en ayant apporté des greffes du Pont. On prétend aussi que Lucullus fit commencer la superbe grotte de Pausilippe près de Naples, voûte immense taillée dans le roc pour faire un chemin de communication par terre de Naples à Pouzoles.

Traits détachés.

mené à Mithridate, qui lui dit : « Si je » te fais soigner et guérir de tes bles- » sures, deviendras-tu mon ami » ? Pomponius lui répondit sans balancer : « Oui, si vous faites la paix avec les » Romains ; sinon, tant que je vivrai, » je serai votre ennemi ». Mithridate admira son courage et sa franchise, et le fit traiter avec autant d'égards que d'humanité.

SPARTACUS, *vers le même temps.*

LE soulèvement des gladiateurs, et le pillage de l'Italie, sont connus sous le nom de la guerre de Spartacus. On opprima plusieurs gladiateurs qui se révoltèrent, beaucoup d'autres se joignirent à eux, ce qui forma bientôt une armée considérable. Ils élurent trois capitaines, dont le premier fut Spartacus, Thrace de nation, mais de race Numide : ayant mis son armée en bataille pour combattre Crassus, il tira son épée, et tua son cheval en disant : « Si je remporte la victoire, j'aurai-

» assez d'autres chevaux des ennemis ; » et si je suis défait, je n'en aurai pas » besoin, car je ne veux échapper aux » vainqueurs que par la mort, et non » par la fuite (1) ». Il combattit avec un courage héroïque, mais il fut vaincu et tué (2). Traits détachés.

## PULTON (3).

La ville de Pinna (aujourd'hui Citta di Penna), étoit assiégée par les Romains ; un de ses citoyens, nommé Pulton, commandoit aux portes de cette ville, lorsque le général Romain, Valère Maxime.

(1) Ce mot rappelle celui de César dans une semblable occasion. Au moment de livrer une bataille, on lui amena son cheval : « Je ne » m'en servirai, dit-il, qu'après la victoire, » pour la poursuite ». Il dut peut-être à ce mot, dans lequel il y avoit plus que du courage, la victoire qu'il remporta.

(2) Saurin a fait sur ce sujet une tragédie qui est son meilleur ouvrage, et dans laquelle il y a de très-grandes beautés.

(3) On n'a pu trouver la date de cet événement.

Traits détachés.

qui avoit entre ses prisonniers le père de cet officier, le fit exposer aux yeux de son fils, et entourer de soldats qui avoient tous l'épée nue, menaçant de faire mourir ce vieillard, si les portes de la ville n'étoient promptement ouvertes. Le fils ne balança point à prendre son parti; il se jeta seul sur ceux qui gardoient son père, et profitant de l'étonnement qu'inspiroit une action si peu prévue et si intrépide, il eut le bonheur et la gloire d'arracher son père des mains des ennemis, et de le sauver sans trahir sa patrie.

## POMPÉE, *vers* 681.

PERPENNA, un des lieutenans de Sertorius, assassina ce grand homme, et ce crime termina la guerre, car Perpenna, qui prit le commandement, fut vaincu et fait prisonnier; il étoit saisi des papiers de Sertorius, et il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de plusieurs hommes consulaires, et d'autres des plus puissans de Rome,

qui appeloient Sertorius en Italie. Pompée prit tous ces papiers, et les brûla sans les lire; il auroit pu, en les lisant, connoître ses ennemis secrets, et en les produisant, se venger; mais craignant d'exciter de nouveaux troubles, et de se livrer lui-même à de nouvelles inimitiés, il sacrifia au bien public et sa vengeance et ses intérêts personnels; et par cette action forte et généreuse, il épargna en effet beaucoup de maux à sa patrie. Il fit exécuter sur-le-champ Perpenna, comme un traître souillé du crime le plus atroce, et aussi dans la crainte qu'il ne nommât et ne découvrît quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres. Traits détachés.

Pompée, ayant eu l'intendance des bleds, alla en personne en Sicile, en Sardaigne et en Afrique, où il en amassa une grande quantité; au moment où il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent si impétueux, que ses pilotes ne vouloient pas partir; mais Pompée se jetant le premier dans son vaisseau, com-

Traits détachés

manda qu'on levât les ancres, en criant: « Il est nécessaire que j'aille, mais il » n'est pas nécessaire que je vive (1) ». La fortune favorisa ce zèle et cette audace; il arriva heureusement, remplit de bled tous les marchés de Rome, et couvrit la mer de vaisseaux.

Quand il fut obligé de fuir après la bataille de Pharsale, il se retira vers Ptolémée, roi d'Egypte, qui n'envoya au-devant de lui qu'un chétif bateau de pêcheurs; Pompée se voyant traité avec si peu d'égards, sentit bien qu'il étoit perdu; mais il se soumit à sa destinée avec le courage d'un Romain; il embrassa Cornélie, sa femme, qui déjà d'avance pleuroit sa mort, et lui dit en passant dans l'autre barque, ces vers de Sophocle: « Tout homme qui entre

(1) On a rapporté ce mot, parce qu'il est célèbre; car d'ailleurs, on sait bien qu'on ne peut, *aller* sans *vivre*; mais cette expression vide de sens fut l'effet de l'enthousiasme, et c'est ce défaut même de raison qui en fait la beauté.

» dans la cour d'un tyran, devient son esclave (1) ». Trois détachés.

VARGUNTEYUS, *vers* 699 (2).

CRASSUS, général Romain, perdit la bataille de Carres contre les Parthes, et y fut tué. Un de ses lieutenans, nommé Vargunteyus, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée, avec quatre cohortes, manqua son chemin, et le lendemain fut trouvé par les Parthes sur une colline ; il se défendit avec une extrême valeur, mais il fut accablé par le nombre, et tous ses soldats furent tués, à l'exception d'une vingtaine qui, l'épée à la main, se jetèrent au travers des ennemis pour se faire jour ; les Parthes furent si étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent et leur donnèrent passage, et ces

(1) *La mort de Pompée*, l'une des belles tragédies de Corneille.

(2) On n'a pu se ressouvenir du nom de l'auteur où l'on a trouvé ce trait.

Traits détachés. braves Romains arrivèrent heureusement à Carres.

## CATON D'UTIQUE, *mort en* 708.

Plutarque. CATON annonça dès son enfance cette inflexibilité de caractère qu'il montra dans tout le cours de sa vie. Son oncle étoit tribun du peuple, et plusieurs nations d'Italie, alliées des Romains, desiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. Pompédius, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant garda un morne silence d'un air mécontent; Pompédius insista, et le porta à la fenêtre en le menaçant de le laisser tomber, s'il persévéroit dans son refus; mais la crainte ne fit pas sur lui plus d'effet que les prières; et Pompédius en le remettant dans la chambre, s'écria: « Quel bonheur pour les alliés, » que ce ne soit là qu'un enfant, car s'il » étoit en âge d'homme, il tâcheroit de » nous enlever tous les suffrages ». Sa

haine pour la tyrannie se manifesta à l'âge de quatorze ans par un trait remarquable rapporté par Plutarque. Sarpédon, son gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur Sylla. A l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains. C'est Sylla, répondit Sarpédon. « Eh » quoi! reprit Caton, Sylla les égor» gea, et Sylla vit encore! donne-moi » ton épée, ô Sarpédon, afin que » l'enfonce dans le cœur du tyran, et » que ma patrie soit libre ». Il prononça ces paroles d'un ton de voix si élevé, que Sarpédon fut saisi d'effroi, et depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève, de crainte qu'il ne se portât à quelque coup hardi auquel personne n'osoit même penser. Traits détachés.

Caton d'Utique aimoit passionnément son frère Cœpion; il apprit qu'il étoit tombé malade en Thrace, dans la ville d'Énus; quoique la mer fût agitée d'une violente tempête, Caton n'écou-

Traits détachés.

tant que son devoir et son cœur, voulut partir sans différer ; et ne trouvant point de grands vaisseaux, il se jeta dans un petit bâtiment marchand avec deux de ses amis, et trois esclaves. Il fut en très-grand danger d'être submergé ; il arriva à Enus comme son frère venoit de rendre le dernier soupir, et il pensa lui-même mourir du désespoir que lui cause cette perte. Il lui fit des funérailles magnifiques ; et ayant été institué héritier par égales portions avec la fille unique de Cœpion, il ne voulut pas que le partage de sa nièce portât la moindre partie des frais qu'il avoit faits pour les funérailles de son frère, mais il les mit tous sur son compte, quoiqu'ils fussent immenses.

Beauties of the History, t. 1.

Caton fut aussi le plus tendre des pères ; il donna à ses enfans l'éducation la plus distinguée ; il présidoit à toutes leurs leçons ; et malgré ses grandes occupations, il leur enseigna lui-même les élémens de plusieurs

sciences (1). Caton se donna la mort l'an 708. Traits détachés.

L'un de nos meilleurs tableaux de Lebrun représente Caton d'Utique s'arrachant les entrailles. Il est au Louvre. La tragédie de *Caton*, d'Addisson, est une des meilleures du théâtre anglais.

## JULES-CÉSAR.

JULES-CÉSAR, étant dans un petit bâtiment, fut pris par des pirates qui avoient des flottes considérables. D'abord ces pirates exigèrent vingt talens pour sa rançon; il se mit à rire, comme d'une demande de gens qui ne savoient pas quel homme ils avoient pris, et il leur promit cinquante talens; ensuite il Plutarque.

(1) Auguste fit les mêmes choses pour ses petits-fils : ces exemples prouvent qu'il suffit d'être bon père pour trouver le temps d'en remplir les devoirs. On peut présumer qu'Auguste avoit des affaires aussi importantes que la plupart des gens du monde, qui prétendent être trop occupés pour pouvoir élever leurs enfans.

Traits détachés. envoya ses gens lui chercher de l'argent ; et cependant, avec un seul de ses amis et deux domestiques, il demeura au milieu de ces pirates Ciliciens, les hommes les plus sanguinaires et les plus grands meurtriers qu'il y eût au monde, et il les traitoit avec tant de hauteur, que toutes les fois qu'il vouloit reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit; il passa ainsi trente-huit jours, moins comme leur prisonnier que comme leur prince; pendant tout ce temps il plaisantoit, jouoit avec eux dans une entière sécurité, et partageoit la fatigue de tous leurs exercices de corps; et souvent même il composoit des vers et des harangues qu'il leur récitoit, et quand il voyoit qu'ils n'en étoient pas touchés, il les appeloit, en face, ignorans et barbares. D'autres fois en riant, il les menaçoit de les faire pendre, et ils étoient ravis de cette liberté et de cette franchise. C'est un spectacle intéressant et curieux de voir ainsi l'homme qui de-

voit devenir le maître du monde, prisonnier chez des pirates, livré à la merci de ces barbares; qui d'un mot pouvoient changer la destinée de l'univers, et de contempler César au milieu d'eux, osant leur imposer des loix, et profitant de tout l'ascendant que peuvent donner le courage et la supériorité d'esprit, qualités brillantes qui lui assuroient en tous lieux un empire dont il abusa tant depuis. Sa rançon arriva, et il ne fut pas plus tôt relâché qu'il arma quelques vaisseaux, courut sur ces brigands, et les extermina presque tous. Une autre fois, attendant à Dyrrachium un renfort qu'on devoit lui envoyer de Brindes, et voyant qu'il tardoit à venir, il s'embarque seul sur une petite barque pour l'aller chercher; une tempête s'élève tout-à-coup, la barque court le plus grand danger; le pilote saisi de frayeur, n'attend plus que la mort; César tranquille, le rassure: « Ne crains rien, lui dit-il, tu » portes César et sa fortune ». Ces pa-

Traits détachés.

Traits détachés.

roles montroient la confiance de César en sa destinée, confiance qui n'appartient qu'à une ame supérieure, et à laquelle César dut principalement le succès de ses grands et profonds desseins.

Faits mémorables pour servir à l'histoire de la Marine, t. 1.

Le talent le plus distingué de César, fut celui de connoître les hommes, et de savoir employer à propos, tour-à-tour, l'adresse, la douceur et la sévérité. Ce discernement, qui prouve autant de finesse que de profondeur, fut la qualité distinctive de César, et presque toutes les actions de sa vie démontrent à quel point de perfection il la possédoit. Appercevant un jour dans un combat, le porte-enseigne de la légion de Mars qui se disposoit à fuir, il le prit au collet, et le fit retourner; puis étendant ses bras vers les ennemis: Où vas-tu, lui dit-il, voilà ceux que nous avons à combattre. Il n'arrêta qu'un soldat par cette action, mais par son air intrépide, il rassura toutes les légions effrayées, et les rendit victorieuses dans le moment où elles al-

loient être vaincues. Après la bataille de Pharsale, César envoya son armée en Asie, et traversoit sur un petit navire le détroit de l'Hellespont, lorsque Cassius, un de ses ennemis, se présenta à lui avec dix vaisseaux bien armés; le vainqueur de Pompée ne chercha point son salut dans la fuite; il avança hardiment devant cette escadre, exhorta son chef à se livrer à sa clémence, vint à bout de le persuader, le gagna, et lui promit son pardon; triomphe également flatteur et singulier de l'éloquence et de l'audace. Une autre fois, étant à Rome, la dixième légion se souleva, et mit, par ses emportemens, la ville dans le plus imminent danger; elle demandoit qu'on la licenciât. César, malgré les instances de ses amis, se présenta devant ces soldats furieux, et osa les casser; son air tranquille et sévère les fit tous trembler, et le simple titre de *Romains*, qu'il affecta de donner aux vétérans qui composoient ce corps, au lieu de celui de *soldats*, suffit pour

Traits détachés.

Histoire des douze Césars, par Suétone, trad. d'Ophelot de la Pause, t. 1.

Traits détachés.

les faire rentrer dans leur devoir ; ils s'écrièrent tous qu'ils étoient ses soldats, et quoiqu'il refusât de les incorporer à son armée, ils le suivirent volontairement dans son expédition d'Afrique : après la victoire, il priva les chefs de la sédition du tiers du butin ennemi, et des terres promises aux autres soldats. Par cette sévérité, qui ne fut jamais l'effet de l'humeur et de la dureté, mais toujours un calcul de sa politique, il affermissoit son pouvoir et son autorité, sans rien perdre de l'amour qu'inspiroient son affabilité et ses manières populaires. En Afrique, Plutarque. Scipion (1) ayant surpris un des vais-

(1) Ce Scipion étoit un des descendans du grand Scipion ; il commandoit en Afrique ; Caton étoit l'un de ses lieutenans. Sa mort mérite d'être rapportée. Son navire étant presqu'au pouvoir de l'ennemi, il se perça de son épée ; et comme on demandoit autour de lui où étoit le général : vôtre général, dit-il, se porte bien. (*Lettres de Sénèque*, *tome* 1).

On trouve dans la vie du connétable de Bour-

seaux de César, que montoit Granius-Petronicus, qui venoit d'être fait questeur, passa au fil de l'épée tout l'équipage, et n'épargna que le questeur, auquel il voulut accorder la vie; le questeur répondit « que ce n'étoit pas » la coutume des soldats de César de » recevoir la vie, mais de la donner » aux autres ». A ces mots, tirant son épée, il se la passa au travers du corps. Voilà jusqu'à quel excès d'enthousiasme un grand homme peut conduire des hommes ordinaires, et tel étoit l'esprit général qui animoit les soldats de César. Avec la même facilité que César se faisoit adorer des troupes, il savoit acquérir et conserver des amis : cet homme qui prétendoit à l'empire du monde, et qui l'obtint, étoit dans la société, doux, simple, et plein d'égards;

Traits détachés.

bon un trait semblable; lorsqu'il fut blessé à mort, quelques soldats demandant où étoit le général, il repondit : *Bourbon marche devant :* ce furent ses dernières paroles.

Traits détachés.

il avoit trop d'élévation et des vues trop profondes, pour vouloir dominer dans les petites choses, et pour blesser, sans une grande utilité, l'orgueil et l'amour-propre des autres. Un jour, dans un voyage, il survint une si grande tempête, qu'il fut obligé de se retirer dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne trouva qu'une petite chambre qui suffisoit à peine pour un homme seul; alors il dit à ses amis : « Les lieux les » plus honorables, il faut les céder aux » plus grands, et les plus commodes » aux plus malades ». En effet, il laissa la chambre à Opius, qui étoit incommodé, et voulut qu'il y couchât, pendant que lui et ses amis passeroient toute la nuit dehors, à la porte, sous une avance que formoit le toit. Tout le monde connoît le procédé généreux de César à l'égard de Labiénus, qui l'abandonna et passa dans le camp de Pompée; César lui renvoya toutes les richesses qu'il avoit laissées dans le

sien, en lui mandant : *Voilà comme César se venge.* Traits détachés;

César parut véritablement affligé de la mort de Pompée; et il avoit en effet assez de grandeur d'ame pour détester la trahison qui le délivroit de son rival; il lui fit élever sur le rivage un superbe tombeau, et un temple qu'il nomma *le Temple de la Colère.* De retour à Rome, il fit rétablir toutes ses statues, et Cicéron a dit à ce sujet : « Que » César en relevant les statues de Pom- » pée, affermissoit les siennes ».

César fut assassiné l'an de Rome 710, et rendit le dernier soupir aux pieds de la statue de Pompée (1). De tous les hommes que l'ambition a rendus coupables et célèbres, César est peut-être le plus étonnant. Alexandre, pour conquérir le monde, n'eut besoin que de courage et de témérité, et il falloit que César, pour établir son usurpation, fût

(1) On montre cette statue dans le palais Spada à Rome; elle est d'un travail médiocre.

Traits détachés.

aussi grand capitaine, mais qu'il eût encore autant de génie que d'audace. Alexandre eut le titre imposant de roi ; la réputation de son père dut faciliter une partie de ses desseins ; la fortune le favorisa constamment ; elle ne lui opposa que de foibles ennemis, et ne lui donna point de rivaux. César, né citoyen d'une république maîtresse du monde, ne pouvoit manifester ses projets, sans s'exposer aux plus affreux dangers ; il eut pour adversaires Pompée, Caton, Cicéron et Brutus ; enfin il étoit nécessaire, pour qu'il triomphât de ses ennemis, qu'il réunît en lui seul toutes les qualités qu'ils avoient chacun en partage ; mais il ne fit de cette supériorité de talens qu'un usage criminel et pernicieux, et tous les efforts d'un si grand génie n'aboutirent qu'à lui faire mériter l'odieux nom d'oppresseur de sa patrie, et à le faire périr de la mort ordinaire des tyrans.

Suétone.

Les funérailles de César furent aussi touchantes que magnifiques ; les magis-

trats et d'autres citoyens revêtus de quelques grandes dignités, portèrent son lit funèbre de la tribune aux harangues, à la place publique. Comme l'on balançoit si on le brûleroit au Capitole ou dans le palais de Pompée, deux inconnus tenant une épée dans une main, et une torche allumée dans l'autre, y mirent le feu; aussitôt la multitude s'empressa d'y jeter, outre ses présens, du bois sec, et tout ce qu'elle rencontra de combustible; ensuite les musiciens déchirèrent les robes brillantes qu'ils avoient revêtues pour cette cérémonie, et les firent consumer dans les flammes. Les vétérans des vieilles légions y jetèrent aussi leurs armes; on vit même les dames romaines y consacrer les ornemens de leur sexe, et les anneaux et les robes de leurs enfans. Les étrangers, comme les citoyens, partagèrent le deuil public; chacun regretta César à la manière de sa nation, et les Juifs sur-tout passèrent des nuits entières autour de son

Traits détachés.

Traits détachés

bûcher (1). Dans la collection de l'hôtel de Toulouse étoit un beau tableau de Pierre Cortone : César répudiant Pompéia pour épouser Calpurnie (2).

---

(1) Dans les premiers jeux qu'Auguste donna en honneur de César, on vit dans le ciel une comète brillante qui se levoit à onze heures, et qui éclaira l'horizon pendant sept jours. Tout le monde crut qu'elle désignoit l'apothéose de César, et telle est l'origine de l'étoile qui paroît sur sa tête dans tous ses portraits. On prétend que le cheval de César étoit un animal extraordinaire, que ses pieds ressembloient à ceux d'un homme, et que leur corne étoit fendue suivant la forme de nos doigts. Après sa mort, César consacra son portrait dans un temple de Vénus.

(2) *La mort de César*, l'une des belles tragédies de Voltaire, dans laquelle il a beaucoup pillé Shakespear. On regrette de ne pas voir Calpurnie dans cette tragédie ; elle ne pouvoit nuire à la sévérité du sujet, et ses pressentimens et sa douleur eussent beaucoup ajouté à l'intérêt de la pièce.

CALPURNIE, *dernière femme de César.* Traits détachés.

APRÈS la mort de César, Calpurnie fit elle-même son éloge dans la tribune aux harangues, avec une éloquence qui fut admirée de tout le monde. Quoiqu'elle fût belle et jeune encore, elle renonça à tous les plaisirs, et passa le reste de sa vie dans la tristesse la plus profonde, et enfermée chez Marc-Antoine, à qui elle donna tous ses trésors pour l'aider à venger la mort de son époux. Servien.

MARCUS-JUNIUS-BRUTUS, *même temps.*

BRUTUS avoit pour Pompée la haine la mieux fondée et la plus forte, il ne la cachoit point, et n'avoit jamais daigné ni lui parler, ni le saluer, ce qui persuada qu'il n'hésiteroit pas à s'attacher à la faction de César; mais cependant il entra dans le parti de Pompée, uniquement parce qu'il le crut le plus Bayle.

Traits détachés.

juste, et qu'il pensa qu'il faut préférer les intérêts de la patrie aux intérêts et aux ressentimens personnels. Brutus avoit de très-grandes qualités; il étoit généreux, courageux, et excellent orateur, mais il n'eut qu'une fausse idée de la vertu (1). Il crut faire une action héroïque en assassinant César, et ne sentit pas que rien ne peut autoriser le meurtre, l'ingratitude et la trahison.

Quand le cri de la conscience n'est plus écouté, quand ce guide si sûr est dédaigné, tous les calculs de l'esprit deviennent absurdes; Brutus l'éprouva. Le crime affreux qu'il commit fut inutile, et peut-être nuisible aux intérêts de sa patrie, et ne servit qu'à le déshonorer, à perdre ses amis, et à le forcer de se donner la mort.

---

(1) Bayle dit que Brutus en expirant *calomnia la vertu*, lorsqu'il s'écria: *O vertu, tu n'es qu'un vain fantôme!* Mais il ne la calomnia que parce qu'il la méconnut, et parce qu'il prit pour elle les emportemens furieux d'une tête exaltée.

LUCILIUS, *même temps.* Traits détachés.

BRUTUS, défait à Philippes, fut forcé de fuir ; Lucius, son ami, voyant qu'on le cherchoit et qu'on le poursuivoit avec ardeur, résolut de le sauver au péril de sa vie ; et restant un peu derrière, il cria qu'il étoit Brutus ; on le prit et on le conduisit sur-le-champ à Antoine ; Lucius l'abordant avec une noble hardiesse, lui dit : « Antoine, personne n'a pris Brutus, et » je puis vous assurer que nul de ses » ennemis ne le prendra vivant : à Dieu » ne plaise que la fortune ait tant de » pouvoir sur la vertu ; pour moi j'ai » abusé de vos cavaliers, en leur disant que j'étois Brutus, et je viens ici » tout prêt à souffrir tous les tourmens » les plus horribles ; je ne demande » aucun quartier ». A ces mots, Antoine se tournant vers ceux qui l'avoient amené, leur dit : « Mes compagnons, vous êtes sans doute bien » fâchés de cette méprise, mais sachez Plutarque.

Traits détachés. » que vous avez fait une meilleure » capture que celle que vous poursuiviez ; car vous cherchiez à prendre » un ennemi, et vous nous avez amené » un ami ». Alors il embrassa Lucilius, et dans la suite il se servit toujours de lui, et le trouva très-attaché et très-fidèle à son service.

CASSIUS-SCÆVA, *du temps de César.*

Plutarque. CASSIUS-SCÆVA, soldat romain, servant sous César lors de la conquête de la Grande-Bretagne, s'embarqua dans une chaloupe avec quatre de ses compagnons pour aller reconnoître les ennemis de l'autre côté. Ayant attaché la chaloupe à une roche près de l'île, il se trouve assailli, en débarquant, par un grand nombre de soldats ; Cassius, quoiqu'abandonné par ses camarades, se défend seul contre tous ; mais enfin, accablé de blessures, il se jette à la mer, et se sauve à la nage. César vint le recevoir à bord, et le premier mouvement de Cassius, en appercevant

son général, fut de se précipiter à ses pieds en pleurant, pour lui demander pardon d'avoir perdu son bouclier; César loua sa valeur en présence de l'armée, et le fit centurion. Traits détachés.

## VARENUS *et* PULFIO, *même temps.*

DANS le temps des guerres de César dans les Gaules, il y avoit dans l'armée de ce général deux braves centurions, nommés Pulfio et Varenus, qui étoient près d'entrer dans les premiers emplois; ils étoient perpétuellement en contestation sur celui des deux qui l'emporteroit, et tous les ans ils se disputoient la place avec une extrême vivacité. Un jour de bataille, Pulfio dit à Varenus: « Il faut que celle-ci » montre quel est le plus courageux » des deux, et décide notre différend ». A ces mots il sort du camp, et s'élance dans le plus épais des ennemis; un instant après Varenus le suit: Pulfio emporté par sa valeur, s'engage témérairement, et bientôt se trouve environné Commentaires de César.

Traits détachés. des barbares, et prêt à perdre la vie ; Varenus, son rival, accourt à son secours ; Pulfio étoit terrassé, les barbares le laissent, et se tournent vers Varenus qui en tue un et écarte un peu les autres, quand par malheur il rencontre un endroit creux qui le fait tomber ; les ennemis fondent sur lui dans cet instant ; Pulfio vient à son tour le secourir, et le délivre, et les deux généreux rivaux, après avoir dispersé les barbares, se retirent couverts de gloire, sans avoir reçu de blessures.

*Trêve accordée par la compassion, même temps.*

Commentaires de César. L'armée de César, en son absence, assiégeoit Marseille, qui s'étoit défendue avec beaucoup de vigueur ; enfin elle étoit réduite à la dernière extrémité, lorsque des députés sortirent de la ville en habits de supplians, et furent se jeter aux pieds des généraux en implorant leur compassion ; ils

avouèrent qu'ils étoient hors d'état de se défendre, mais demandèrent qu'on attendît César pour décider du sort de la ville, représentant qu'en son absence on ne pourroit contenir la fureur du soldat, qui sans doute détruiroit leur malheureuse ville. Ils parlèrent d'une manière si pathétique, que leur demande fut accordée; on cessa toutes les attaques, et malgré la certitude de prendre une place importante, la seule compassion en fit suspendre le siége. Mais cette trève glorieuse accordée par l'humanité, n'inspira point la reconnoissance dont elle devoit pénétrer les Marseillois, ils furent aussi perfides qu'ingrats; enfin César arriva, il eut assez de générosité pour approuver la conduite de ses généraux; il prit la ville, et malgré son juste ressentiment, il ne voulut pas la détruire (1).

Traits détachés.

(1) Valère-Maxime rapporte un trait à-peu-près semblable : Lorsque Métellus faisoit la guerre en Espagne contre les Celtibériens,

Traits détachés.

## *Soldats de* CÉSAR.

Commentaires de César.

UNE galère à trois rangs de rames, dans laquelle étoient des troupes de César, fut prise par la flotte de Varus, qui envoya le centurion et les soldats à Scipion, qui étoit sur son tribunal lorsqu'ils furent présentés. Scipion leur offrit la vie et la liberté, s'ils vouloient combattre contre César; le centurion prit la parole, et lui dit: « Pourrois-» je porter les armes contre César,

---

il assiéga la ville Centobrique; déjà la machine étoit placée, déjà l'on se préparoit à battre la muraille par le seul endroit foible de la ville; mais l'humanité du général lui fit abandonner une victoire certaine. Rhétogène, un des principaux citoyens de cette ville, avoit embrassé le parti des Romains; et les ennemis placèrent ses enfans sur la muraille qu'on vouloit abattre. Métellus aussitôt fit lever le siége; il manqua une ville, mais il gagna l'affection générale, et en réduisit plus facilement toute la province sous l'obéissance du peuple romain.

» pour l'honneur duquel j'ai combattu » pendant trente-six ans ? Si tu ne con- » nois pas, Scipion, par ton expérien- » ce, à quelles troupes tu as affaire, » donne-moi seulement dix de mes » compagnons qui sont ici prisonniers » avec moi, et choisis celle de tes co- » hortes sur laquelle tu comptes le plus, » et tu jugeras ce que tu dois attendre » de tes troupes par l'épreuve qu'elles » feront de notre valeur ».

Traits détachés.

Ce brave centurion et ses compagnons furent mis à mort comme rebelles à la république.

## MARC-ANTOINE.

UN jour Marc-Antoine ordonna qu'on portât chez un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes ; son intendant, choqué de la grandeur du don, étala cette somme sur son passage ; Antoine, en voyant tout cet argent, demanda ce que c'étoit ; après que l'intendant eut répondu, Antoine qui connut son intention, lui dit froidement :

Plutarque.

Traits détachés.

» Je croyois qu'un million de sesterces » étoit plus considérable, c'est bien peu » de chose, ajoutez-y une fois autant (1) ».

(1) Antoine abandonné, dépouillé de tout, et prêt à mourir, s'écria : *Je n'ai donc plus que ce que j'ai donné !* mot sublime, dont un auteur anglais, cité par Addisson, a fait un usage très-heureux dans l'épitaphe suivante :

« What I spent I lost ; what I possessed » is left to others ; what I gave away remains » with me ».

Ce que j'ai dépensé je l'ai perdu ; ce que j'ai possédé je l'ai laissé aux autres ; ce que j'ai donné reste avec moi.

Un certain Seïus avoit un superbe cheval, mais dont tous les possesseurs périrent de mort violente : Seïus fut condamné au dernier supplice ; ensuite Dolabella acheta ce cheval, et eut la tête coupée ; le cheval passa à Cassius, qui se fit donner la mort par un esclave ; enfin Antoine eut ce cheval et s'arracha la vie. De là vient le proverbe appliqué aux malheureux : *Cet homme a le cheval seïen.* Il en est de même de l'étymologie de cet ancien adage : *L'or de Toulouse.* Cæpio ayant pillé les temples de Toulouse, tous ceux qui touchèrent aux trésors de ces temples périrent misérablement.

La mort d'Antoine a fourni à Dryden le sujet d'une tragédie remplie de génie, et que l'on peut regarder comme son meilleur ouvrage dramatique (1). Traits détachés.

*Le Triumvirat.*

Le titre de cet article paroît contradictoire avec le titre général de cet ouvrage ; il ne rappelle que le souvenir de la vengeance et de la barbarie. Cependant c'est toujours dans les temps de factions et de discordes civiles que l'on a vu les actions les plus sublimes ; et celles-là seules seront retracées ici.

Le décret des triumvirs contre les proscrits concluoit ainsi : « Que personne ne soit assez hardi pour recevoir, recéler ou faire sauver aucun » des proscrits sous quelque prétexte » que ce soit ; ni pour avoir aucune in-

(1) On en parlera avec détail *dans le tableau comparatif des deux littératures française et anglaise*, que l'on placera dans cet ouvrage à la suite de l'abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre.

traits détachés.

» telligence avec eux, sous peine d'être
» mis à leur rang sans espérance d'au-
» cune grace. Quiconque apportera la
» tête d'un proscrit, aura deux mille
» écus, si c'est un homme libre; et s'il
» est esclave, il aura la liberté et mille
» écus. L'esclave qui tuera son propre
» maître aura en outre le droit de bour-
» geoisie. On donnera la même récom-
» pense à ceux qui déclareront le lieu
» où un proscrit se sera retiré, et le nom
» du dénonciateur ne sera couché sur
» aucun registre ou autre mémoire,
» afin que personne n'en ait connois-
» sance ».

Le nombre des proscrits monta jusqu'à trois cents sénateurs, et plus de deux mille chevaliers. Personne n'osoit refuser l'entrée de sa maison aux soldats qui cherchoient dans les lieux les plus secrets, et la face de Rome ressembloit alors à celle d'une ville prise d'assaut exposée au meurtre et au pillage. Plusieurs furent tués dans ce désordre sans être condamnés; on les

reconnoissoit à ce qu'ils n'avoient pas la tête coupée. Des vieillards de quatre-vingts ans furent proscrits !.....

Traits détachés.

Les femmes de Lentulus, d'Apulcius et d'Aptichus se cachèrent dans des lieux déserts avec leurs maris sans vouloir jamais les abandonner. Ligarius se noya de désespoir de n'avoir pu sauver son frère, qu'il vit tuer sous ses yeux; et la tendresse de père fut aussi funeste à Blavus, qui revint se faire massacrer pour tâcher de sauver son fils. Arianus et Métellus échappèrent au fer des assassins par les soins et le courage héroïque de leurs enfans.

Junius dut son salut à l'attachement de ses esclaves, qui combattirent pour le défendre.

Un affranchi poignarda le commandant de ceux qui venoient d'égorger son maître, et se tua du même poignard.

L'aventure de Restius est surprenante : Il avoit autrefois fait marquer d'un fer chaud le front d'un de ses

Traits détachés.

esclaves pour le punir de s'être enfui. Cet esclave découvrit le lieu où il étoit caché, il fut l'y trouver; Restius crut être perdu. L'esclave le rassura, le conduisit dans un asyle plus secret, et l'y nourrit soigneusement, en veillant sans relâche à sa conservation.

Plusieurs autres esclaves, ainsi que celui de Panopion, se dévouant héroïquement, se firent tuer avec les habits de leurs maîtres.

Après la mort ou la fuite des proscrits, on mit en vente les biens de ces infortunés, mais très-peu de gens se présentèrent pour en faire l'acquisition.

Un jeune Artiste (1), du talent le plus distingué, a fait un tableau qui représente un *proscrit* romain, rendu à sa patrie et retrouvant étendue sur un lit sa femme qui vient d'expirer. Ce tableau est du plus grand effet, et la figure du *proscrit* est admirable. On n'a

(1) M. Guérin.

jamais mieux exprimé le saisissement affreux d'une profonde douleur qui se manifeste non-seulement sur le visage, mais dans toute l'habitude du corps; les pieds, les jambes, les genoux et les mains de cette figure ont de l'expression; et une expression frappante et terrible. La jeune fille du proscrit, qui embrasse ses genoux, n'est peut-être ni assez belle ni assez intéressante; on desireroit sur-tout qu'elle n'eût pas une coiffure parfaitement ajustée avec des rubans. Elle a dû veiller sa mère, elle a reçu son dernier soupir; des cheveux négligés et même en désordre conviendroient mieux à sa situation.

Traits détachés.

APPIUS, *dans le temps du Triumvirat.*

APPIUS, vieillard infirme, fut proscrit par les triumvirs; et ne pouvant marcher qu'avec peine, il renonça à l'espérance de se sauver, et se décida à rester dans sa maison et à mourir; mais il ne put résister aux pressantes instances de son fils, qui le prit sur ses

Beauties of History.

Traits détachés.

épaules, et, chargé de ce précieux fardeau, le porta à travers la ville, inconnu aux uns et loué des autres; le jeune Appius eut le bonheur de conduire son père hors de Rome; alors il l'aida à marcher, le soutenant dans ses bras; et de temps en temps le reprenant sur son dos, ils arrivèrent ainsi heureusement à la mer; là ils s'embarquèrent et passèrent en Sicile. Le peuple Romain conserva le souvenir de cette pieuse action. La proscription finie, le jeune Appius, de retour à Rome, fut fait Edile, et on lui donna deux fois la valeur du bien qu'il avoit perdu.

*L'esclave de* PANOPION, *même temps.*

Valère Maxime.

PANOPION, proscrit par les triumvirs, fut trahi et l'on découvrit sa retraite. On vient l'avertir précipitamment que les meurtriers approchent de sa maison; il ne sait quel parti prendre lorsqu'un esclave le conjure de changer d'habit avec lui, et le fait sortir par

une porte de derrière : presqu'au même moment, les assassins entrèrent dans la chambre, le fidèle et généreux esclave se mit sur le lit de Pancpion, et sans proférer une parole, se laissa tuer, afin de donner à son maître le temps de se sauver (1). Traits détachés.

*La mère de* MARC-ANTOINE, *même temps.*

MARC-ANTOINE eut la lâcheté d'abandonner Lucius César son oncle, et de le laisser proscrire par ses bar- Plutarque.

(1) Plotius Plancus, proscrit par les Triumvirs, se retira dans un lieu très-écarté; l'odeur des parfums qu'il portoit, fit découvrir sa retraite. On n'y trouva d'abord que ses esclaves, que l'on mit à la torture pour leur faire avouer le lieu où étoit leur maître. Ces esclaves furent d'une fidélité inébranlable; mais Plancus ne pouvant supporter leurs souffrances, vint se livrer à la mort pour les en délivrer. Cette action paroît héroïque, et cependant n'est que juste; car l'homme qui peut souffrir qu'un autre se dévoue à la mort pour le sauver, est à-la-fois ingrat, lâche et barbare.

Traits détachés.

bares associés. Lucius-César, poursuivi par-tout, se réfugia chez sa sœur; les meurtriers y arrivèrent presqu'en même temps, et voulurent entrer dans sa chambre; mais sa sœur courut à la porte, et se tenant sur le seuil, les bras étendus : « Vous ne tuerez point Lu» cius-César, s'écria-t-elle, que vous » ne m'ayez assassinée la première, » moi, la mère de votre cruel général ». Par cette généreuse fermeté, elle désarma les meurtriers, et sauva son frère.

MARCUS-TULLIUS-CICÉRON, *même temps.*

Plutarque.

CICÉRON, obligé de fuir de Rome, avant de partir prit une statue de Minerve qu'il conservoit depuis long-temps dans sa maison, et il la porta au Capitole où il la consacra avec cette inscription : *A Minerve, gardienne, et protectrice de Rome.* Ne pouvant plus défendre et conserver Rome par sa présence, il la remet entre les mains

de la déesse de la Sagesse. Cicéron fut appelé le père de la Patrie, et il fut le premier à qui ce titre glorieux ait été donné. Pour bien connoître cet homme, aussi vertueux que célèbre, il suffit de lire ses lettres à Atticus, il s'y est peint avec une vérité qui touche et qui attache; jamais, par une fausse modestie, il n'y dissimule son orgueil (1), ou pour mieux dire, la haute opinion si fondée qu'il avoit de son esprit et de son éloquence : mais il sent et reconnoît ses fautes avec la même candeur. C'est à son ami qu'il parle, il ne lui déguise rien, et lui rend un compte exact de ses pensées et de tous les mouvemens de son cœur. D'ailleurs, on

Traits détachés.

(1) C'est ainsi qu'il dit : « Lorsque ce fut » à moi à opiner, je parlai en général des » affaires de la république, et je tombai d'une » manière *admirable* sur celle de Clodius, etc. ». Cette expression loin d'être choquante, intéresse, parce qu'elle n'est employée qu'avec un ami intime. Lorsque Cicéron écrit à d'autres, son style est différent.

Traits détachés.

trouve dans ces lettres tout ce qui peut intéresser et plaire, sentiment, esprit, raison, profondeur; Cicéron veut-il faire un portrait, il sait l'art de le tracer frappant en deux lignes: « Pour » le collègue de Massala, dit-il, il seroit » plus vicieux s'il avoit un vice de » moins; c'est un bonheur qu'il soit si » paresseux, si peu habile et si peu » agissant ».

Lettres de Cicéron, traduites par l'abbé Mongaut.

Dans un autre endroit: « J'aime » mieux, dit-il à Atticus, être assis » dans votre bibliothèque sur ce petit » banc qui est au-dessous de l'image » d'Aristote, que dans leurs chaires cu- » rules; et me promener avec vous, » que de marcher avec celui que je » vois bien qu'il faudra suivre (1) ».

Après avoir détaillé les entreprises de César: « Est-ce d'un général du » peuple Romain, poursuit-il, ou d'un » nouvel Annibal que nous parlons? » Insensé et malheureux tout ensem-

(1) César.

» ble de n'avoir jamais eu la moindre idée de la véritable gloire. A l'entendre, c'est l'honneur qui le fait agir; mais le véritable honneur ne peut être que le fruit de la vertu. Est-ce en suivre les maximes, que de vouloir, dans une république, se rendre indépendant? de s'emparer des villes habitées par des citoyens romains, pour se faire un chemin jusqu'à sa patrie, de penser à détruire par une banqueroute générale, la foi de la société, et à rappeler tous les bannis; enfin de concevoir tous les plus énormes attentats pour contenter son ambition, la seule divinité à laquelle il sacrifie? Je ne lui envie point sa fortune, et je préférerai toujours à toutes leurs grandeurs une promenade faite avec vous au beau soleil de Lucretium, ou plutôt j'aimerois mille fois mieux mourir que de former de tels desseins. Ce seroit bien inutilement, me direz-vous; j'en conviens; après tout, chacun peut faire des

Traits détachés.

Traits détachés.

» souhaits à son gré : mais il vaudroit » mieux, selon moi, périr de la mort » la plus infâme, que d'en former de » pareils : le seul malheur qui soit au- » dessus de celui-là, c'est de réussir ».

Dans une autre lettre, il rend compte d'une conversation qu'il eut avec César, ce dernier voulant le décider à retourner à Rome. « Mais, lui » ai-je dit, continue Cicéron, pour- » rai-je parler avec liberté ? Croyez- » vous donc, m'a-t-il répondu, que je » prétende vous dicter ce que vous di- » rez ? Eh bien ! ai-je repris, je tâcherai » de persuader au sénat qu'il ne faut » point porter la guerre en Espagne, ni » faire passer des troupes en Grèce, » et j'ajouterai plusieurs réflexions sur » le triste état où est réduit Pompée, » *Je ne veux point* (1), m'a-t-il dit,

(1) Avec quelle insolente audace César ici se déclare un tyran ! *Je ne veux point*, dit-il. Au commencement de l'entretien il avoit essayé de gagner Cicéron par des louanges et

» qu'on parle de la sorte. Je m'en étois bien douté, ai-je répondu; aussi est-ce pour cela que je ne veux point aller à Rome, car je ne pourrois me dispenser de parler ainsi, et de dire beaucoup d'autres choses qui ne vous plairoient pas davantage. Je suis persuadé qu'il est fort mécontent; mais, en récompense, je suis très-satisfait de moi, ce qui ne m'étoit point arrivé depuis long-temps ». Traits détachés.

Il reste de ces lettres un sentiment très-utile; c'est une profonde haine pour la tyrannie; quand on voit les maux que César a causés, le désespoir dans lequel il plongeoit tous les honnêtes gens, les larmes qu'il a fait répandre, on n'admire plus l'homme qui fit un usage si pernicieux de ses talens

---

un faux air de modération; mais voyant qu'il ne peut le séduire, il ordonne. Quand l'injustice est bien évidente, qu'elle est odieuse et révoltante! Est-il possible dans cet instant de ne pas haïr César? Valère Maxime.

Traits détachés.

et de sa supériorité ; l'illusion produite par ses brillantes qualités est entièrement détruite par la compassion et l'humanité ; enfin l'on déteste le violateur de toutes les loix, l'oppresseur de sa patrie, et le fléau des gens de bien.

Cicéron fut bon citoyen, bon père, bon frère, bon ami ; il eut une probité égale à sa franchise ; il fut doué d'une pénétration admirable, car il prédit dans ses lettres avec une justesse étonnante tout ce qui doit arriver ; il ne manquoit pas de courage ; on ne peut lui reprocher que trop d'irrésolution : il avoit été orateur et juge, ce qui lui donna un esprit de discussion très-fait pour briller au barreau, mais qui n'est que nuisible dans des momens de crise, où le point essentiel est d'agir avec promptitude et vigueur, et non de délibérer et de prendre du temps à balancer les raisons pour et contre.

Cicéron avoit une ame aussi généreuse que sensible ; quoique Gabinius,

étant consul, l'eût fait exiler, il plaida sa cause avec zèle, lorsque Gabinius fut accusé de concussion. Cicéron prêta aussi deux fois le secours de son éloquence à Vatinius, qui lui avoit toujours été opposé. Cicéron abhorroit la vengeance, et disoit souvent ces belles paroles : *Que ses inimitiés étoient mortelles, et son amitié immortelle* (1). C'est lui aussi qui appeloit la reconnoissance la mère de toutes les vertus (2). Traits detachés. Life of Cicero, by Middleton.

(1) Un autre philosophe de l'antiquité a dit : « Qu'on doit faire du bien à ses amis et à ses » ennemis, afin de conserver les premiers, et » de gagner les autres ».

(2) Plutarque dit que le surnom de Cicéron vint d'une excroissance de chair qu'un des ancêtres de ce grand homme avoit sur le nez, et qui, par sa forme, ressembloit à un pois, que les Romains appeloient *cicer*. Ainsi c'est à tort que quelques sculpteurs, dans les bustes de Cicéron, ont formé la ressemblance de ce pois sur son visage, puisque le surnom lui fut transmis par ses ancêtres. Pline, le naturaliste, prétend que tous ces noms qui

Traits détachés.

Montesquieu, comparant Caton et Cicéron, dit :

« Cicéron se voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours ; celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter. Quand Caton prévoyoit, Cicéron trembloit : là où Caton espéroit, Cicéron se confioit : le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de mille petites passions ».

Ce parallèle n'est ni éloquent ni équitable. Il est injuste et même ridicule d'assurer que Cicéron ne vouloit sauver la république *que pour s'en vanter*. Ses écrits et sa vie nous montrent également un homme vertueux et un grand homme. Il est étrange qu'un magistrat et

---

avoient de l'analogie avec quelque espèce de grains, comme les *fabii*, *lentuli*, etc., furent acquis pour avoir perfectionné ces espèces, ou par la réputation d'être le meilleur agriculteur. (*Life of Cicero by Middleton*).

un orateur ait parlé de Cicéron d'une manière aussi méprisante.

Traits détachés.

*Voici quelques pensées de Cicéron, tirées de son Traité de la Vieillesse, et de celui de l'Amitié.*

« On a tort de dire que la vieillesse » est sans action ; c'est comme si on » disoit que le pilote ne fait rien dans » un vaisseau, parce qu'il se tient tranquillement à la poupe, le gouvernail » à la main, pendant que d'autres grimpent au haut du mât.... Un vieillard » ne fait pas ce que font les jeunes gens, » mais il fait des choses plus importantes ; il a pour lui l'autorité, l'expérience, et il est en état de donner de » bons conseils..... Les vieillards, dit-on, sont chagrins, colères, difficiles ; » mais ces défauts viennent des mœurs » et non de la vieillesse.... Il en est des » hommes comme des vins, l'âge n'aigrit jamais les bons.... L'amitié n'est » autre chose qu'une parfaite confor-» mité de sentimens sur toutes les cho-

De la vieillesse, de Cicéron, trad. de Dubois.

De l'Amitié.

Traits détachés.

» ses divines et humaines, accompa-
» gnées d'une bienveillance récipro-
» que; et ce bien est si grand, que la
» sagesse mise à part, je ne sais si les
» Dieux immortels ont rien donné à
» l'homme de plus excellent. .... Impo-
» sons-nous cette loi dans l'amitié, de
» ne jamais rien demander ni accorder
» à nos amis qui soit contre l'honnêteté
» et la vertu. ..... Puisque l'amitié n'a
» pour fondement que l'opinion qu'on
» a de la vertu de celui qu'on aime,
» comment, lorsqu'on voit son ami re-
» noncer à la vertu, peut-on lui con-
» server de l'amitié ?.... Caton disoit
» que si l'on étoit forcé de se brouiller
» avec son ami, il falloit *dénouer* et
» non *rompre*.... Prenons garde encore
» de ne pas passer de l'amitié à l'inimi-
» tié, d'où il naisse des démêlés et des
» querelles, et qui aille jusqu'à s'atta-
» quer l'un l'autre par des injures, et à
» se déchirer par des médisances. Mais
» quand l'un des deux se porteroit jus-
» qu'à ces excès, l'autre doit l'endurer

» par respect pour l'ancienne amitié, » et afin que le tort soit tout entier du » côté de celui qui fait l'injure, et la » raison du côté de celui qui la reçoit ».

Traits détachés.

Cicéron adressa ces deux traités à Atticus ; ils sont en forme de dialogues. Dans celui de la Vieillesse, Cicéron imagine de faire parler Caton l'ancien ; et dans celui de l'Amitié, c'est Lélius, l'ami du dernier Scipion l'Africain, qui s'entretient après la mort de ce grand homme, avec Fannius et Scévola, sur les douceurs et les devoirs de l'amitié. Le plus beau buste antique de Cicéron que l'on connoisse, est à Florence, dans la galerie des grands-ducs (1).

(1) *Frascati*, en latin *Tusculum*, est à quatre lieues de Rome. Cicéron illustra Tusculum par le séjour qu'il y fit ; il y posséda une maison, qui a donné le nom aux *Tusculanes*, dissertations sur la vertu, les passions, les chagrins et le mépris de la mort ; il les composoit dans cette retraite.

Traits détachés.

## ATTICUS, *même temps.*

Cornélius Népos.

POMPONIUS, surnommé Atticus, et l'ami intime de Cicéron, fut peut-être le Sage le plus accompli qu'on puisse trouver dans l'histoire profane. Dans un temps de crimes, de haines et de proscriptions, il sut se concilier l'amitié de tous les partis, sans jamais trahir sa conscience, et en conservant une parfaite fidélité à ses amis. Il eut une grande fortune, dont il fit toujours le plus noble usage; il l'employa à secourir ses amis persécutés; il conserva au milieu de la folie et de la corruption de son siècle, des mœurs pures, une ame bienfaisante, une sagesse inaltérable, et une prudence qui ne se démentit jamais. Enfin il aima les arts et les lettres, et les cultiva avec succès. Sorti d'une famille aussi ancienne que Rome même, il resta toute sa vie simple chevalier Romain, dignité dont ses ancêtres s'étoient contentés de tout temps. Il fut ami de Marius, ce qui

n'empêcha point Sylla de prendre une vive amitié pour lui. Sylla le vit à Athènes, et le conjurant de le suivre : « Ne me forcez point, dit Atticus, de » marcher contre ceux que je n'ai quit- » tés en abandonnant l'Italie, que pour » ne pas épouser leur querelle contre » vous ». Cette réponse adroite satisfit Sylla, et tira Pomponius d'embarras (1). Traits détachés.

## CESELLIUS, *du temps d'Auguste.*

AULUS-CESELLIUS, homme d'un mérite éminent, parloit un jour du parti de César-Auguste avec trop de liberté; ses amis l'avertirent de se contenir. Il y a, leur répondit-il, deux choses qui me mettent en état de tout Valère Maxime.

(1) Atticus, à soixante et dix-sept ans, étant attaqué d'une maladie qui le faisoit beaucoup souffrir, n'eut pas le courage de supporter une vie languissante, et prit la résolution de la quitter; il fit assembler sa famille, lui déclara son dessein, et l'exécuta sans différer. Le long séjour que Pomponius fit à Athènes lui mérita le surnom d'Atticus.

Traits détachés. dire : je suis vieux, et je n'ai point d'enfans (1).

## HORTENSIA, *même temps.*

Dict. de M. l'abbé l'Advocat. HORTENSIA, dame Romaine, fille du célèbre orateur Hortensius, plaida avec la plus grande éloquence la cause des dames Romaines, devant les triumvirs, qui en avoient condamné quatorze cents à déclarer les biens qu'elles pos-

---

(1) Une réponse à-peu-près semblable fut faite à César. Ayant un jour assemblé le sénat, la plupart des sénateurs se retirèrent. Considius, un des plus âgés de ceux qui l'avoient suivi, lui ayant dit : Que tous les autres n'avoient osé venir par la terreur qu'inspiroient ses soldats armés. « Et toi, reprit » César, pourquoi la même frayeur ne t'a-t-» elle pas obligé aussi à garder ta maison? » C'est, répondit Considius, que la vieillesse » me rend inaccessible à la crainte; car le » temps qui me reste à vivre est si court, » qu'il ne demande ni ménagement, ni pré-» voyance ». (*Modèle des vertus militaires, tome* LI).

séloient, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Le beau discours d'Hortensia fut cause que les triumvirs n'obligèrent que quatre cents femmes à déclarer leurs biens (1). Traits détachés.

## PUBLIUS.

APRÈS la mort de César, Publius suivit le parti de Brutus, et fut proscrit par les triumvirs; mais depuis ayant fait sa paix avec Auguste, il eut le

(1) Valère-Maxime parle d'une *Amesia Sentia*, qui, devant ses juges et un peuple nombreux, plaida elle-même sa cause et la gagna. Il ajoute qu'on lui donna le surnom d'*Androgine*, parce que sous la forme d'une femme, elle avoit le génie d'un homme. Ce mot *Androgine* signifie mâle et femelle. Platon représentoit les premiers hommes sous une figure androgine; il prétendoit que les hommes et les femmes ne sont plus que les moitiés des premiers hommes, qui, devenus insolens par leur perfection même, furent partagés en deux par Jupiter, et que de là vient le penchant d'un sexe pour l'autre.

Traits détachés.

courage de garder chez lui le portrait de Brutus, qu'il laissa même exposé dans un salon où il reçut l'empereur Auguste, loin d'en être blessé, parut l'en estimer davantage.

## VIRGILE.

Son père s'appeloit Maron et sa mère Maya (1). Virgile naquit dans un village nommé *Andès*, près de Mantoue. Il eut deux frères, l'un nommé *Silon*, mourut en bas âge; l'autre, *Flaccus*, parvint jusqu'à l'adolescence. Virgile, dans une de ses églogues, déplore sa mort sous le nom de Daphnis. Virgile fut le meilleur fils, l'ami le plus tendre et le plus fidèle, et l'auteur le moins susceptible de jalousie.

L'Enéide est le poëme le plus intéressant et le plus brillant qui existe, à n'en juger même que par les traductions. Nul ouvrage ne contient autan

(1) C'étoit, dans la mythologie, le nom de la mère *du Dieu de l'Eloquence*.

de traits de sentiment et une peinture plus touchante et plus vraie de toutes les affections de l'ame, l'amour filial, l'amitié, l'amour. Rien dans aucune langue n'égale l'intérêt et la perfection des chants II, III et IV de l'Enéïde. Et que de beautés admirables dans les autres livres!... Traits détachés.

Il n'est pas aussi facile de sentir le mérite des églogues de Virgile, dont la poésie fait tout le prix.

Homère et Virgile, les plus grands poëtes de leur temps, ont eu pour traducteurs les meilleurs poëtes du nôtre, Pope et l'abbé Delille. L'Iliade, en anglais, est un chef-d'œuvre, et les *Géorgiques* sont devenues l'une des plus précieuses richesses de notre langue.

Pierre de Cortone a peint à Rome, dans le palais Pamphili, une superbe galerie, dont tous les tableaux représentent les principaux traits de l'Enéïde.

La célèbre Angelica Kauffman a fait

Traits détachés. un tableau qu'elle a intitulé : *la Dernière pensée de Virgile*, idée singulière qu'elle a rendue de la manière la plus ingénieuse. Elle a représenté Virgile mourant, traçant avec un stylet quelques mots ; il est soutenu par sa muse éplorée, qui tient une lyre dont toutes les cordes sont rompues à l'exception d'une seule.

## AUGUSTE.

Œuvres de Sénèque, t. 2, trad. de M. la Grange.

« Sous l'empire d'Auguste, les discours ne mettoient pas encore la vie » en danger, mais ils ne laissoient pas » de compromettre. Rufus, de l'ordre » des Sénateurs, avoit paru souhaiter, » dans un souper, qu'Auguste ne revînt » pas sain et sauf d'un voyage dont il » faisoit les préparatifs. Ce propos fut » écouté attentivement par quelques » convives. Le lendemain, de grand » matin, l'esclave qui avoit été à ses » pieds, lui rend compte des discours » que l'ivresse lui avoit fait tenir la » veille ; il l'exhorte à prévenir César

» en se dénonçant lui-même. Rufus, » sur cet avis, se présentant à l'empe- » reur comme il descendoit de son pa- » lais, lui dit qu'il avoit perdu la raison » la veille; proteste qu'il desiroit que » le mal qu'il lui avoit souhaité retom- » bât plutôt sur lui et sur ses enfans, » le conjure de lui pardonner, et de » lui rendre ses bonnes graces. César » l'ayant assuré qu'il y consentoit; » mais, répondit Rufus, on ne croira » jamais que vous m'avez pardonné, si » vous ne m'accordez quelque bienfait, » et il lui demande une somme capable » de contenter un courtisan en faveur. » César, en la lui accordant, lui dit: » Je prendrai garde, pour mon inté- » rêt, de ne jamais me fâcher contre » vous (1) ». Dès l'instant que son autorité fut affermie, Auguste se conduit

Traits détachés.

(1) Le tombeau d'Auguste se trouve à Rome, dans une maison particulière. On y a fait un jardin; il n'offre rien de remarquable.

Traits détachés

sit avec autant de sagesse que de prudence. Sans les horreurs du triumvirat, on pourroit lui pardonner son usurpation, puisqu'il fit le bonheur des peuples qu'il soumit; mais il ne devint juste que pour mieux affermir son pouvoir. Quand il crut la cruauté nécessaire à ses desseins, il s'y livra sans scrupule; depuis, il ne parut humain que pour son intérêt : il fut assez malheureux pour ne connoître de la vertu que ce qu'elle a d'utile. Enfin, on doit admirer Auguste comme politique et comme souverain; mais comme homme, le souvenir affreux et ineffaçable du triumvirat le fera toujours détester. Il y avoit à l'hôtel de Toulouse un beau tableau de Pierre de Cortone, représentant la Sibylle de Cumes, montrant à Auguste la Vierge tenant l'enfant Jésus; et un autre tableau de Carle Marate, représentant Auguste faisant ouvrir le temple de la paix.

## GERMANICUS, *vers l'an 14 de J.-C.*

Traits détachés.

A la mort d'Auguste, les légions de Germanie se révoltèrent, et formèrent le projet de proclamer Germanicus empereur. Un jour que ce prince étoit sur son tribunal, les troupes lui offrirent l'Empire : cette offre épouvante Germanicus; il croit que cette seule proposition suffit pour souiller sa vertu; il se jette en bas de son tribunal; les soldats lui présentent la pointe de leurs armes, et menacent de le percer s'il ne remonte. Le prince s'écrie qu'il mourra plutôt que de trahir son devoir; il tire son épée, et levant le bras, il alloit se la plonger dans le cœur, si ceux qui étoient à ses côtés, ne lui eussent saisi et retenu la main, et enfin ses amis l'enlevèrent et l'emmenèrent dans sa tente. Ce même prince, après avoir remporté une grande et célèbre victoire sur les Germains, fit élever sur le champ de bataille un trophée, avec cette modeste inscription : « L'armée de Tibère- Annales de Tacite, trad. de M. de la Bletterie.

Traits détachés.

» César, après avoir dompté les peuples » qui sont entre le Rhin et l'Elbe, con- » sacre ce monument à Mars, à Jupi- » ter, à Auguste ». Germanicus ne se nomma point, dans la crainte peut-être d'irriter l'envie, ou parce qu'il fut assez grand pour se contenter de la justice qu'il se rendoit à lui-même (1).

TERENTIUS, *vers l'an 39 de J.-C.*

APRÈS la mort de Séjan, Tibère poursuivit avec la plus grande rigueur tous ceux qui avoient témoigné quelque attachement pour lui durant sa faveur; d'infâmes délateurs s'empressèrent de dénoncer tous les amis secrets de Séjan; et dans ce temps où chacun se défendoit d'avoir eu la moindre liaison avec lui, Terentius, accusé de l'avoir aimé, eut le courage d'en convenir en plein sénat. « Je ne connoissois, dit-il, » ni son ambition, ni son caractère;

(1) Germanicus par la suite sauva la vie à Pison, son ennemi mortel.

» je fus son ami, et le penchant et la » reconnoissance me le rendirent éga- » lement cher ». La franchise de Terentius ne lui fit aucun tort, et ses accusateurs furent exilés. S'il eût, comme les autres, désavoué ses sentimens, on eût pu le convaincre, et alors il eût été déshonoré et puni. Il est bien rare qu'une lâcheté puisse être utile; elle a toujours, même politiquement, des conséquences funestes et dangereuses, que n'entraîneront jamais la droiture et la bonne foi. Traits détachés.

GETULICUS, *même temps.*

GETULICUS, à la tête des légions du Bas-Rhin, s'en faisoit adorer par sa valeur et ses vertus, il avoit été l'ami de Séjan, et ayant appris sa mort et la persécution qu'éprouvoient tous ceux qui lui avoient été attachés, il écrivit à Tibère dans ces termes :

« Ce n'étoit point par goût, c'étoit » par votre conseil que j'avois recherché » l'alliance de Séjan; Getulicus a pu se

Traits détachés.

» tromper comme Tibère; il n'est pas
» juste que vous punissiez les autres
» d'une méprise que vous vous par-
» donnez; je vous ai toujours été fidèle,
» et je le serai jusqu'au dernier soupir,
» pourvu qu'on ne dresse point de bat-
» terie contre moi; je prendrai pour
» un arrêt de mort la nouvelle d'un
» successeur; trouvez bon que nous
» fassions un traité, gardez tout le reste
» de l'empire, et je garderai ma pro-
» vince ».

Cette hardiesse, qui n'eût été qu'une criminelle rebellion avec tout autre qu'un tyran, réussit parfaitement; Getulicus conserva sa province et les bonnes graces de l'empereur.

*La tante de* SÉNÈQUE, *vers le même temps.*

Essai sur la vie de Sénèque.

« LA sœur d'Helvia, mère de Sé-
» nèque, jouit de la réputation la plus
» intacte, et obtint le plus grand res-
» pect pendant un séjour de seize ans
» en Egypte, chez un peuple médisant

» et frivole. Elle perdit en mer son époux : au milieu de la tempête, dans » l'horreur d'un naufrage prochain, » sur un vaisseau sans agrès, la crainte » de la mort ne la sépara point du » cadavre de son époux, qu'elle porta » à travers les flots, moins occupée de » son salut que de ce précieux dépôt. Traits détachés.

» Tous les poëtes, dit Sénèque, ont » chanté celle (Alceste) qui s'est offerte » à la mort à la place de son mari ; il » est plus beau de s'y offrir pour lui » procurer la sépulture ; l'amour est » plus grand lorsqu'avec les mêmes » dangers, il rachète un moindre prix ». Consolation à Helvia.

## ARRIE, *vers l'an* 50.

SCRIBONIEN avoit soulevé l'Illyrie contre l'empereur Claude ; il fut défait et tué. Petus qui s'étoit attaché à lui, est pris et mené à Rome, on l'embarque ; Arrie, sa femme, conjure les soldats qui l'escortent, de la recevoir sur leur bord : « Vous ne pouvez, leur disoit-» elle, refuser à un homme consulaire Lettres de Pline le jeune.

Traits détachés.

» quelques esclaves qui lui servent à » manger, qui l'habillent, qui le chaus- » sent, seule, je lui rendrai tous ces » services. Les soldats étant inexora- » bles, Arrie loue une barque de pê- » cheurs, et dans ce fragile bâtiment, » se met à la suite du vaisseau de Petus. » Arrivée à Rome, et sous les yeux de » l'empereur, voyant la femme de Scri- » bonien qui se présentoit pour révéler » les complices, oses-tu bien parler, » lui dit-elle, toi qui as vu tuer ton » mari entre tes bras, et qui vis en- » core »? On peut juger par-là que ce ne fut point sans réflexion, et par une aveugle impétuosité qu'Arrie se donna la mort; elle avoit déjà montré dans une affreuse circonstance toute la grandeur de son courage. Son mari et son fils furent attaqués en même temps d'une maladie qui paroissoit mortelle; le fils mourut, Arrie prit de telles précautions, que le père n'en sut rien; elle avoit la force d'entretenir son mari de la prétendue guérison de leur malheu-

reux enfant ; et lorsqu'elle sentoit qu'elle ne pouvoit plus retenir ses larmes, elle sortoit, s'abandonnoit à son désespoir, et rappelée par Petus, elle essuyoit ses pleurs, et reparoissoit avec un visage de mère contente, quoiqu'elle n'eût plus de fils. On possédoit à Rome, à la Villa Ludovici, le beau groupe antique d'Arrie et de Petus. Winkelman prétend, contre l'opinion des autres antiquaires, que ce groupe représente la mort de Canacée, sœur de Macarée, sujet tiré de la mythologie. Traits détachés.

## SÉNÈQUE, *vers* 52.

LUCIUS-ANNEUS SÉNÈQUE naquit à Cordoue, ville célèbre de l'Espagne ultérieure ; on ignore si sa famille fut espagnole ou hybride (1). « Le père de Essais sur la vie de Sénèque, sur ses écrits, et sur les règnes de Claude et de Néron.

(1) Hybride ou Ibride, vient d'un mot grec qui signifie *tache*, *honte* ; on disoit d'un chien, d'un animal engendré de deux espèces, d'un style mêlé de plusieurs idiômes, etc. qu'ils étoient ibrides. Ainsi, l'ibride étoit un enfant né d'un père Espagnol et d'une mère Romaine,

Traits détachés.

» Sénèque se distingua par ses qualités » personnelles et par ses ouvrages ; sa » mémoire étoit prodigieuse ; il pouvoit » répéter deux mille mots dans le même » ordre qu'il les avoit entendus. Sa ré- » flexion sur la dignité de l'art oratoire, » dont le chevalier Romain Blandus » donna le premier des leçons, fonc- » tion qui jusqu'alors n'avoit été exer- » cée que par des affranchis, est très- » sensée : Je ne conçois pas, dit-il, » comment il est honteux d'enseigner » ce qu'il est honnête d'apprendre ».

Sénèque eut le malheur d'être choisi pour un des instituteurs de Néron ; l'on vit sortir des mains d'un philosophe l'horreur et le fléau du genre humain, et l'on vit ce même philosophe rester à la cour corrompue d'un tyran et d'un monstre (1) ; mais il ne paya que trop

---

ou d'un père Romain et d'une mère Espagnole. (*Note de l'Essai sur la vie de Sénèque.*)

(1) Addisson a si bien dit dans ces deux beaux vers :

When vice prevails, and impious men bear sway,
The post of honour is a private station. *Cato.*

cher cette imprudence et cette foiblesse, puisqu'elles lui coûtèrent sa réputation et la vie (1). Voilà le seul reproche qu'on puisse faire à Sénèque; il eut d'ailleurs de grandes qualités, un mérite distingué, et supérieurement

Traits détachés.

« Quand le vice domine, et que les hommes impies gouvernent, le poste de l'honneur est dans la retraite et la solitude »!

Mais Néron, dit-on, s'opposoit à la retraite de Sénèque. Et que Sénèque ne fuyoit-il? Pour s'échapper, que n'abandonnoit-il, s'il le falloit, tous ses trésors? Pour s'éloigner du séjour infâme de la licence et du crime, avoit-il besoin du consentement d'un tyran?

(1) Son séjour à la cour de Néron l'a exposé, comme l'on sait, aux plus indignes calomnies. Un auteur moderne, aussi distingué par ses grands talens que par ses vertus, a pleinement justifié Sénèque des horreurs dont l'envie et la mauvaise foi ont voulu le noircir; mais qui pourroit le disculper d'être resté courtisan de Néron, et d'être mort avec quarante millions de notre monnoie? Néron le forçoit, disoit-il, de recevoir ses bienfaits. Quand on refuse avec sincérité, on n'est jamais contraint d'accepter. Mais, en supposant

Traits détachés.

d'esprit. On voit dans la galerie de Dusseldorff, un très-beau tableau de Sénèque mourant. Il y en a un célèbre aussi sur le même sujet, dans la galerie de Dresde, de Luc Jordans. On prétend que ce peintre le fit dans un seul jour et

---

qu'il ne pût refuser les dons déshonorans d'un tyran, qui l'empêchoit de répandre en secret sur les infortunés, la plus grande partie de ses immenses richesses? Il ne pouvoit se justifier de n'avoir pas abandonné Rome, qu'en mourant pauvre, ou du moins dans la médiocrité.

Néron fit mourir Sénèque. Pauline, femme de Sénèque, voulut partager son sort, et se fit ouvrir les veines; Néron l'ayant appris, envoya l'ordre d'arrêter son sang. L'ordre fut donné à temps pour lui sauver la vie; mais l'extrême quantité de sang qu'elle avoit déjà perdu, lui laissa jusqu'à la fin de ses jours une pâleur qui fut un glorieux témoignage de son amour et de son courage. Sénèque, avant de mourir, demanda la permission d'ajouter quelques legs à son testament; on la lui refusa. Eh bien, dit-il à ses amis, je vous laisse le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie.

dans une seule nuit. A Rome, à la Villa Borghèse, Sénèque mourant dans le bain, statue antique de la plus grande beauté; elle est en marbre noir, ayant des yeux d'émail et une ceinture de marbre jaune; elle est dans une baignoire moderne de marbre gris dont le fond est de porphire rouge pour imiter le sang. Idée puérile très-opposée au goût antique. Traits détachés.

## *Pensées et maximes choisies de* SÉNÈQUE.

« UNE partie de la vie se passe à mal » faire, la plus grande à ne rien faire, » la totalité à faire autre chose que ce » qu'on devroit. — Voulez-vous que la » lecture laisse dans votre esprit des » traces durables? bornez-vous à quel- » ques auteurs pleins de génie, et nour- » rissez-vous de leur substance. Etre » par-tout, c'est n'être nulle part. Une » vie passée en voyages, procure beau- » coup d'hôtes et pas un ami. Il en est » de même de ces lecteurs précipités Lettres de Sénèque, t. 1, trad. feu M. la Grange.

Traits détachés.

» qui, sans prédilection pour aucun » écrivain, parcourent à la hâte tous » les livres... N'en pouvant donc lire » autant que vous pouvez vous en pro- » curer, n'en ayez qu'autant que vous » en pouvez lire ».

Sénèque, en parlant des terreurs de la mort, ajoute : « Un mal n'est pas » grand, quand il est le dernier des » maux !... Le tyran me fera conduire » où.... ? Où je vais.

» Un habillement sauvage, une che- » velure hérissée, une barbe en désor- » dre, un lit étendu sur la terre, et » mille autres voies détournées qui ten- » dent obliquement à la considération, » vous devez vous les interdire... C'est » par l'intérieur qu'il faut sur-tout dif- » férer du peuple... N'aspirons pas à » contrarier le vulgaire, mais à faire » mieux que lui : sans quoi nous rebu- » tons, nous écartons ceux que nous » voulons corriger ; ajoutez qu'on ne » veut nous imiter en rien de peur » d'être obligé de nous imiter en tout.

» La vie courte de l'homme utile res- Traits détachés
» semble au plus précieux des métaux
» qui a beaucoup de poids sous un petit
» volume. Je vous prescris d'éviter la
» foule, de chérir la retraite; et de vous
» borner au témoignagne de votre cons-
» cience. Et que devient, dites-vons, la
» maxime des stoïciens : que le *sage*
» *doit mourir en action*? Ce qu'elle
» devient? Suis-je donc oisif? Si je
» m'enferme, si ma porte est interdite,
» c'est pour être utile à plus de monde,
» aucun de mes jours ne s'écoule sans
» travail; une partie de mes nuits est
» consacrée à l'étude. Je ne m'aban-
» donne point au sommeil, j'y suc-
» combe..... Les affaires de la postérité
» sont mes seules affaires, c'est pour
» elle que j'écris, c'est pour elle que je
» recueille des avertissemens salutaires,
» des recettes utiles dont j'ai senti l'effi-
» cacité sur mes propres infirmités.

» Voici, dit *Hécaton*, un charme
» sans plante, sans drogues, sans en-
» chantement : aimez, on vous aimera...

Traits détachés.

» Ne voir que soi, ne se lier que par
» intérêt, c'est calculer très-mal : l'on
» a pris un ami pour en être secouru
» dans les fers; au premier bruit des
» chaînes, il fuira. Ce sont là des ami-
» tiés du moment, formées par l'inté-
» rêt, elles ne durent qu'autant qu'on
» y trouve son compte..... Quel est donc
» mon but en prenant un ami ? C'est
» d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui
» accompagner en exil, qui sauver
» aux dépens de mes jours..... Sans doute
» l'amour ressemble à l'amitié; il en
» est, pour ainsi dire, la folie; aussi
» a-t-on jamais été amoureux pour de
» l'argent, des places, de la gloire ?
» Combien d'hommes ont manqué d'a-
» mitié, plutôt que d'amis! .... Je n'aime
» à apprendre que pour enseigner, et
» la plus belle découverte ne pourroit
» me plaire si elle n'étoit que pour moi...
» Le sage ne va pas toujours du même
» pas; mais toujours il marche dans la
» même route....

» Ah! combien d'hommes auroient

» été philosophes sans l'obstacle des ri- Traits détachés.
» chesses ! Le pauvre n'a nuls soins,
» nulle entrave. La trompette sonne :
» il sait qu'on n'en veut pas à lui. L'a-
» larme se répand : il songe à s'évader,
» mais point à déménager.... Voulez-
» vous cultiver votre ame ? Vivez pau-
» vre, ou comme si vous l'étiez.... Il
» n'importe guère qu'un malade soit
» couché dans un lit d'or ou de bois;
» par-tout où on le transporte, il em-
» mène son mal avec lui; ainsi, une
» ame corrompue ne se trouve pas
» mieux de la richesse que de l'indi-
» gence, son mal la suit par-tout. Eh!
» n'est-ce pas assez pour aimer la pau-
» vreté, que d'apprendre d'elle à dis-
» tinguer ceux qui nous aiment ?

» La folie est abjecte, sordide et
» servile ; elle obéit à mille passions
» cruelles, maîtresses impérieuses qui
» commandent quelquefois tour-à-tour,
» et souvent en même temps. La sagesse
» est l'unique liberté.... La médiocrité
» rend l'homme heureux ; l'opulence

Traits détachés

» nuit par son excès même. Ainsi, les
» épis trop pressés se renversent : ainsi,
» les branches rompent sous le poids
» des fruits, et l'excessive fécondité nuit
» à la maturité.... Les bornes de la na-
» ture une fois franchies, il n'est plus
» de frein qui puisse arrêter. La na-
» ture a ses bornes ; la fantaisie et la
» cupidité n'en connoissent aucune.
» La mesure du nécessaire, c'est le
» besoin ; mais le superflu, où l'arrê-
» ter ?.... La faim est peu coûteuse, c'est
» l'appétit blasé qui ruine.... L'ame
» perd son activité ; elle succombe sous
» le faix de l'embonpoint. Donnez moins
» d'étendue à votre corps, afin d'en
» donner davantage à votre ame. L'on
» est au comble de la corruption et de
» l'infortune quand on ne s'égare plus
» par penchant, mais par réflexion. Le
» mal est sans remède quand les vices
» se sont changés en mœurs.

» Ne vous croyez heureux que du
» moment où vous pouvez vivre en
» public, où les murs de votre maison

» vous couvriront sans vous cacher.... Nul homme ne consentiroit à vivre » sa porte ouverte. Ce fut moins l'or- » gueil que la honte qui inventa les » portiers.... Qu'est-ce que le sage? C'est » un homme plein de joie et d'allégresse, » qui, dans un calme inébranlable, vit » égal aux Dieux.... Et si vous nour- » rissez des desirs inquiets, sachez qu'il » vous manque en sagesse tout ce qui » vous manque en bonheur.... La joie » du sage n'a point d'interruption, elle » finiroit si elle venoit du dehors; mais » elle ne dépend de personne parce » qu'elle n'est due à personne. La for- » tune ne peut ôter ce qu'elle n'a point » donné. N'avoir rien qui vous réveille, » qui vous ranime, qui mette à l'é- » preuve votre courage et votre vertu, » ce n'est pas là du calme, c'est une » stagnation funeste. Le stoïcien Attalus » disoit: *J'aime mieux que la Fortune* » *me reçoive dans son camp que dans* » *sa cour* ».

Traité détaché.

Le sage s'attend à tout; quelque

Traits détachés.

chose qui lui arrive, il dit : « Je le sa-
» vois.... Je fais un cours de philoso-
» phie, voilà le cinquième jour que je
» me rends à l'école dès la huitième
» heure.... Sachez pourtant que dans
» l'école où je vais m'instruire, j'en-
» seigne aussi quelque chose ; c'est qu'il
» faut apprendre jusque dans la vieil-
» lesse. La nécessité n'est que pour le
» rebelle, le sage n'obéit point au des-
» tin, ils veulent tous deux..... La
» gloire est à la vertu, ce que l'ombre
» est au corps.

» Mourir, c'est quitter un jeu de ha-
» sard où il y a plus à perdre qu'à ga-
» gner. Non-seulement je me soumets
» à Dieu, mais encore je consens à sa
» volonté ; c'est par inclination, et non
» par nécessité que je lui obéis.... Je ne
» paierai jamais à regret ma part du
» tribut commun.... Vous êtes tour-
» menté par la pierre ; les alimens n'ont
» plus de douceur pour vous ; des pertes
» continuelles accélèrent votre ruine....
» Eh bien ! ne savez-vous pas que c'étoit

» là ce que vous demandiez, quand vous » desiriez de vieillir ? Ces événemens » sont inséparables d'une longue vie ; » comme la poussière, la boue, la pluie » sont inséparables d'une longue route. Traits détachés.

» Toutes les passions sont foibles » dans leur naissance, insensiblement » elles s'enhardissent, elles s'animent ; » elles acquièrent des forces à chaque » pas ; il est plus aisé de les empêcher » d'entrer que de les expulser.

» C'est une erreur de redouter notre » fin, puisque chacun de nous s'ache- » mine vers la mort. Ce n'est point le » pas où nous tombons qui est la cause » de notre lassitude, il ne fait que la » montrer (1). Si nous trouvons beau- » coup d'ingrats, nous en faisons encore » plus. . . . C'est le propre d'une ame Traité des Bienfaits, t. 3.

(1) Montaigne dit : « Pourquoi crains-tu » ton dernier jour, il ne confère non plus à ta » mort que chacun des autres : le dernier pas » ne fait pas la lassitude, il la déclare ». Montaigne a bien pris d'autres choses de Sénèque, et aussi littéralement.

Traits détachés

» grande et vertueuse d'envisager moins
» le fruit des bienfaits que les bienfaits
» mêmes ; et de chercher encore un
» homme de bien à la suite d'une foule
» de méchans... A quoi se réduit en effet
» le tort que vous fait l'ingrat ? Vous
» avez perdu votre bienfait ; mais il
» vous en reste ce qu'il a de plus pré-
» cieux, le mérite d'avoir donné. Les
» vœux de l'homme reconnoissant qui
» ne peut s'acquitter d'un bienfait,
» transfèrent sa dette aux Dieux.

» Fabius Verrucosus (1) comparoit
» les bienfaits accordés de mauvaise
» grace, à du pain dur qu'un affamé
» reçoit par nécessité, et mange avec
» déplaisir.... Voulez-vous exciter la re-
» connoissance, ne vous contentez pas
» de faire du bien ; aimez ceux que vous
» aurez obligés.... L'ingratitude, quoi-
» que le vice le plus commun, n'est
» punie nulle part, et décriée par-

(1) Ce Fabius est le même qui fut surnommé le Temporiseur.

» tout (1)... Comme il seroit difficile de fixer le châtiment d'un crime aussi incertain, on ne l'a condamné qu'à la haine, et on l'a mis au rang des délits dont la vengeance est réservée aux Dieux. Je vois plus d'une raison pour que ce crime ne ressortisse pas des tribunaux : d'abord le principal mérite du bienfait seroit anéanti, s'il en résultoit une action comme en vertu d'une obligation pécuniaire ou d'un contrat. Ce que les bienfaits ont de plus beau, c'est qu'on les accorde dans la disposition même de les perdre...

Traits détachés.

(1) On ne trouve en effet, chez aucun peuple, des loix établies contre les ingrats en général ; mais les Athéniens en firent une, à la sollicitation des pères contre les enfans ingrats, et les Romains, en faveur des maîtres contre les affranchis ingrats. M. Anquetil, à qui nous devons la traduction des anciens livres de Zoroastre, nous apprend que ce législateur des Perses condamnoit les ingrats à boire une certaine quantité d'urine de vache. (*Note du traducteur de Sénèque*).

Traits détachés.

» La reconnoissance, qui est un senti-
» ment si honnête, cesse de l'être quand
» elle devient forcée. L'homme recon-
» noissant ne sera pas plus louable que
» celui qui rend un dépôt, ou qui paie
» ses dettes sans se laisser assigner. Ainsi,
» nous gâterions les deux plus belles
» vertus de l'humanité, la bienfaisance
» et la reconnoissance. Qu'a de beau
» la première, si elle prête au lieu de
» donner? et la seconde, si elle ne s'ac-
» quitte pas volontairement, mais par
» nécessité? Il n'y aura pas de gloire à
» être reconnoissant, s'il n'y a pas de
» sûreté à être ingrat (1).

» Un homme m'a traité avec bien-
» veillance et générosité, ensuite avec
» orgueil, d'une manière outrageante,
» avec cruauté; par-là il me dégage; il
» anéantit lui-même son propre bienfait.

(1) On en pourroit dire autant de toutes les autres vertus. On fera toujours bien de forcer, si l'on peut, les hommes à se conduire honnêtement; c'est le plus sûr.

» On n'a pas d'action contre son fermier, malgré le bail fait avec lui, » quand on a détruit les moissons, quand » on a coupé ses arbres, non qu'on ait » reçu le prix du bail, mais parce qu'on » l'a mis hors d'état de payer. Traits détachés.

» Je vois toutes les misères de la vie, » mais à côté d'elles, je vois la mort. Les » funérailles des enfans sont toujours » prématurées lorsque les mères y as- » sistent.

» Votre fils est mort trop tôt, et » Pompée, et Cicéron, et Caton, et tant » d'autres, ont vécu trop d'une année, » trop d'un jour. Le temps doit néces- » sairement affoiblir vos regrets..... Il » seroit bien plus sage et plus digne de » vous de terminer votre douleur, que » d'en attendre la fin. Consolation, à Marcia, t. 4.

» Ne croyez pas ce que dit l'éloquent » Tite-Live : *C'étoit une ame plutôt* » *grande que vertueuse.* Ces deux qua- » lités sont inséparables. Il faut ou être » vertueux, ou renoncer à être grand. De la Colère.

» Il n'y a guère plus de folie à se

Traits détachés. » mettre en colère contre les enfans, ou » contre ceux dont la prudence surpasse » fort peu celle des enfans. Toutes ces » fautes sont excusables aux yeux du » sage ; l'ignorance auprès de lui tient » lieu d'innocence.

De la Clémence. » Un prince doit être envers ses su- » jets, ce qu'il voudroit que les Dieux » fussent envers lui.

De la Tranquillité de l'ame, t. 5. » La vertu, quoique cachée, répand » au loin une *atmosphère d'utilité* (1) ; » soit qu'elle ait la liberté de s'étendre » et d'user de ses droits, soit qu'on ne » lui laisse qu'un accès peu sûr ; oisive, » muette, limitée, ou maîtresse de se » produire au grand jour, en quelque » état qu'elle soit, elle ne manque ja- » mais d'être utile.

De la vie heureuse. » J'ai travaillé à me tirer de la foule, » à me distinguer par quelque grand » talent : qu'ai-je fait, sinon m'exposer

(1) *Atmosphère d'utilité!* Voilà de ces expressions à la fois pédantes et bizarres, qu'il faut bien se garder d'admirer et d'adopter.

» aux traits de l'envie?..... Le nombre Traits détachés.
» de tes admirateurs est celui de tes
» envieux..... Cherchons plutôt un bien
» dont la possession soit avantageuse,
» un bien qui se fasse plutôt sentir que
» remarquer (1) ».

On trouve dans Sénèque, comme on vient de le voir, de très-belles pensées, mais on y trouve aussi plusieurs mauvais principes et beaucoup d'inconséquences. Cet ouvrage est rempli d'anecdotes intéressantes et de traits curieux; voici ceux qui ont paru les plus frappans.

« Le pontife Pulvilus consacroit le
» Capitole quand on vint lui annoncer
» la mort de son fils; il continua de
» proférer la formule solennelle, sans
» qu'aucun gémissement interrompît

(1) Les Œuvres de Sénèque sont en six volumes. Le dernier ne traite que d'Histoire Naturelle et de Physique. On est fâché d'apprendre dans ce volume que Sénèque croyoit aux prédictions, aux présages, aux pronostics, etc.

Traits détachés.

» sa prière..... Il étoit bien digne sans » doute de faire cette honorable dédi- » cace, bien digne du premier sacer- » doce, puisqu'il n'avoit point cessé » d'adorer les Dieux, même durant leur » colère.

» Antigone ayant entendu une nuit » quelques-uns de ses soldats faire » mille imprécations contre le roi, qui » les faisoit marcher par un chemin » fangeux, d'où ils ne pouvoient se » tirer, s'approcha de ceux qui étoient » les plus embourbés, et les aida à se » débarrasser, sans qu'ils sussent à qui » ils en avoient obligation. A présent, » dit-il, maudissez tant que vous vou- » drez Antigone pour vous avoir con- » duits dans ce bourbier, mais sachez » gré à celui qui vous en a tirés ».

Dans le chapitre IX du *Traité de la Clémence*, on trouve le beau trait du pardon qu'Auguste accorde à Cinna. Corneille doit à Sénèque presque tous les détails de son admirable scène entre Auguste et Cinna, le discours d'Au-

guste, et jusqu'à ce mot si beau : *Soyons amis, Cinna*, etc. Traits détachés.

« Un général romain, qui envoyoit » des soldats à travers une immense » armée ennemie, pour s'emparer d'un » poste, leur dit : Compagnons, il faut » aller, mais il ne faut pas revenir ; et » ils obéirent.

» Canus, condamné à la mort par » Caligula, en attendant qu'on vînt le » chercher pour le conduire au sup- » plice, se mit à jouer aux échecs ; et, » ce qu'il y a de plus singulier, c'est » qu'il gagna. Ses amis pleurant en se » voyant au moment de perdre un » homme de ce mérite : Pourquoi vous » affliger, leur dit-il, vous étiez en » peine de savoir si les ames sont im- » mortelles, je vais en être instruit » dans un instant. Il fut suivi au sup- » plice par un de ses amis ; comme ils » approchoient du lieu où Canus alloit » être exécuté : Quelle idée vous occu- » pe, lui dit son ami? Je me propose, » répondit Canus, d'observer dans ce

Traits détachés.

» moment si court de la mort, si mon » ame sentira qu'elle s'en va ».

Sénèque, en parlant de la folie de sa femme, ajoute : « J'ai peu de goût pour » ces espèces de monstres; et si j'avois » à m'amuser d'un fou, je ne l'irois pas » chercher hors de moi. Elle a perdu » subitement la vue; mais une chose » incroyable et vraie, c'est qu'elle » ignore qu'elle est aveugle, et ne cesse » de prier son conducteur de la délo- » ger d'une maison où l'on ne voit » goutte. Nous rions d'elle, et nous lui » ressemblons (1) ».

---

(1) Il est triste de trouver à la fin du cinquième volume des OEuvres de Sénèque, l'éloge le plus pompeux du *génie* et des *vertus* de l'imbécille Claude: ce qu'il y a peut-être de moins pardonnable, c'est que Sénèque, après la mort de Claude, fit la satire la plus sanglante de ce même prince qu'il avoit loué avec tant de bassesse! Quand on a fait de semblables actions, peut-on mériter le beau nom de philosophe? Au reste, il y a peu d'écrivains qu'on ait autant pillés que Sénèque; J.-J. Rous-

SEMPRONIUS-INDISTRUS, *an* 69. Traits détachés.

LE jour que l'empereur Galba fut assassiné, un centurion nommé Sempronius-Indistrus, sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, et seulement pour obéir à l'honneur, à la loi et à son serment, se mit devant la chaise de l'empereur, et levant en haut une branche de vigne dont les centurions avoient accoutumé de se servir pour châtier les soldats qui méritoient d'être fouettés, cria et commanda à ceux qui venoient sur Galba, d'épargner l'empereur; mais les rebelles s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, et se défendit très-long-temps, jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. Galba Plutarque.

---

seau doit particulièrement à Sénèque et à Montaigne la plus grande partie de sa réputation. M. de Montesquieu lui-même a pris beaucoup d'idées de Sénèque; c'est ce qu'on prouvera dans la notice des auteurs cités dans cet ouvrage.

Traits détachés. bientôt après perdit la vie, et dit en tendant la gorge aux meurtriers, ces paroles touchantes : *Frappez, si c'est pour l'intérêt des Romains.*

TITUS-FLAVIUS VESPASIEN, *même temps.*

Dict. de M. l'abbé l'Advocat. VESPASIEN naquit dans un village du pays des Sabins (1). Sa famille étoit honnête, mais sans illustration ; il se distingua d'abord par sa valeur, et devint successivement tribun, questeur et édile. Il eut assez de prudence et d'es-

(1) Et lorsqu'il fut élevé à l'Empire, il passa presque tous les étés, jusqu'à la fin de sa vie, dans la petite maison où il avoit reçu le jour ; il ne voulut jamais y ajouter le moindre embellissement, se plaisant sans doute à comparer sa grandeur actuelle, à sa médiocrité première ; sentiment qui, lorsqu'on ne doit sa fortune qu'à son mérite, vient plutôt de la vanité que de la philosophie ou de la modestie. Titus, dans sa dernière maladie, se fit porter dans cette maison et y mourut. (*A father's instructions to his children*, tom. I).

prit pour s'attirer la bienveillance de deux infâmes tyrans, Caligula et Néron, et pour vivre tranquille à leur Cour, sans jamais faire de bassesses. Néron l'emmena avec lui dans son voyage de Grèce; mais Vespasien ayant eu le tort de s'endormir pendant que Néron récitoit de mauvais vers, il fut disgracié, et contraint de se cacher dans une petite ville. L'hiver suivant, Néron le rappela et l'envoya contre les Juifs qui s'étoient révoltés; Vespasien les défit en plusieurs rencontres, prit beaucoup de places importantes, et se disposoit à assiéger Jérusalem lorsque son armée apprenant la mort de Vitellius, le proclama empereur. Il laissa Titus en Orient, qui prit Jérusalem, et qui triompha à Rome avec son père. Vespasien gouverna avec beaucoup de douceur et de sagesse. Démétrius-le-Cynique ne cessoit de crier contre la monarchie; cet homme, disoit l'empereur, voudroit que je le fisse punir,

Traits détachés.

M. de Condillac.



TAYLORIAN OXFORD

Traits détachés, mais je le laisse aboyer (1). Le Roi des Parthes lui ayant écrit : « *Arsace, roi* » *des rois, à Flavius-Vespasianus ;* » il lui répondit : *Vespasianus à Ar-* » *sace, roi des rois* ». On a toujours cité ce trait comme une preuve de la simplicité des mœurs de Vespasien ; mais cette réponse d'un homme si supérieur au roi des Parthes par la puissance, les exploits et le mérite, ne peut être considérée que comme une plaisan-

(1) Sénèque dit, en parlant de ce Démétrius : « La nature semble ne l'avoir fait que » pour prouver que ce grand homme étoit in- » corruptible, et notre siècle incorrigible ».

Caligula, qui desiroit s'attacher ce même Démétrius, lui fit offrir deux cents talens. Le philosophe répondit au négociateur : « Deux cents » talens, la somme est forte ; mais allez dire » à votre maître que pour me tenter, ce ne » seroit pas trop de sa couronne ». Il dit un jour à un affranchi enorgueilli de sa fortune : « Je serai aussi riche que toi dès que je m'en- » nuierai d'être homme de bien ». (*Essai sur la vie de Sénèque*).

terie remplie d'ironie, et comme l'effet du mépris qu'inspirent aux grandes ames l'orgueil et l'insolence. Traits détachés.

Vespasien fut attaqué dans la Campanie de violentes douleurs d'entrailles, ce qui ne l'empêcha point de travailler avec ardeur aux affaires du gouvernement; et comme on lui faisoit à ce sujet des représentations, « il faut, » répondit-il, qu'un empereur meure » debout ». Il mourut l'an 79 de J.-C., âgé de 69 ans. Dans les derniers instans de sa vie, il se tourna vers ceux qui l'entouroient, et leur dit en souriant: « Je sens que je commence à devenir » un Dieu ». Voulant se moquer par-là de la coutume superstitieuse des Romains, qui déifioient les empereurs après leur mort. Dict. de M. l'abbé l'Advocat.

EPONINE, *même temps.*

SABINUS étoit un Romain qui, durant les guerres civiles, s'engagea dans un parti contraire à celui de Vespasien, et prétendit même à l'empire. Serviez.

Traits détachés.

Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvoient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau; il possédoit de vastes souterrains inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissoit du moins de l'insupportable crainte des supplices et d'une mort ignominieuse, et il y portoit l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donneroit la possibilité de reparoître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le forçoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur; il avoit une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il falloit la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et de renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connoissoit la tendresse et la grandeur d'ame d'Eponine, cette épouse si chère;

il étoit sûr qu'elle consentiroit avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui, mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin, il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Eponine, ou, pour mieux dire, il n'avoit qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent; il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort; il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort; Eponine étoit absente, mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, elle l'abusa comme tout le monde; elle résolut de ne point survivre à Sabinus; et comme elle étoit observée et gardée avec soin par ses parens et amis, elle choisit à regret le genre de mort le

Traits détachés.

Traits détachés.

Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvoient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau; il possédoit de vastes souterrains inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissoit du moins de l'insupportable crainte des supplices et d'une mort ignominieuse, et il y portoit l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donneroit la possibilité de reparoître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le forçoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur; il avoit une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il falloit la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et de renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connoissoit la tendresse et la grandeur d'ame d'Eponine, cette épouse si chère;

il étoit sûr qu'elle consentiroit avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui, mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin, il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Eponine, ou, pour mieux dire, il n'avoit qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent; il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort; il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort; Eponine étoit absente, mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, elle l'abusa comme tout le monde; elle résolut de ne point survivre à Sabinus; et comme elle étoit observée et gardée avec soin par ses parens et amis, elle choisit à regret le genre de mort le

Traits détachés.

Traits détachés.

Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvoient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau; il possédoit de vastes souterrains inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissoit du moins de l'insupportable crainte des supplices et d'une mort ignominieuse, et il y portoit l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donneroit la possibilité de reparoître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le forçoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur; il avoit une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il falloit la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et de renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connoissoit la tendresse et la grandeur d'ame d'Eponine, cette épouse si chère;

il étoit sûr qu'elle consentiroit avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui, mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin, il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Eponine, ou, pour mieux dire, il n'avoit qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent; il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort; il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort; Eponine étoit absente, mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, elle l'abusa comme tout le monde; elle résolut de ne point survivre à Sabinus; et comme elle étoit observée et gardée avec soin par ses parens et amis, elle choisit à regret le genre de mort le

Traits détachés.

Traits détachés.

Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvoient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau; il possédoit de vastes souterrains inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissoit du moins de l'insupportable crainte des supplices et d'une mort ignominieuse, et il y portoit l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donneroit la possibilité de reparoître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le forçoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur; il avoit une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il falloit la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et de renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connoissoit la tendresse et la grandeur d'ame d'Eponine, cette épouse si chère;

il étoit sûr qu'elle consentiroit avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui, mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin, il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Eponine, ou, pour mieux dire, il n'avoit qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent; il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort; il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort; Eponine étoit absente, mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, elle l'abusa comme tout le monde; elle résolut de ne point survivre à Sabinus; et comme elle étoit observée et gardée avec soin par ses parens et amis, elle choisit à regret le genre de mort le

Traits détachés.

Traits détachés.

Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvoient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau; il possédoit de vastes souterrains inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissoit du moins de l'insupportable crainte des supplices et d'une mort ignominieuse, et il y portoit l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donneroit la possibilité de reparoître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le forçoit de faire, il en étoit un sur-tout qui déchiroit son cœur; il avoit une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il falloit la perdre, et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir à jamais dans une sombre prison, et de renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus connoissoit la tendresse et la grandeur d'ame d'Eponine, cette épouse si chère;

il étoit sûr qu'elle consentiroit avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui, mais il craignit pour elle les regrets, qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin, il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Eponine, ou, pour mieux dire, il n'avoit qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent; il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort; il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses deux fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort; Eponine étoit absente, mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, elle l'abusa comme tout le monde; elle résolut de ne point survivre à Sabinus; et comme elle étoit observée et gardée avec soin par ses parens et amis, elle choisit à regret le genre de mort le

Traits détachés.

Traits détachés.

plus lent, et refusa constamment toute espèce de nourriture. Cependant les affranchis de Sabinius, qui tour-à-tour sortoient chaque soir du souterrain pour aller chercher des alimens, s'informèrent, par ordre de leur maître, de la situation d'Eponine, et apprirent qu'elle touchoit presque aux derniers momens de sa vie; ce rapport fit connoître à Sabinus que lorsqu'il s'étoit cru généreux, il n'avoit été qu'ingrat: accablé d'inquiétude, pénétré de reconnoissance, il envoie sur-le-champ un de ses affranchis instruire Eponine de son secret et du lieu de sa retraite; pendant que cette commission s'exécutoit, quelles durent être les craintes et l'impatience de Sabinus? Son messager trouvera-t-il Eponine vivante? Si cette tendre épouse respire encore, la nouvelle qu'on lui porte ne lui causera-t-elle pas une révolution funeste? Sabinus, après avoir conduit Eponine sur le bord de sa tombe, va-t-il, par sa fatale imprudence, l'y précipiter, et

devenir l'assassin du seul objet qui puisse l'attacher à la vie?... Voilà donc le prix qu'elle recevra pour tant d'amour et de fidélité!..... Mais tandis que le malheureux Sabinus s'abandonnoit ainsi à ces déchirantes réflexions, le ciel lui prépare un moment de bonheur fait pour dédommager d'une vie entière de souffrances. Avant la fin du jour, Eponine elle-même doit paroître dans ce lugubre souterrain, qui retentit si tristement des gémissemens de Sabinus..... Ce lieu d'horreur et de ténèbres, désormais habité par la vertu la plus pure, va devenir le temple auguste de la sainte fidélité, et l'asyle heureux du bonheur. Comment s'empêcher de regretter que les historiens ne nous aient pas transmis le détail touchant de la première entrevue d'Eponine et de son époux, lorsqu'elle parut tout-à-coup à ses yeux, pâle, tremblante, arrachée au trépas par le seul desir de vivre dans un cachot avec ce qu'elle aime, et l'instant où se jetant

Traits détachés.

Traits détachés.

dans les bras de Sabinus, elle lui dit sans doute : « Je viens adoucir ton sort » en le partageant; je viens reprendre » les droits sacrés et d'épouse et d'amie; » je viens enfin te consacrer la vie que » tu m'as rendue ». Quelle admiration, quelle reconnoissance dut éprouver Sabinus! Comme dans un moment tout est changé autour de lui! Quel charme répand Eponine sur chaque objet qui l'environne! Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste aux yeux de Sabinus; cependant en songeant que c'est désormais la demeure d'Eponine, il soupire..... Hélas! il ne peut offrir qu'une affreuse prison à celle qui seroit si digne de régner dans un palais!

Eponine et Sabinus concertèrent ensemble les mesures qu'ils devoient prendre pour leur sûreté commune; il étoit impossible qu'Eponine disparût entièrement du monde, sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'ôtoit les moyens de

servir Sabinus si l'occasion s'en présentoit ; il fut donc décidé qu'elle ne viendroit dans le souterrain que la nuit ; mais sa maison en étant éloignée, il falloit faire cinq lieues à pied ; comment supporteroit-elle cette fatigue ? Comment une femme timide et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oseroit-elle, si belle et si jeune, s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne et pénible, qui devoit se renouveler si souvent ? Comment enfin auroit-elle assez de discrétion et de prudence pour dérober à tous les yeux et ses démarches et son secret ?.... Comment ? Elle aimoit. Elle pouvoit se passer d'expérience, de force et de courage ; elle étoit guidée par les deux plus grands mobiles des actions extraordinaires, l'amour et la vertu, si rarement réunis, mais si puissans lorsqu'ils se trouvent ensemble. Eponine en effet tint avec exactitude tous les engagemens que son cœur lui avoit fait prendre ; elle venoit régulièrement

Traits détachés.

Traits détachés.

chaque soir au souterrain ; et souvent elle y passoit plusieurs jours de suite, ayant su prendre les précautions nécessaires pour que son absence ne donnât aucun soupçon. La vie sauvage et retirée qu'elle menoit dans le monde, la douleur qu'on lui supposoit, lui procuroient la facilité de dérober ses démarches au public, et d'échapper aux observations des gens curieux et désœuvrés : pour aller voir son époux, elle triomphoit de tous les obstacles ; ni les rigueurs de l'hiver, ni la pluie, ni le froid, ne pouvoient l'arrêter ou la retarder. Quel spectacle pour Sabinus, lorsqu'il la voyoit tremblante, hors d'haleine, pouvant à peine se soutenir sur ses pieds délicats et meurtris, et tâchant cependant, par un doux sourire, de dissimuler sa lassitude et sa souffrance ; ou, pour mieux dire, les oubliant auprès de lui !.... Mais un nouvel événement doit rendre encore Eponine plus chère, s'il est possible, à Sabinus ; elle va bientôt devenir mère, et donner le jour

à deux jumeaux..... Quelle nouvelle source de bonheur pour elle, mais en même temps de crainte et d'inquiétude!..... A quels embarras vont la livrer l'obligation de cacher son état à tout ce qui l'entoure, et l'impossibilité d'avoir les secours dont une femme, dans sa situation, peut si difficilement se passer!.... Mais avec un cœur si fidèle et si passionné, Éponine est-elle une femme ordinaire? Est-il une épreuve au-dessus de ses forces, et qui puisse la décourager ou l'abattre?... Non, elle saura dérober la connoissance de son important secret à ses domestiques, à sa famille, à ses amis. Pourroit-elle manquer d'expédiens et de prudence! Il s'agit de conserver son honneur, sa réputation, ou la vie de Sabinus. Elle saura triompher de la douleur même, et la supporter sans se plaindre. Absente de Sabinus, et tout-à-coup atteinte d'un mal aussi nouveau pour elle que violent, elle s'enferme, invoque, au défaut des secours humains, l'assis-

Traits détachés.

Traits détachés.

tance du ciel, répète mille fois le nom de Sabinus, et se résigne à son sort avec autant de patience que de courage. C'est ainsi qu'elle devint mère de deux enfans, dont l'existence si chère la dédommage et la récompense de tout ce qu'elle a souffert. Aussitôt que la nuit est venue, Eponine prenant ses enfans dans ses bras, s'échappe de sa maison; et, chargée de ce précieux fardeau, elle arrive au souterrain. Qui pourroit peindre le profond attendrissement, les transports et la joie de Sabinus, en apprenant d'Eponine elle-même qu'il est père, et en recevant à-la-fois dans ses bras et son épouse et ses enfans!.... Ces enfans, gages touchans de la tendresse la plus parfaite et la plus pure, condamnés dès leur naissance à vivre et à croître dans une prison!..... Cruelle pensée! faite pour empoisonner le bonheur de Sabinus, qui, sans doute, en les embrassant, dut se dire: « Infortunés enfans, hélas! » quand pourrez-vous jouir de la lumière » et de la liberté?.... Mais Eponine est

» votre mère, vous serez chéris par elle; » ah! vous ne vous plaindrez point de » votre destinée ».

Traits détachés.

Les deux enfans d'Eponine furent élevés dans le souterrain, et n'en sortirent jamais durant l'espace de neuf ans que Sabinus y resta caché. Loin que le temps eût diminué l'assiduité d'Eponine, il ne fit que rendre plus fréquens ses voyages au souterrain; elle y trouvoit son époux, ses enfans; devenue étrangère au monde, à la société, l'univers et le bonheur n'existoient pour elle qu'au fond de la caverne de Sabinus. Cependant ses absences devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, donnèrent enfin des soupçons, et l'excès de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et l'infortuné Sabinus découvert. Des soldats envoyés par l'empereur, viennent l'arracher de son souterrain, et ne conçoivent pas, en voyant cette affreuse demeure, qu'on puisse la regretter, et verser des pleurs en la quittant. Dans cette extrémité, Eponine

Traits détachés.

ne démentant ni sa vertu ni le courage dont elle avoit donné tant de preuves, se rend au palais de l'empereur, suivie de ses deux jeunes enfans ; on se précipite en foule sur son passage, chacun veut la voir et l'applaudir ; tout le palais retentit des acclamations qu'elle excite, et c'est ainsi qu'on vit, du moins une fois, dans le séjour de la flatterie, la vertu malheureuse obtenir le tribut d'éloges qu'elle mérite. Eponine, insensible à sa gloire, ne comprenant même pas qu'on puisse admirer sa conduite, et plaignant ceux qu'elle étonne, s'avance tristement à travers la foule qui l'entoure, et arrive enfin à l'appartement de Vespasien. Tout le monde se retire ; alors Eponine se jetant avec ses enfans aux pieds de l'empereur, lui parla en ces termes :

« Voyez, César, à vos genoux, la » femme et les enfans de l'infortuné » Sabinus, ces enfans innocens élevés » dans un lugubre cachot, et qui, pour » la première fois, jouissent aujour-

» d'hui de la vue du soleil. Eh quoi ! Traits détachés.
» cet astre radieux qui ne luit pour eux
» que depuis si peu d'instans, doit-il
» éclairer le supplice de Sabinus ? Et
» ce jour qui les arrache des ténèbres
» et de la captivité, doit-il être enfin
» le dernier des jours de leur père ?....
» Mais quel fut le crime de Sabinus ?
» L'ambition. O César, si cette passion
» n'eût pas dominé dans votre ame,
» feriez-vous le bonheur de l'univers,
» seriez-vous l'arbitre du sort de mon
» époux ?.... Vous avez prouvé jusqu'ici
» que la fortune ne fut point aveugle
» en vous favorisant, achevez de la jus-
» tifier par votre clémence... Tout vous
» est soumis ; vous régnez : ah ! con-
» noissez le plus doux charme de ce
» haut rang où vous a placé le sort ;
» plaignez les malheureux, et sachez
» pardonner ; pourriez-vous être insen-
» sible aux pleurs d'une épouse, d'une
» mère, aux gémissemens de ces en-
» fans ? Vous êtes souverain, vous êtes
» père, et l'innocence et la nature au-

Traits détachés.

» roient en vain versé des larmes à vos
» pieds.... Hélas ! le ciel ne s'est-il pas
» chargé lui-même du châtiment de
» Sabinus ? Ne vous a-t-il pas ôté le
» droit de le punir, en ne le livrant en-
» tre vos mains qu'après neuf ans d'une
» cruelle captivité?..... Souffrirez-vous
» qu'on puisse vous reprocher un jour
» un excès de rigueur si peu nécessaire
» à votre sûreté ? Ah César, songez-y,
» votre inflexibilité ne peut ravir à Sa-
» binus qu'une vie obscure et languis-
» sante, tandis qu'elle ternira aux
» yeux de la postérité cette gloire si
» brillante et si pure, heureux et juste
» fruit de vos travaux et de vos ex-
» ploits... (1) ».

(1) On trouvera sans doute que cette histoire est écrite d'une manière trop romanesque pour le genre de cet ouvrage ; c'est du moins la seule à laquelle on puisse faire ce reproche ; d'ailleurs tous les faits sont de la plus exacte vérité ; mais ce sujet est si intéressant et si beau, le caractère d'Eponine est si parfait, que l'auteur n'a pu se défendre d'ajouter au

Traits détachés.

## TITUS, *fils de Vespasien.*

Beauties of History.

DEUX patriciens ayant conspiré contre Titus, furent arrêtés et condamnés à la mort par le sénat, mais Titus leur fit grace, et leur rendit la liberté. En même temps il dépêcha un courrier à la mère de l'un des deux coupables, pour l'assurer que son fils étoit non-seulement vivant, mais hors de tout danger. L'empereur, par ce soin rempli d'humanité, prouva mieux la sensibilité de son ame que par l'action la plus éclatante. Le lendemain Titus invita ces deux mêmes Romains à le suivre à un spectacle de gladiateurs, et il leur donna à garder pour quelques momens

---

fond historique, fidèlement suivi, quelques légers développemens. Il seroit à desirer que ce sujet, qu'on n'a fait qu'ébaucher ici, fût traité avec tout le détail dont il est susceptible, ce seroit enrichir notre littérature d'un roman historique qui pourroit être aussi moral que pathétique.

Traits détachés.

les armes des combattans, qui suivant la coutume, lui furent apportées; et par tant de marques de confiance et de bonté, il rendit à la vertu deux cœurs égarés, redoubla pour lui l'amour et l'admiration des Romains. Ce grand prince, si justement surnommé *les délices du genre humain* (le plus beau titre qu'aucun homme ait jamais obtenu), avoit déjà montré, même avant de parvenir à l'empire, combien son ame étoit accessible à la compassion, ce doux et tendre sentiment qui promet et produit tant d'autres vertus. Après la destruction de Jérusalem, Titus ne put, sans verser des larmes, regarder les ruines de cette ville jadis si florissante. « O malheureuse ville! s'é-» cria-t-il, je prends le ciel à témoin » que ce n'est pas ton vainqueur, mais » la férocité de tes cruels habitans, » qui t'a réduite en ce déplorable » état ».

Histoire Eccl. par M. Fleury.

Paroles touchantes et mémorables, plus dignes d'être transmises à la pos-

térité que toutes les actions d'Alexandre (1). Traits détachés.

## TRAJAN (2).

TRAJAN chérissoit Licinius Sura ; on lui dit qu'il tramoit contre sa vie ; Laurent Echard.

(1) *L'arc de Titus* à Rome est orné de deux bas-reliefs très-célèbres ; l'un représente le triomphe de Titus : dans l'autre, on porte le chandelier à sept branches, faisant partie des ornemens du temple de Jérusalem. On dit à Rome que les Juifs ne passent jamais sous cet arc de triomphe. On voit aussi à Rome *l'arc de triomphe* de Constantin.

L'amour de Titus pour Bérénice a fourni à Racine le sujet d'une pièce un peu languissante au théâtre, mais écrite avec un charme inimitable. La *Clémence de Titus*, de Métastase, est une pièce intéressante.

(2) Trajan succéda à l'empereur Nerva l'an 98. Nerva eut des vertus, mais aussi de la foiblesse. Dans le temps qu'il faisoit sévir contre les délateurs, il en avoit à sa table. La conversation étant tombée sur un de ces hommes infâmes : Que feroit-il aujourd'hui, demanda Nerva, s'il vivoit encore ? Quelqu'un

Traits détachés. l'empereur fut souper chez lui, et renvoya ses gardes, ensuite il demanda le barbier et le chirurgien de Sura, et se fit couper les sourcils par le premier, et raser la barbe par l'autre, et puis il se mit au bain. De retour à son palais, il conta toutes ces circonstances, et il ajouta : Vous conviendrez que j'ai donné à Licinius une belle occasion d'attenter sur ma vie. Ce même prince, si digne d'avoir des amis, écrivit la lettre suivante à Pline le jeune.

« Vous m'avez expliqué toutes les » raisons que vous avez de demander » un congé pour des considérations » publiques et pour vos affaires parti- » culières ; il suffisoit de me dire que » vous le desiriez, car je ne doute point » que dès qu'il vous sera possible, vous » ne vous rendiez à l'exercice d'un » emploi qui exige tant d'assiduité. Je

---

lui répondit : Il mangeroit avec nous. Au reste, Nerva fut un très-bon prince, et il adopta Trajan. (*M. de Conditlac*).

» n'empêche point que vous mettiez ma statue dans le lieu que vous lui » avez destiné, quoique j'aie résolu » d'être fort réservé sur ces honneurs ; » mais je ne veux pas qu'il paroisse que » j'aie traversé le cours de votre ten- » dresse pour moi (1) ». Traits détachés.

PLINE *le jeune*, *même temps*.

PLINE ayant un ami dont les affaires étoient dans le plus grand désordre, se chargea de les arranger, de payer toutes ses dettes, et de cette manière devint son seul créancier. Peu de temps après l'ami de Pline mourut, et laissa une fille nommée Calvina, qui voulut aban- The beauties of history.

(1) Plotine, princesse d'un rare mérite, fut femme de Trajan, et contribua beaucoup par ses conseils, à la gloire de ce grand prince. Le port d'Ancône, sur la mer Adriatique, est le plus beau de l'Italie. A l'entrée du môle, on voit un arc de triomphe en beau marbre blanc, que le sénat fit ériger en l'honneur de Trajan, de Plotine sa femme et de Martiana sa sœur.

Traits détachés.

donner à Pline tous les meubles et tous les effets de son père ; mais Pline eut la générosité de renoncer entièrement à sa dette, et même d'ajouter encore, de son propre bien, une somme considérable à la dot de Calvina.

Lettres de Pline le jeune.

Voici quelques passages extraits des Lettres de Pline, qui pourront donner une idée de son caractère, et de la tournure de son esprit : « Je veux ache-
» ver ce qui vous manque, pour mon-
» ter jusqu'à l'ordre des chevaliers, et
» pour cela j'ai trois cent mille sester-
» ces à votre service. Gouvernez-vous
» dans cette nouvelle dignité avec une
» retenue qui prouve que vous la tenez
» de moi. On ne peut remplir avec trop
» d'exactitude les devoirs de son rang,
» lorsqu'il faut justifier le choix de
» l'ami qui nous y élève.

» Il arrive assez souvent que l'abon-
» dance des paroles ajoute une nouvelle
» force, et comme un nouveau poids
» aux idées ; nos pensées entrent dans
» l'esprit des autres, comme le fer

» entre dans un corps solide, un seul » coup ne suffit pas, il faut redou- » bler ». Traits détachés.

Pline parle souvent de son oncle Pline le Naturaliste (1), dont il vante beaucoup l'ardeur pour l'étude, et il ajoute à ce sujet : « Je me souviens » qu'un jour le lecteur ayant mal pro- » noncé quelques mots, un de ceux qui » étoient à table l'obligea de recom- » mencer. Quoi ! ne l'avez-vous pas » entendu, dit mon oncle ? Pardonnez-

(1) On sait que ce dernier périt en voulant considérer de trop près le Vésuve, pendant une éruption : à cette même éruption, Pline le jeune courut un très-grand danger, parce qu'il donnoit le bras à sa mère, qui ne pouvoit marcher que fort lentement. Ils furent au moment d'être étouffés par les cendres et la fumée. Arrivés près de la mer, ils ne voulurent pas s'embarquer, et restèrent dans un lieu où ils n'étoient pas entièrement hors de danger, afin d'y attendre des nouvelles de Pline le Naturaliste, dont ils ignoroient la destinée.

Traits détachés

» moi, répondit son ami. Pourquoi » donc, reprit-il, le faire répéter? » Votre interruption nous coûte plus » de dix lignes! Voyez si ce n'étoit pas » être bon ménager du temps.

» Pendant que nous étions, vous dans » la Marche d'Ancône, moi au-delà du » Pô, je supportois plus doucement » votre absence; mais depuis que je » suis de retour, et que vous conti- » nuez à demeurer où vous êtes, elle » me devient insupportable. .... Soit » que rien ne redouble tant la passion » de revoir les absens que d'en être plus » près, et que plus l'espérance de jouir » d'un bien est prochain, plus l'impa- » tience de le posséder est vive.

» C'est presque la même chose pour » moi d'avoir à craindre une disgrace, » ou de la souffrir, si ce n'est que le » mal a ses bornes, et que la crainte » n'en a point ».

Une femme avoit institué Pline et une autre personne ses héritiers, et par le même testament elle donnoit la li-

berté et un legs considérable à un de ses esclaves nommé Modestus ; mais ce dernier article, faute des formalités nécessaires, étoit nul par la loi. Pline écrivit sur ce sujet à l'homme qui partageoit l'héritage avec lui. Sa lettre finissoit ainsi : Traits détachés.

« Laissons donc Modestus jouir de » la liberté et de son legs, comme si » la testatrice avoit pris la précaution » que la loi exige ; c'est les prendre » toutes que de bien choisir ses héri- » tiers ».

Pline conte l'histoire suivante comme un fait arrivé de son temps :

« Un homme de Côme souffroit de- » puis long-temps d'affreuses douleurs » causées par un ulcère. Sa femme ob- » tint la permission d'examiner son » mal : elle ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle » en désespéra ; elle l'exhorta à se don- » ner la mort, et l'y décida... Après » s'être étroitement liée avec lui, elle » se précipita et l'entraîna dans le lac » de Côme ».

Traits détachés.

Dans une autre lettre, en parlant d'un ouvrage qu'il a fini, il ajoute : » Je songe combien il est périlleux de » donner un ouvrage au public, et je » ne puis me persuader que l'on ne » doive pas retoucher et souvent et » avec plusieurs, ce qu'on veut qui » plaise, et toujours et à tout le » monde ».

Ce recueil est très-intéressant ; on y trouve beaucoup d'esprit, de raison et de traits curieux. On y pourroit desirer quelquefois plus de naturel et de simplicité. L'on y voit d'ailleurs avec peine que Pline croyoit aux augures, aux prédictions par les songes et aux revenans, dont il conte très-sérieusement plusieurs histoires. Au reste, ces lettres peignent un caractère obligeant et doux, et une ame parfaitement belle.

## SIMILIS, *vers l'an* 120.

Services.

SIMILIS étoit un sénateur Romain distingué par son mérite ; il contribua beaucoup à la fortune d'Adrien. Cet

empereur lui donna la charge de préfet du prétoire, mais Similis s'en démit bientôt, et dégoûté enfin des intrigues de la cour, il fut chercher dans la solitude le repos et le bonheur. Il passa les sept dernières années de sa vie à la campagne, et en mourant il ordonna qu'on mît sur son tombeau cette inscription : « Ci-gît Similis, qui a été sur la terre » soixante et seize ans, et qui en a vécu » sept ».

Traits détachés.

ANTONIN-LE-PIEUX. *Il mourut en* 161.

VOICI le beau portrait que Marc-Aurèle nous a laissé d'Antonin (1) : « Dans tous les accidens de la vie il se » suffisoit à lui-même ; il avoit l'es- » prit toujours serein ; il n'avoit jamais » de dégoût ni d'attachement outré ; il » ne perdoit pas d'amis, et n'exigeoit » pas qu'ils se gênassent pour venir

Pensées de Marc-Aurèle, trad. de M. Joly.

(1) Marc-Aurèle, comme on sait, étoit fils adoptif d'Antonin.

Traits détachés.

» souper avec lui, ni pour l'accompa-
» gner dans ses voyages : ceux qui n'a-
» voient pu le suivre, le retrouvroient
» toujours le même. Il prévoyoit de
» loin ce qui pouvoit arriver, et met-
» toit ordre aux plus légères semences
» de troubles sans faire d'éclat. Il hono-
» roit les vrais philosophes sans rien
» reprocher à ceux qui ne l'étoient
» qu'en apparence, et reconnoissoit
» sans jalousie la supériorité des talens
» des autres ; il contribuoit même à les
» faire renommer comme excellens cha-
» cun dans sa partie ; il imitoit en tout
» la vie de nos pères, mais sans l'affec-
» ter. Dans les spectacles à donner,
» dans les ouvrages publics, dans ses
» largesses au peuple, et autres cas sem-
» blables, il étoit sage et mesuré, com-
» me ayant en vue de faire tout ce qui
» convenoit, et non de s'attirer des
» applaudissemens. Il mérita qu'on lui
» appliquât ce qu'on a dit de Socrate :
» Qu'il avoit la force de se passer et
» de jouir indifféremment des choses

» dont la plupart des hommes ne peu- Traits détachés.
» vent ni manquer sans tristesse, ni
» jouir sans excès. Il ne laissoit rien
» passer d'important sans l'avoir exa-
» miné à fond et conçu jusqu'à l'évi-
» dence; souffroit patiemment les re-
» proches qu'on lui faisoit, et n'y ré-
» pondoit jamais par d'autres repro-
» ches. Il n'écoutoit point les délateurs;
» mais examinoit avec soin les mœurs
» et les actions de tout le monde; il ne
» trouvoit pas mauvais que l'on con-
» tredît avec liberté ses sentimens, et si
» quelqu'un proposoit une meilleure
» idée, il en marquoit de la joie. Enfin,
» son éloignement pour la superstition
» égaloit sa piété (1) ».

(1) Plusieurs monumens d'Antonin-le-Pieux sont ornés d'un *Nimbe*; on en trouve aussi aux figures de quelques autres empereurs, tels que Claude, Trajan, etc. Les Romains se servoient de boucliers ronds, et ces boucliers étoient attachés derrière la tête des Triomphateurs; c'est la véritable origine du *Nimbe*, ou cercle lumineux dont on a orné les images des Saints. (*Traité de l'Opinion*).

Traits détachés.

## MARC-AURÈLE.

L'EXTRÊME sincérité de Marc-Aurèle le fit surnommer *Verissimus*. Dans sa première jeunesse, il montra la plus grande reconnoissance à ses précepteurs. Il fit élever des statues à Fronton et à Rusticus.

Cassius se révolta contre Marc-Aurèle; il fut tué sans que Marc-Aurèle eût part à sa mort. Après cet événement Marc-Aurèle accorda un généreux pardon à la veuve de Cassius, à ses enfans, et à tous leurs complices. Il brûla sans les lire toutes les lettres de Cassius qui lui furent remises. La fille de Cassius, Alexandra, et son mari Druncianus, qui avoient trempé dans la conspiration, eurent la liberté de se retirer où ils voudroient, ou de rester à Rome. Marc-Aurèle leur conserva tous leurs biens et tous leurs priviléges, et il eut tant d'égards et de bonté pour eux, que dans un grand procès qu'ils plaidèrent devant le sénat, il défendit à

leurs parties de leur reprocher, même indirectement, les malheurs de leur famille, et qu'il fit condamner à l'amende un de leurs adversaires pour ne s'être pas conformé à cet ordre. (*Vie de Marc-Aurèle, par Madame Dacier*). Traits détachés.

Marc-Aurèle fut habile général, philosophe profond, grand prince, et l'un des meilleurs hommes qui aient honoré la nature humaine. Nul empereur ne peut lui être comparé, pas même Titus; car ce dernier ne régna que deux ans, et Marc-Aurèle eut sur lui l'avantage de prouver que sa vertu ne pouvoit se démentir, puisqu'il fit pendant vingt ans le bonheur de ses sujets qui, en parlant de lui, « le nommoient » *notre frère*, *notre père*, *notre fils*, » suivant l'âge de chacun. C'est ainsi » qu'on l'aimoit, et ces sentimens éclatèrent sur-tout le jour de ses funérailles; cependant personne ne jugea » qu'il fallût le pleurer, tout le monde » étant persuadé que ce prince étoit retourné avec les Dieux qui n'ayoient Préface de M. Joly.

Traits détachés.

» fait que le prêter au monde. On assure
» qu'avant la fin de la pompe funèbre,
» le sénat et tout le peuple le nommè-
» rent par acclamation tous à la fois,
» *Dieu propice*, ce qui ne s'étoit ja-
» mais fait, et n'est point arrivé depuis.
» Ce fut peu de voir les personnes de
» tout âge, de tout sexe, de tout état,
» et de tout rang, lui rendre les hon-
» neurs divins; on regarda de plus
» comme des impies détestables, ceux
» qui pouvant avoir chez eux son ima-
» ge, ne l'avoient point. On lui éleva
» un temple; on lui assigna un collége
» de prêtres nommés Antoniniens, avec
» des pontifes, et tout l'appareil an-
» ciennement établi pour les cultes pu-
» blics ».

Marc-Aurèle nous a laissé un des plus beaux traités de morale qui existent (1);

(1) On ne peut dissimuler cependant qu'il s'y trouve quelques légères inconséquences, et plusieurs pensées par lesquelles l'auteur semble approuver le suicide dans certains cas; crime

ouvrage d'autant plus admirable, qu'il ne fut pas composé avec l'intention de le rendre public. Nous ne pouvons douter que Marc-Aurèle n'ait été le plus grand et le plus vertueux des empereurs Romains : « Nous en sommes plus assurés, » dit M. Joly, que d'aucun prince qui » ait jamais régné, parce que l'on dé- » couvre le fond de son ame dans ce » qu'il avoit écrit pour lui seul sur ses » tablettes ». Traits détachés.

Marc-Aurèle est le premier qui ait élevé un temple à la Bienfaisance (1). Une superbe statue équestre en bronze, de Marc-Aurèle, étoit avant la révolution à Rome, dans la cour du Capitole (2). M. de Condillac.

---

cependant si peu d'accord avec cette parfaite résignation aux décrets de la Providence, que Marc-Aurèle recommande si expressément.

(1) On dit que l'abbé de Saint-Pierre est le premier qui ait employé le mot *bienfaisance*.

(2) Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

Traits détachés.

## *Pensées choisies de* MARC-AURÈLE.

MARC-AURÈLE commence par faire une longue récapitulation des leçons de vertu qu'il a reçues de ses parens et de ses maîtres, et des bons exemples qu'on lui a donnés.

Trad. de M. Joly.

« De mon aïeul Vérus, dit-il, mœurs » honnêtes. De mon père, tant par sa » réputation que par l'idée qui me reste » de lui, modestie et fermeté.....

» De ma mère, piété et bienfaisance. » Non-seulement ne faire jamais le » mal, mais n'en avoir pas même la » pensée.....

» De Tite-Antonin, mon père d'a- » doption : être doux, et cependant » inflexible sur les jugemens arrêtés » après un mûr examen; aimer le tra- » vail, et y être assidu; rendre invaria- » blement au mérite personnel tout ce » qui lui est dû; savoir en quel cas il » faut se roidir et se relâcher.....

» De mon cousin Sévérus : aimer mes » proches, la vérité, la justice. Il me

» fit connoître quels hommes avoient » été Thraséas, Helvidius (1), Caton, » Dion, Brutus....

Traits détachés

» De mon gouverneur : ne jamais » prendre parti dans les courses du cir- » que pour les uniformes verts ou pour » les bleus (2); me contenter de peu,

---

(1) Epictète, dans Arrien, rapporte ce dialogue entre Vespasien et Helvidius-Priscus. « Vespasien, dit-il, ayant défendu à Helvi- » dius d'aller au sénat, Helvidius répondit : » Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place » de sénateur. — Eh bien ! allez-y, mais n'y » dites mot. — Ne me demandez pas mon » avis, et je me tairai. — Mais il faut que je » vous le demande. — Et moi, il faut que je » dise ce qui me paroîtra juste et raisonna- » ble. — Si vous le dites, votre vie sera en » danger. — Quand vous ai-je dit que j'étois » immortel ? Vous ferez ce qui est en vous, » je ferai ce qui est en moi ». (*Note du traducteur de Marc-Aurèle*).

(2) L'empereur Vitellius étoit si passionné pour la troupe bleue, qu'on étoit assuré d'être disgracié si l'on paroissoit s'intéresser à la verte.

Traits détachés.

» savoir me servir moi-même ; travailler de mes mains ; n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau ; me défier des délateurs....

» De Diognetus : ne rien croire de ce que les charlatans et les imposteurs racontent sur les enchantemens, les conjurations, etc. Ne point nourrir de cailles augurales ; ne point m'entêter de ces folies ; souffrir qu'on parle de moi en toute liberté. Il m'apprit, dans mon enfance, à composer des dialogues....

» De Rusticus : pardonner les injures et les fautes au premier signe de repentir ; lire avec attention, sans me contenter d'entendre à-peu-près ; ne pas croire légèrement les grands parleurs....

» D'Apollonius : j'appris de lui comment il faut recevoir les services que nos amis nous rendent, n'en être ni accablé, ni ingrat....

» De Xextus : humanité, exemple de

» gouvernement paternel dans son do- Traits détachés.
» mestique ; recherche continuelle de
» tout ce qui pouvoit plaire à ses amis ;
» patience à supporter les sots et les
» discours vagues....

» De Catulus : ne point mépriser les
» plaintes d'un ami, fussent-elles in-
» justes ; les examiner, et lui remettre
» l'esprit dans son assiette, etc. ».

Dans le second chapitre, Marc-Aurèle se rappelle tous les bienfaits qu'il a reçus des Dieux, et les en remercie.

« Je leur rends graces, dit-il, d'a-
» voir eu de bons aïeux, un bon père,
» une bonne mère, une bonne sœur,
» de bons précepteurs, de bons domes-
» tiques, de bons parens, de bons amis,
» et de n'avoir manqué à aucun d'eux...
» d'avoir été sous la puissance d'un
» prince tel que mon père, qui a eu
» soin de me détacher de tout faste....
» d'avoir donné de bonne heure à ceux
» qui avoient en soin de mon éduca-
» tion, les places qu'ils paroissoient
» desirer, et de n'avoir pas différé en

Traits détachés. » me flattant que, comme ils étoient
» jeunes, je pourrois toujours les leur
» donner... Que ma mère devant mou-
» rir jeune, j'aie du moins passé auprès
» d'elle les dernières années de sa vie...
» Que, lorsque j'ai voulu assister une
» personne pauvre, on ne m'ait jamais
» répondu que je n'avois pas de fonds
» pour le faire, etc. etc. ».

Dans le chapitre sur la résignation, Marc-Aurèle s'écrie :

» O Univers ! tout ce qui te con-
» vient m'accommode; tout ce qui est
» de saison pour toi, ne peut être pour
» moi ni prématuré, ni tardif. O Na-
» ture! ce que tes saisons m'apportent,
» est pour moi un fruit toujours mûr;
» tu es la source de tout, l'assemblage
» de tout, le dernier terme de tout.
» Quelqu'un a dit : ô chère ville de Cé-
» crops ! Pourquoi ne dirois-je pas du
» monde : ô chère ville du grand Jupi-
Sur les prières, ch. 6. » ter ! Pourquoi, au lieu de prier les
» Dieux de te donner telle chose, ou de
» mettre fin à telle autre, ne les pries-

» tu pas de te délivrer de tes craintes, Traité détaché,
» de tes desirs, de tes peines d'es-
» prit ?....

» En quelque moment que la vie se Raison divine et humaine, ch. 7,
» termine, elle a toujours atteint le but
» où elle visoit, car il n'en est pas de la
» vie comme d'un ballet et d'une pièce
» de théâtre, ou d'autres représenta-
» tions qui restent imparfaites ou défec-
» tueuses si on les interrompt. A quel-
» que âge, en quelque lieu que la mort
» nous surprenne, si nous avons bien
» vécu, nous pouvons nous dire : J'ai
» tout ce qui m'appartient.

» Si une chose n'est pas honnête, ne
» la fais point; si elle n'est pas vraie,
» ne la dis point, car tu en es le maî-
» tre (1). Commence enfin à sentir qu'il
» y a quelque chose en toi de plus
» excellent et de plus divin, que les
» objets de ces passions dont tu es ti-

(1) C'est un mot d'Epictète, qu'*il n'y a point de ravisseur, point de tyran du libre arbitre*, (Même ouvrage),

Traits détachés.

» raillé, comme les marionnettes le sont
» par des cordons....

Loi naturelle, ch. 8.

» Le cheval qui a fait une course, le
» chien qui a chassé, l'abeille qui a fait
» du miel, et le vrai bienfaiteur, pas-
» sent à quelque autre action de même
» nature, comme fait la vigne qui,
» dans la saison, donne d'autres rai-
» sins.

Du recueillement, ch. 9.

» La plupart des hommes cherchent
» la solitude dans les champs, sur des
» rivages, sur des collines. Mais c'est
» un goût très-vulgaire; il ne tient
» qu'à toi de te retirer à toute heure
» au-dedans de toi-même; il n'est point
» de retraite où un homme puisse être
» plus en repos et plus libre que dans
» l'intérieur de son ame, sur-tout s'il y
» a mis de ces choses précieuses qu'on
» ne peut revoir et considérer sans se
» retrouver aussitôt dans un calme
» parfait..... Un desir de vaine gloire
» vient-il t'agiter? considère la rapidité
» avec laquelle toutes ces choses tom-
» bent dans l'oubli; cet abîme immense

» de l'éternité qui t'a précédé et qui te » suivra ; combien un simple retentis- » sement de bruit est peu de chose, la » diversité et la folie des idées que l'on » prend de nous ; enfin, la petitesse du » cercle où ce bruit s'étend, car la terre » entière n'est qu'un point de l'uni- » vers ; ce qui est habité n'est qu'un » coin du monde, et dans ce coin-là » même, combien auras-tu de panégy- » ristes, et de quelle valeur ?..... Re- » garde au-dedans de toi, là tu trouve- » ras la source du vrai bonheur, source » intarissable, si tu la creuses tou- » jours.... Traits détachés.

» Dans le peu qui te reste à vivre, ne » perds point de temps à penser aux » autres, à moins que ce ne soit pour » le bien de la société ; mais ne t'occupe » point de ce qu'un tel fait, et quel est » son but, de ce qu'il dit ou pense, des » intrigues qu'il trame, ou d'autres » objets de cette nature..... Accoutume- » toi à régler tes pensées à tel point, » que si tout-à-coup on venoit te de- Pensées de l'ame, c. 11.

Traits détachés.

» mander à quoi tu penses, tu pusses
» répondre aussitôt : *Je pensois à cela*
» *et cela ;* en sorte que, par ta réponse,
» on vît à découvert que tu n'as dans
» l'ame rien que de simple, de bon, de
» convenable à un être destiné à vivre
» en société ; qui rejette, d'ailleurs,
» les plaisirs grossiers, toute imagina-
» tion voluptueuse, tout sentiment de
» haine, d'envie, tout soupçon, enfin
» tout ce qui couvriroit de honte ceux
» qui s'abandonnent à ces vices, s'ils
» faisoient l'aveu de ce qui se passe dans
» leur cœur. Un tel homme qui s'oc-
» cupe ainsi à être dès à présent du
» nombre des plus vertueux, est supé-
» rieur aux atteintes de la douleur et
» de la calomnie, insensible à toute mé-
» chanceté ; c'est un athlète, qui, dans
» le plus noble des combats, demeure
» vainqueur de toutes les passions. Il
» est pénétré jusqu'au fond du cœur de
» l'amour de la justice. Il acquiesce de
» toute son ame à ce qui lui arrive par
» la distribution de la Providence,.....

» Il se souvient que tout être raisonna- Traits détachés.
» ble est son frère, et que l'inclination
» qui le porte vers ses semblables vient
» du fond de sa propre nature..... Il
» semble que le soleil se fond en clarté;
» mais quoiqu'il répande par-tout sa
» lumière, il ne s'épuise pas; car ce ne
» sont pas des pertes de substance, mais
» de simples extensions : on peut juger
» de son opération, en considérant la
» lumière qui entre dans un lieu obs-
» cur par un passage étroit : toute cette
» lumière se porte d'abord en ligne
» droite; mais à la rencontre du corps
» solide qui sépare le lieu fermé d'avec
» l'air extérieur, elle se divise; ce qui
» reste en dehors s'y arrête sans s'écou-
» ler ni tomber. C'est ainsi que doivent
» être les épanchemens de ton ame au-
» dehors; elle doit s'étendre jusqu'aux
» objets sans se dissiper, sans user de
» violence lorsqu'elle rencontre des dif-
» ficultés insurmontables, et sans s'a-
» battre; il faut qu'elle s'arrête sim-
» plement et qu'elle continue d'éclairer

Traits détachés. » tout ce qui se rendra susceptible de
» sa lumière : ceux qui refuseront de
» s'en laisser pénétrer, auront voulu
» s'en priver eux-mêmes.

Vrais biens, ch. 17. » L'homme vain fait dépendre son
» bonheur de l'action d'un autre ; le vo-
» luptueux de ses sentat'ons, et le sage
» des actions qui lui sont propres.

Conduite, ch. 19. » Il faut avoir toujours à la main
» ces deux règles : l'une de ne rien faire
» que ce que t'inspire la raison, ta reine
» et ta législatrice; l'autre, de changer
» d'avis s'il se trouve quelqu'un qui te
» redresse et te fasse voir que ton opi-
» nion n'est pas juste..... Souviens-toi
» que même en changeant d'avis, et
» en te soumettant à celui qui te cor-
» rige, tu restes également libre, car
» ta nouvelle action est toujours un
» effet de ta volonté et de ton discer-
» nement. Ne fais rien avec regret;

Défauts à éviter, ch. 20, » rien de nuisible à la société, rien sans
» examen, rien par esprit de contra-
» diction. Méprise l'élégance dans les
» pensées; parle peu, et ne te charge

» point de trop d'affaires..... Que ce discours, *je traiterai franchement avec vous*, suppose de corruption et de fausseté! Que fais-tu, ô homme? A quoi bon ce préambule? La chose se fera voir d'elle-même. Ce que tu dis a dû dès le commencement être écrit sur ton front, éclater dans tes yeux, et s'y laisser lire avec autant de facilité qu'un amant découvre toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. Un homme franc et honnête est en quelque sorte comme celui qui a quelque senteur, dès qu'on l'approche, on sent, et même sans le vouloir, avec qui l'on a affaire. L'ostentation de franchise est un poignard caché. Traits détachés.

» Qu'ai-je affaire de vivre plus longtemps, si je perds le sentiment de mes fautes!..... Quand tu voudras te procurer un grand plaisir, songe aux bonnes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité Humilité, ch. 23.

Traits détachés.

» d'un autre, et ainsi du reste; car il » n'y a rien de si agréable que l'image » des vertus qui éclatent dans les » mœurs de ceux qui vivent avec nous, » lorsqu'on les rassemble comme sous » un même point de vue. Il est ridicule » que tu ne veuilles pas te dérober à » tes mauvais penchans, ce qui est très- » possible, et que tu ne veuilles pas » souffrir de ceux des autres, ce qui » ne se peut pas.

» Que le blâme ou les discours d'au- » trui ne t'en imposent point; si la » chose est honnête à faire ou à dire, » crois qu'elle est digne de toi.... Ne » vois-tu pas comment se conduisent » les gens d'art? Quoiqu'ils cèdent quel- » que chose aux volontés des ignorans, » néanmoins ils se tiennent toujours » aux règles de leur profession..... » N'est-il pas affreux qu'un architecte, » un peintre, fassent plus de cas de » leur régle, que l'homme n'en fait de » sa raison?..... Quoi qu'on fasse et » quoi qu'on dise, il faut absolument

» que je sois homme de bien ; il en doit être de moi comme de l'or, de l'émeraude, de la pourpre; quoi qu'on en fasse et quoi qu'on dise, il faut que j'aie ma couleur. Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit lui-même ! Tu veux plaire à un homme qui se déplaît ? Eh, comment pourroit-il se plaire, puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait ? Embellis ton ame de simplicité, de pudeur et d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les hommes..... As-tu souvent méprisé la volupté, la douleur, la vaine gloire ? Combien d'ingrats as-tu traités avec bonté ?.... O mon ame, quand seras-tu donc bonne et simple, toujours la même et toute nue, plus à découvert que le corps même qui t'environne? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce et tendre bienveillance? Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour n'avoir rien à desirer au-dehors, ni

Traits détachés.

Encouragemens à la vertu, ch. 27.

Traits détachés, » souhaiter d'être en quelque autre
» lieu, ni de respirer un air plus pur,
» ni de vivre avec des hommes plus
» sociables; mais que te pliant à ta si-
» tuation, tu prendras plaisir à tout ce
» qui est, persuadée que tu as en toi
» tout ce qu'il te faut; qu'il n'y a rien
» qui ne te vienne des Dieux, que tout
» ce qu'il leur a plu ordonner, et ce
» qu'ils ordonnèrent ne peut être que
» bon pour toi?.... Quand est-ce enfin
» que tu te seras mise en état de vivre
» avec les Dieux et les hommes, de
» façon que tu ne te plaignes jamais
» d'eux, et qu'ils n'aient rien à blâmer
» dans tes actions?

Supporter les hommes, chap. 28. » Commencer le matin par se dire:
» Aujourd'hui j'aurai affaire à des gens
» inquiets, ingrats, insolens, fourbes,
» envieux, insociables. Ils n'ont ces
» vices que parce qu'ils ne connoissent
» pas les vrais biens et les vrais maux.
» Mais moi qui ai appris que le vrai bien
» consiste dans ce qui est honnête, et le
» vrai mal dans ce qui est honteux; moi

» qui sais quelle est la nature de l'homme Traits détachés.
» qui me manque, et qu'il est mon pa-
» rent, non par la chair et le sang,
» mais par notre commune participa-
» tion à un même esprit émané de Dieu,
» je ne peux me tenir pour offensé de
» sa part. En effet, il ne sauroit dé-
» pouiller mon ame de son bonnêteté;
» et il est impossible que je me fâche
» contre un frère, et que je le haïsse;
» car nous avons été faits tous deux
» pour agir de concert, à l'exemple des
» deux pieds, des deux mains; il est
» contre la nature que nous soyons en-
» nemis, et ce seroit l'être que de se
» supporter l'un l'autre avec peine et
» de se fuir.... C'est folie d'aspirer à des
» choses impossibles; or, il est impos-
» sible que des méchans ne fassent pas
» quelques actions conformes à leur
» naturel..... Mais l'homme, dira-t-on,
» a de la raison, il peut reconnoître
» à quoi il manque. Eh bien! tu as
» aussi de la raison, sers-t-en pour
» exciter la sienne; avertis-le de sa

Traits détachés.

» faute ; s'il t'écoute, tu le guériras.....
» Il y a une sorte d'injustice à trouver
» mauvais que les hommes se portent
» aux choses qui leur paroissent conve-
» nables et utiles ; et tu es injuste
» lorsque tu te fâches contre eux de
» leurs fautes ; car ils ne se portent à ce
» qu'ils font que comme y trouvant de
» la convenance et de l'utilité. Mais,
» diras-tu, ils se trompent : détrompe-
» les donc ; instruis-les, mais sans te fâ-
» cher..... Dissipe, si tu le peux, leurs
» préjugés ; et si tu ne le peux pas,
» souviens-toi que c'est pour eux que
» t'a été donnée cette vertu si précieuse,
» l'indulgence..... Quand tu trouves
» quelqu'un en faute, reviens aussitôt
» sur toi, compte par tes doigts les
» fautes à-peu-près semblables que tu
» fais..... C'est un voile que tu jetteras
» sur la faute d'autrui, et ton indigna-
» tion disparoîtra bien vite. Qu'est-ce
» qu'Alexandre, César, Pompée, en
» comparaison de Diogène, d'Héra-
» clite, de Socrate ? Ceux-ci connois-

Bonheur, ch. 51.

» sent la nature de toutes choses, leur » ame étoit toujours dans la même as- » siette (1). Traits détachés.

» Tout homme qui s'afflige et se fâche » de quelque événement que ce soit, » ressemble à un vil pourceau, qui, » pendant qu'on l'immole, regimbe et » crie. Fais-toi la même image de celui » qui, se voyant étendu dans son lit, » y déplore seul en secret sa destinée. » Songe qu'il n'a été donné qu'aux » êtres raisonnables d'obéir librement » aux dispositions primitives ; car ne » faire qu'y obéir simplement, c'est » pour tous une chose inévitable. La » douceur est d'une force invincible » lorsqu'elle est sincère et sans affec- » tation ni déguisement ; car ne désar- » meras-tu pas le plus méchant des » hommes, si tu persévères à le traiter » avec douceur, et à lui parler avec » amitié ?..... » Sur la mort, ch. 34. Récapitulation, ch. 35.

(1) Songeons toujours que c'est un empereur qui parle, et non un philosophe né dans une condition obscure, qui déclame.

Traits détachés.

Marc-Aurèle, quoique Romain, préféra d'écrire en grec ; cette langue étoit très-familière à Rome à tous ceux qui avoient eu de l'éducation. Le superficiel extrait qu'on vient de lire, peut donner une idée de l'ame angélique de Marc-Aurèle ; mais pour juger de son ouvrage, il faut le lire en entier. Il est facile de faire un extrait agréable d'un auteur brillant et spirituel, tel, par exemple, que Sénèque ; mais il n'en est pas de même d'un ouvrage de sentiment : on ne trouve dans Marc-Aurèle ni trait piquant, ni pensées saillantes ; sage, simple et profond, il n'offre rien d'éblouissant, il ne parle qu'au cœur ; aussi nulle lecture n'est plus attachante. Qui pourroit se lasser de contempler le meilleur et le plus grand des hommes de son temps, se dérobant aux hommages qu'il mérite, pour venir dans le silence et la méditation interroger sa conscience, et développer dans cet écrit touchant, tracé pour lui seul, tous les sentimens sublimes de son ame ! Ce

n'est point un prétendu philosophe qui donne avec orgueil des leçons souvent démenties par sa conduite ; c'est un héros, c'est un empereur qui méprise la vaine gloire et le faste, qui chérit la simplicité, et qui n'accorde son estime et son admiration qu'à la seule vertu! Tant qu'il y aura des hommes et des livres, cet ouvrage l'emportera sur tous ceux qui ont été faits dans ce genre. Malheur à celui qui pourroit le lire sans être attendri presqu'à chaque ligne, et qui, après cette lecture, n'auroit pas un amour plus vif pour ses devoirs, et plus d'indulgence et de bienveillance pour tous les hommes! Traits détachés.

Le meilleur éloge de feu M. Thomas, est celui de Marc-Aurèle. Il contient, comme tous les ouvrages de cet estimable écrivain, de belles pensées, et la forme en est ingénieuse et intéressante. Mais on y retrouve encore le ton emphatique de l'auteur; et ce discours, malgré ces beautés, ne plaira jamais à ceux qui ont du natu-

Traits détachés.

rel, et le goût de la simplicité et de la véritable éloquence.

ALEXANDRE-SÉVÈRE, *vers* 222.

Laurent Échard.

IL eut de très-grandes qualités, et se distingua sur-tout par sa justice et sa sévérité contre ceux qui abusoient de leur faveur auprès de lui. Turinus qui l'approchoit souvent, se vantoit d'être son favori, et prenoit de l'argent, sous prétexte que les graces s'accordoient par son moyen. Alexandre l'ayant convaincu de cette friponnerie, le fit attacher à un poteau, autour duquel on alluma du bois vert, de manière que la fumée l'étouffât, et un héraut crioit : « Le vendeur de fumée est puni par » la fumée (1) ».

(1) Alexandre fut ainsi nommé, à cause des rapports qu'on trouva entre lui et le fameux roi de Macédoine. Mamée, sa mère, accoucha à pareil jour qu'Olympias; il naquit dans un temple dédié à Alexandre; il eut pour nourrice une femme appelée Olympias, et dont le mari se nommoit Philippe, etc.

CRISPILLA, *vers* 235. Traits détachés.

CRISPILLA, princesse belle et vertueuse, fut femme de Pupien. Elle se trouva dans Aquilée pendant que Maximin assiégeoit cette ville; elle ne voulut point en sortir, et ranima plusieurs fois par ses discours et son exemple le courage des assiégés. Elle engagea toutes les femmes d'Aquilée à se faire couper les cheveux, pour faire des cordes aux arcs, et sacrifia la première les siens. Le sénat, par la suite, fit bâtir un temple, sous le titre de Vénus-la-Chauve, à l'honneur de Crispilla, et frapper une médaille où elle étoit représentée sans cheveux. Ce ne fut pas la première fois que, dans de semblables occasions, des femmes sacrifièrent à la patrie le plus bel ornement de leur figure : les dames de Salone donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages aux machines de guerre, lorsqu'Octavius assiégea leur ville, et celles Servien.

Traits détachés. de Pizance les donnèrent aussi pour faire des câbles de vaisseaux (1).

*Belle action d'un soldat romain, vers 258.*

Les Scythes faisoient d'affreux ravages dans l'Illyrie, l'empereur Gallien se mit à la tête de son armée pour les aller repousser. L'impératrice Salonine sa femme, le suivit. Quelques jours après que l'empereur eut assis son camp, il y laissa Salonine avec peu de monde pour la garder, et alla attaquer l'ennemi avec toutes ses forces. Alors les Barbares conçurent le dessein d'enlever l'impératrice; ils détachèrent une troupe qui fit un grand détour, afin de n'être pas découverte, et ils se trouvèrent à la vue du camp sans avoir été

(1) On trouve souvent dans l'Histoire moderne la répétition de cette même action; voyez entr'autres le détail du siége de Diu dans l'Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prévôt.

apperçu de personne, lorsqu'un soldat qui étoit par hasard sorti du camp et qui raccommodoit ses souliers, les ayant vus, donna l'alarme, et s'étant saisi de son poignard, courut seul au-devant des Barbares, en tua plusieurs, et par son intrépidité les étonna tellement, qu'il donna le temps à ses camarades de venir au secours et de sauver l'impératrice (1). Traits détachés.

ZÉNOBIE, *vers* 272.

L'EMPEREUR Aurélien assiéga Zénobie, reine de Palmyre, dans Palmyre même. Cette princesse se défendit avec un courage héroïque; Aurélien fut cent fois au moment d'abandonner le siége. Il écrivoit à Mucapor, un de ses confidens : « Je sais qu'on dit à Rome » que je ne fais la guerre que contre » une femme, comme si cette femme

(1) Cette princesse eut un rare mérite; elle étoit belle, vertueuse, savante; elle protégea les lettres et les cultiva avec succès.

Traits détachés.

» n'étoit pas aussi redoutable que l'en-
» nemi le plus belliqueux ; enfin je ne
» vous déguiserai point que pour vain-
» cre Zénobie, nous avons besoin que
» les Dieux, qui ont toujours été si pro-
» pices aux armes romaines, nous soient
» favorables, et nous protégent dans
» cette occasion ».

Enfin, après les exploits les plus surprenans, Zénobie fut vaincue, Palmyre forcée de se rendre, et la reine amenée prisonnière à Aurélien. Cet empereur la traita avec le respect dû à son génie, son rang et son malheur ; il lui reprocha cependant l'audace qu'elle avoit eue de disputer l'empire à des empereurs légitimes : « Je vous esti-
» mois, Seigneur, répondit-elle, et je
» vous ai toujours cru digne de régner ;
» mais je n'ai pas regardé comme em-
» pereur Gallien et tous ces tyrans qui
» en avoient le titre qu'ils déshono-
» roient ».

Aurélien donna à Zénobie de magnifiques terres en Italie, et elle y vécut

paisible et honorée jusqu'à sa mort. Elle eut les qualités brillantes d'un grand homme, en conservant toutes les vertus de son sexe; les historiens ont également loué son esprit, son courage, sa beauté, et l'irréprochable pureté de ses mœurs; elle cultivoit les sciences, protégeoit les savans, et fut à tous égards la personne la plus accomplie et la plus extraordinaire de son siècle. Elle déploya particulièrement ses talens et son génie après la mort d'Odenat son mari; et pendant le cours de ses succès, Victoire, autre héroïne, se distinguoit dans les Gaules par des exploits semblables. Zénobie, loin d'en être jalouse, les exaltoit sans cesse, et brûloit du desir de se joindre à Victoire, afin de conquérir avec elle tout l'empire; et Victoire étoit animée des mêmes sentimens : si leur projet eût réussi, l'on eût vu ce que l'Histoire n'a point encore présenté, deux femmes célèbres réunies par leur gloire même, gouverner de concert, et assez supérieures

Traits détachés.

Traits détachés.

pour s'aimer, se rendre justice, et s'admirer réciproquement (1).

## TACITE, *vers* 275.

Note de M. Dotteville, traduction de Tacite l'historien.

L'EMPEREUR Tacite ayant demandé pour son frère une place de consul subrogé, ne put l'obtenir : enchanté de voir les pères conscripts user librement de leurs droits, il dit avec transport : « Que le sénat connoît bien le Prince » qu'il a choisi »! Cet empereur étoit en effet plein de justice et de bonté. Il descendoit de Tacite l'historien, et s'en glorifioit.

## LIBANIUS.

L'EMPEREUR Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius, un orateur très-éloquent d'An-

(1) Voyez sur cette princesse, l'ouvrage de M. Gibbon : *The decle and fall of the Roman Empire*. Notes sur le onzième chap. Cet ouvrage est traduit en français.

tioche, vint parler à l'empereur pour ses concitoyens; comme il s'exprimoit avec une extrême liberté, un courtisan l'interrompit en disant : « Orateur, tu » es bien près du fleuve Oronte pour » parler si hardiment ». Libanius répondit : « Courtisan, la menace que tu » me fais ne peut que déshonorer le » maître que tu veux me faire craindre ». Et il continua. (*Thomas, Essai sur les éloges*). Traits détachés.

ARCADIUS *et* HONORIUS, *vers* 395.

LES empereurs Arcadius et Honorius écrivirent à Rufin, préfet du prétoire, la lettre suivante : « Si quelqu'un » parle mal de notre gouvernement, » nous ne voulons pas le punir; s'il a » parlé par légèreté, il faut le mépriser; » si c'est par folie, il faut le plaindre; » si c'est une injure, il faut lui pardonner. Ainsi laissant les choses dans » leur entier, vous nous en donnerez » connoissance, afin que nous jugions » des paroles par les personnes, et que Esprit des Loix.

Traits détachés.

» nous pensions bien si nous devons les » soumettre au jugement, ou les négli- » ger ».

*Prise de Rome par* ALARIC, *l'an* 410.

Histoire Ecclés. de Fleury, t. 5.

DANS le saccagement de Rome par Alaric, l'an 410 de Jésus-Christ, une femme mariée, d'une beauté admirable, et catholique, tomba entre les mains d'un jeune Goth Arien, et résistant à l'indigne violence qu'elle en éprouva, le soldat irrité tira son épée, et la menaça de la tuer. La jeune femme alors tombant à ses pieds, lui demanda la mort, et lui tendit sa tête innocente. A cette vue le barbare attendri laissa couler des pleurs; pour la première fois, son cœur endurci connut la compassion et le pouvoir suprême de la vertu, et relevant la belle infortunée: « Viens, lui dit-il, ne crains plus rien, » je serai désormais ton défenseur; » viens, suis-moi ». La jeune personne, respirant à peine, se lève et s'appuie, en tremblant, sur le bras ensanglanté

que le soldat lui offre ; ce bras cruel qui vient de lui présenter l'affreuse image de la mort, et maintenant désarmé par la pitié et l'admiration. Il la mena lui-même à l'église de Saint-Pierre, la recommanda vivement aux gardes, et leur donna six pièces d'or, afin qu'on la rendît à son mari. Traits détachés.

### PULCHÉRIE, *vers* 416.

CETTE princesse, qui fut associée à l'empire par son frère Théodose le jeune, loin de vouloir gouverner seule, s'affligeoit lorsqu'elle voyoit l'empereur négliger les affaires et se livrer à l'indolence. Beauties of History, t. 2.

L'empereur avoit pris la pernicieuse habitude de signer tous les papiers qui lui étoient apportés par ses ministres, sans les lire. Pulchérie lui avoit souvent fait des représentations à ce sujet, mais en vain ; enfin, elle imagina de lui faire signer un jour un acte par lequel il lui abandonnoit à jamais l'impératrice Eudoxie pour son esclave. Quel-

Traits détachés.

que temps après, Pulchérie lui fit lire cet écrit; et Théodose fut si frappé de cette leçon, qu'on assure qu'elle le corrigea pour toujours de sa négligence et de sa paresse (1).

---

(1) La tragédie de *Pulchérie* du grand Corneille n'est pas restée au théâtre. C'est une pièce froide; cependant elle contient de belles scènes, entr'autres, la scène trois du troisième acte, entre Pulchérie et Léon. Pulchérie dit:

Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre et non au plus aimable,
Et plus ce rang m'élève et plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

. . . . . .

Ah! si la voix publique enfloit votre espérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence;
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,
Qu'aisément à ce vœu l'on me verroit souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne et l'empire!
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux,
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue,
Vos vertus n'ont point en toute leur étendue,
Et le monde ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux, etc.

Pulchérie dit encore de très-beaux vers au commencement de la pièce, lorsqu'elle déclare ses sentimens à Léon.

*Humanité d'un soldat Goth, vers* 534 Traits détachés.

Un jour, un soldat Romain s'écarta et tomba dans une fosse profonde creusée pour serrer des grains; le même accident arriva à un Goth. Les deux ennemis se lièrent d'amitié, et promirent de se servir mutuellement. Le lendemain ayant appelé à leur secours, les Barbares accoururent. Le Goth parla seul; ses compatriotes lui tendirent une corde, et il dit au Romain de monter le premier; les Goths étonnés de voir un ennemi, voulurent le précipiter, mais son ami demanda grace pour lui, et l'obtint. Histoire du Bas-Empire.

Bélisaire, *vers* 542.

Totila, roi des Goths, assiégea Rome: il alloit y entrer et la détruire à jamais, lorsqu'il reçut une lettre touchante de Bélisaire qui le conjuroit d'épargner ces superbes monumens que le temps même, destructeur de

Traits détachés. toutes choses, avoit respectés. Cette lettre émut Totila, et sauva Rome.

*La première femme de l'Empereur* ROMAIN, *vers* 1028.

L'IMPÉRATRICE Zoé, étant devenue veuve, offrit la couronne à Romain-Argire, à condition qu'il l'épouseroit. Romain étoit marié, mais sa femme, dont il étoit passionnément aimé, eut la générosité de sacrifier son amour et sa liberté, et enfin de se faire religieuse pour ne point nuire à la fortune de celui qu'elle aimoit.

CANTACUZÈNE; *il abdiqua en* 1355.

ANDRONIC le jeune, l'un des plus grands empereurs de l'histoire Byzantine, tomba dangereusement malade en 1329, et se croyant aux derniers momens de sa vie, il offrit la couronne au grand domestique Cantacuzène, son favori, qui la refusa. Quelque temps après, Andronic, toujours languissant et consumé de mélancolie,

voulut abdiquer et renoncer au monde; mais Cantacuzène le détourna de cette résolution, en lui représentant que la vraie manière d'honorer et de servir l'Etre suprême, c'est d'aimer l'état dans lequel on est né, et qu'un grand prince, en abandonnant les peuples que le ciel mit sous sa protection, se rend responsable de tout le mal que pourra faire son successeur. « Mais, répondit Andronic, je connois vos vertus, et je » vous ai choisi pour me remplacer. » Ah! seigneur reprit Cantacuzène, » je n'ai montré encore que les qualités » d'un sujet fidèle, et vous avez prouvé » que vous possédez toutes celles d'un » excellent empereur. Régnez donc, » seigneur, laissez-moi vous servir et » vous admirer, et restons l'un et l'autre » dans la condition que nous assigna la » Providence, puisque nous y remplissons les devoirs qui nous sont imposés ». Andronic demeura sur le trône; il se distingua par plusieurs victoires, et mourut en 1341, après avoir déclaré

Traits détachés.

Traits détachés. Cantacuzène régent de ses états. Les amis de Cantacuzène le pressent de se rendre au vœu des peuples, qui le desirent ardemment pour leur souverain; mais Cantacuzène rejette cette proposition, et fait proclamer Calo Jean, âgé seulement de neuf ans, et fils d'Andronic. Apocauque, homme de basse naissance et d'un caractère dangereux, gagne la confiance de l'impératrice, et lui rend Cantacuzène suspect. Ce dernier demanda à être jugé; mais sans aucune formalité, on le déclare déchu de la régence; le peuple se révolte en sa faveur, et les partisans d'Apocauque se livrent aux plus horribles excès. Dans cette extrémité, Cantacuzène veut s'aller remettre entre les mains de l'impératrice: il sait que cette démarche lui coûtera la vie; mais il se flatte que sa mort terminera la guerre civile. Il aime mieux périr en noble victime de l'amour de la patrie, que de triompher de ses ennemis, avec l'odieux nom de rebelle. Ses amis lui représentent qu'en

exécutant cette funeste résolution, il livré tous ses partisans à la fureur de la faction d'Apocauque, et l'empire à un traître qui en deviendra le tyran; qu'en mourant, il trahit ses amis, sa patrie et la confiance d'Andronic, qui le nomma régent; que son premier devoir est de soutenir les droits que lui donna le dernier empereur, et qu'il ne le peut désormais qu'en prenant le titre imposant de souverain; qu'enfin, c'est l'estime et l'admiration publique qui lui offrent la couronne, et qu'il doit l'accepter pour sauver son pays. Cantacuzène, après beaucoup de résistance, cède à des raisons si pressantes, il consent à se revêtir des ornemens impériaux; il se montre au peuple, et il est proclamé avec transport. Il éprouva d'abord les plus grands revers; on crut un moment que le parti de l'impératrice l'emporteroit sur le sien; mais sa valeur et sa sagesse lui rendirent bientôt la supériorité qu'il devoit avoir. Toutes les villes se déclarent en sa fa-

Traits détachés.

Traits détachés.

veur; Apocauque est assassiné par des prisonniers en 1345; l'impératrice est abandonnée de presque tous ses partisans, et Cantacuzène se trouve sans ennemis. Ce fut cet instant qu'il choisit pour faire offrir la paix à l'impératrice: cette proposition fut acceptée avec joie. Cantacuzène, victorieux et paisible possesseur du trône, consent à le partager avec le fils d'Andronic, qui règne avec lui sous le nom de Jean Paléologue. Ce traité de paix se fit en 1347.

Cantacuzène, aussi profond politique qu'habile guerrier, se fit également respecter et craindre des puissances étrangères. Les Génois formèrent le siége de Constantinople en 1348. Cantacuzène sut les forcer promptement à le lever, et à demander la paix qu'il eut la modération de leur accorder à des conditions honorables. Cependant Jean Paléologue, jaloux de la gloire de son collègue, se brouille ouvertement avec lui, et finit par lui déclarer

la guerre. Cantacuzène le défait dans toutes les rencontres, et l'oblige enfin à proposer un accommodement. Alors ce grand homme, voyant tous les troubles appaisés, renonce tout-à-coup à la couronne qu'il avoit portée si glorieusement : il abdique, et prend le nom de Joseph, et l'habit de moine. L'impératrice Irène, sa femme, l'imita; sous le nom d'Eugénie, elle se renferma pour jamais dans un monastère fondé par les aïeux de son époux. Avant cette abdication, tout l'empire desirant un souverain du sang de Cantacuzène, qui pût un jour le remplacer, cet empereur avoit fait proclamer son fils Mathieu, et Paléologue promit alors solennellement de le reconnoître; mais aussitôt que Cantacuzène eut quitté la cour, Paléologue trahit lâchement ses engagemens, et déclara qu'il ne pouvoit regarder Mathieu comme son collègue. Ce dernier voulut soutenir ses droits, ce qui ralluma une nouvelle guerre civile. Du fond de sa retraite, Traits détachés.

Traits détachés.

Cantacuzène apprend ces tristes détails ; il s'arrache au repos dont il goûte à peine les charmes ; il quitte sa solitude, il va trouver son fils, et lui parle avec tant de force et d'éloquence, qu'il en obtient le sacrifice de son ambition, et la promesse de renoncer au trône. La paix fut le fruit de cette abdication. Paléologue assure un état considérable à Mathieu, et Cantacuzène se retire dans le tranquille hermitage où il finit ses jours.

Cantacuzène est le héros le plus parfait de toute l'histoire Byzantine. Sa vie, remplie de révolutions extraordinaires et des traits les plus brillans, n'est souillée par aucune tache. Le sort en l'élevant, contraria toutes ses inclinations. Il aimoit la paix, et fit toujours la guerre ; il étoit sans ambition, et parvint à l'empire, et, malgré l'opposition constante qui se trouva toujours entre ses goûts et sa fortune, il fut également grand dans toutes les situations. La persécution et les revers

ne purent l'abattre, la prospérité ne ne put l'enivrer. Fidèle aux devoirs sacrés de sujet, d'ami, de monarque et de père, toutes ses actions furent aussi sages et aussi vertueuses qu'éclatantes. Enfin, quoique possesseur illégitime d'un grand empire, il ne fut jamais soupçonné d'ambition, et en montant sur un trône qui ne lui appartenoit pas, il augmenta l'estime publique, et obtint le surnom glorieux de libérateur de la patrie, bonheur jusque là sans exemple, et trait singulier de sa vie, qui suffiroit seul à son éloge.

Traits détachés.

# GÉOGRAPHIE

## DE L'ESPAGNE.

Géogr. de l'Espagn.

On nommoit autrefois l'Espagne, à laquelle le Portugal étoit joint, *Ibérie* et *Hespérie*. Ce dernier nom, qui signifie *pays d'Occident*, lui a été donné par les Grecs à cause de sa situation à leur égard. Pour celui d'*Ibérie*, il paroît venir du fleuve *Iberus*, aujourd'hui l'Ebre, ou peut-être du terme chaldaïque, *alberin*, qui signifie *fin*, *extrémité*, parce que les anciens regardoient cette région comme l'extrémité du monde.

Géogr. de la Croix.

L'Espagne est séparée de la France par les Pyrénées, au nord-est; elle est bornée par la Méditerranée, à l'orient et au midi; par le Portugal, à l'occident; et au nord-ouest, par l'Océan. Son terroir seroit fertile s'il étoit cultivé: on y trouve des mines de fer, de sel, et même d'or et d'argent. Les prin-

cipales rivières de ce royaume sont, du nord au sud, le Minho, le Douero, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir, et l'Ebre à l'est. Les cinq premières se rendent dans l'Océan, et la dernière dans la Méditerranée. On divise l'Espagne en treize provinces qui, la plupart, portent le titre de royaume, parce qu'elles ont été possédées autrefois par des rois, soit chrétiens, soit maures. Il y en a trois sur l'Océan, au nord; la Biscaye, les Asturies (1) et la Galice: cinq dans le milieu; au nord, la Navarre (2), et d'orient en occident, le Géogr. de l'Espagn.

(1) Cette province jouit de la prérogative de donner son nom au fils aîné du roi d'Espagne, qui porte toujours le titre de prince des Asturies.

(2) Jean d'Albret, dernier roi de Navarre, ayant été dépouillé de ses Etats, sous prétexte de l'excommunication lancée par Jules II, les rois de France qui sont issus de Jean d'Albert par Henri IV, fils de sa fille, ont de légitimes prétentions sur ce royaume, et en ont retenu le titre de rois de Navarre.

Géogr. de l'Espagn.

royaume d'Arragon, les deux Castilles, vieille et nouvelle, et le royaume de Léon; deux au midi, l'Andalousie (1) et le royaume de Grenade; trois à l'orient, sur la Méditerranée, le royaume de Murcie, celui de Valence, et la principauté de Catalogne. Quelquefois on les range en deux classes; savoir, les Etats de Castille et les états d'Arragon. Les premiers comprennent la Galice, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, les deux Castilles, Léon, Grenade et Murcie. Les Etats d'Arragon contiennent l'Arragon, la Catalogne, Valence et les îles qui sont vis-à-vis.

*Bilbao*, évêché et port, est la capitale de la Biscaye. La frontière de France est marquée par la Bidassoa, rivière fameuse par l'île qu'elle forme très-près et à droite de l'endroit où on la passe. Elle se nommoit île des Fai-

(1) Ce pays se nommoit anciennement *Bétique*, à cause du fleuve Bétis, aujourd'hui Guadalquivir, qui l'arrose.

sans ; l'entrevue importante du cardinal Mazarin et de Dom Louis de Haro, lui fit donner le nom d'île de la Conférence ; elle n'a pas un quart de lieue de circuit. Elle est inhabitée, et presqu'entièrement stérile. Aussitôt que de France on a passé la Bidassoa, on est en Espagne. Géogr. de l'Espagn.

*Oviédo*, évêché et université, capitale des Asturies d'Oviédo.

*Santillane* est la capitale des *Asturies de Santillane.*

*Compostelle*, archevêché et université, capitale de la Galice. C'est dans cette ville que l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques a pris naissance. Cet ordre est très-riche, il faut, pour en être reçu, faire preuve de noblesse.

*Pampelune*, évêché, capitale de la Navarre.

*Saragoce*, archevêché, université, capitale du royaume d'Arragon.

*Burgos*, archevêché, capitale de la vieille Castille, sur l'Arlançon ; l'intérieur de Burgos n'a de remarquable

Géogr. de l'Espagn.

que sa cathédrale (1). Tout près de cette ville est le fameux monastère de *las Hualgas*, couvent de filles dont l'abbesse a des priviléges fort considérables. L'hôpital *del Rey* se trouve aussi dans ce voisinage, il est comme tous les hôpitaux d'Espagne, remarquable par son extrême propreté, et par les soins religieux qu'on y prend des pauvres.

*Valladolid*, grande ville de la vieille Castille, évêché, université, sur la petite rivière de *Pisverga*. Les rois de Castille y ont résidé jusqu'à Charles-Quint, on y voit encore leur palais : les églises et les couvens de cette ville méritent d'être vus. Il y a au sortir de Valladolid une place d'une grandeur démesurée, qu'on appelle le *Campo grande*.

---

(1) On ne donne dans cet ouvrage aucunes descriptions sur es églises et les monastères, parce qu'on les a placées avec le plus grand détail dans le Dictionnaire Iconographique, etc. de la Bible, qui paroîtra incessamment.

*Ségovie*, évêché, dans la vieille Castille, renommée pour ses laines et ses beaux draps. Ses principaux édifices sont sa cathédrale, et son château ou Alcazar, jadis habité par les rois Goths : c'est un édifice très-bien conservé. Depuis quelques années on y a établi une école militaire pour les jeunes gentilshommes qui se destinent à l'artillerie. L'aqueduc de Ségovie est très-renommé, c'est un bel ouvrage antique du temps des Romains, construit, à ce qu'on croit, sous le règne de Trajan. Il a deux rangs d'arcades ; il est aussi majestueux que solide, et bien conservé. Le commerce de Ségovie est un peu déchu, et ses laines toutefois n'ont rien perdu de leur mérite. Géogr. de l'Espagn.

C'est une opinion accréditée en général, quoique combattue par des personnes très-éclairées et par des faits, que ce qui donne aux laines d'Espagne la finesse et la bonté, n'est pas tant la température du climat, la qualité du sol, que l'usage où l'on est de les faire

Géogr. de l'Espagn.

voyager. C'est dans les montagnes qui avoisinent Ségovie, qu'errent pendant la belle saison une partie des troupeaux voyageurs. On les en voit descendre dans le courant d'octobre, ils franchissent les montagnes qui séparent les deux Castilles, et à travers la Castille neuve, ils se dispersent dans les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie. Ils voyagent en troupeaux de mille à douze cents, sous la conduite de deux pasteurs, dont l'un se nomme le *Mayoral*, et le second, le *Zagal*. Rendus à leurs destinations, ils sont distribués dans les pâturages qui leur sont assignés. Ils se remettent en route dans le courant d'avril. C'est pendant le voyage de retour, au mois de mai, que se fait la tonte; opération importante en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante et jusqu'à soixante mille moutons. La moisson et les vendanges n'ont rien de plus solennel dans

les pays à blé, et dans ceux de vignobles. C'est une époque de récréation pour les propriétaires comme pour les ouvriers qu'ils occupent. Ceux-ci sont divisés en différentes classes, dont chacune a son emploi. Il en faut cent vingt-cinq pour chaque millier de moutons. Chaque brebis donne de la laine de quatre espèces plus ou moins fines, suivant la partie d'où on la tire. La tonte finie, on recueille son produit en ballots qui sont envoyés aux lavoirs. On lave cette laine dans de l'eau bouillante; on la foule, on l'étend sur de claies; on la relave dans de l'eau froide, on la refoule. Quand elle s'est bien essuyée, on achève de la faire sécher au soleil, durant quatre jours. Géogr. de l'Espagn.

Le beau château de Saint-Ildéfonse, maison royale, n'est qu'à deux lieues de Ségovie. L'ensemble de ce palais ressemble à celui de Versailles. Philippe v, qui a bâti Saint-Ildéfonse, s'est plu à s'entourer d'objets qui pussent lui rappeler le séjour chéri de sa pre-

Géogr. de l'Espagn.

mière jeunesse. Les jardins de ce palais, dans un site pittoresque, sont de la plus grande beauté. Ils ont une lieue de circuit intérieur. Ils sont entourés de montagnes ; l'inégalité du terrain y produit des points de vue admirables. Rien n'est comparable à la beauté de ses eaux, de ses cascades, de ses fontaines. Le château et les jardins de Saint-Ildéfonse coûtèrent environ quarante-cinq millions de piastres, et ce fut justement la somme dont Philippe V mourut endetté. Ce château est à vingt lieues de Madrid (1).

Dans l'évêché de Coria, entre la vieille Castille et l'Estramadure, à huit lieues de Ciudad-Rodrigo et quatorze de Salamanque, se trouve le canton *des Battuecas*, célèbre par beaucoup de contes dans les romans espagnols et même dans plusieurs comédies : ce sont deux vallées incultes qui n'ont guère

(1) La fabrique de glaces de Saint-Ildéfonse est l'une des plus belles de l'Europe.

qu'une lieue de long, et qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés par des rochers, que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver. Ce petit canton est remarquable par les groupes de rochers bizarrement taillés, par la variété des arbres, par les excavations des montagnes, et par les sinuosités de la petite rivière qui arrose ces vallées. La seule habitation humaine qui mérite d'y être remarquée, est un couvent de religieux, dont les cellules sont comme ensevelies sous les rochers escarpés qui les menacent, et sous les arbres qui les ombragent. D'ailleurs on n'y voit que de pauvres chaumières. Le canton, qui est presqu'inaccessible et qui ne se trouve sur le chemin d'aucune ville, ne renferme que de paisibles sauvages, qui montrent le plus grand étonnement lorsque par hasard quelqu'étranger s'y présente. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue et les mœurs des Espagnols étoient inconnues chez le

Géogr. de l'Espagn.

Géogr. de l'Espagn.

Battuecas. Des villages voisins on avoit entendu des voix extraordinaires; les bergers des environs n'osoient y mener leurs troupeaux, et l'on supposa que ce canton n'étoit habité que par des démons et des magiciens.

*Madrid*, sur le Mançanarès, est capitale de la nouvelle Castille et de toute l'Espagne. Le palais de Madrid, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a l'apparence d'une citadelle; mais l'intérieur est de la plus somptueuse magnificence. A l'autre extrémité de la ville est situé l'ancien palais connu sous le nom de *Buen-Retiro*; la pièce la plus remarquable de ce palais est celle qu'on nomme *le Cason*. Cette salle est remplie de beaux tableaux, peints à fresque par Luc Jordans; son plafond est un des chefs-d'œuvre de ce peintre; il représente d'une manière allégorique l'institution de la Toison d'or. Cet ancien palais domine sur une promenade, fameuse depuis long-temps dans les romans et

les comédies des Espagnols ( le Prado ) ; elle est superbe, ornée de statues, de fontaines et de belles plantations; elle forme l'espace de près d'une demi-lieue: sur un de ses côtés se trouve un superbe jardin botanique; le cabinet d'Histoire naturelle est établi dans la rue d'Alcala. Outre le palais neuf de Madrid, on peut citer comme de beaux monumens les portes d'*Alcala* et *San-Vicente*, le bâtiment de la douane et celui de la poste. La *Plaza mayor* est quadrangulaire, grande, mais irrégulière; l'hôtel de ville y est placé. Il y a encore à voir à Madrid des églises, des couvens, des hôpitaux. Géogr. de l'Espagn.

L'*Escurial*, palais et monastère près de Madrid, est un magnifique monument; c'est là que sont enterrés les rois d'Espagne. Ce fut Philippe II qui le fit bâtir. A cinq lieues de l'Escurial on voit une antiquité curieuse dans un couvent de moines; cette antiquité s'appelle *los Toros de guisando*, ce

Géogr. de l'Espagn.

sont quatre taureaux de pierre très-grossièrement sculptés.

*Aranjuès*, délicieuse maison royale à six lieues de Madrid. Les jardins en sont ravissans : on y trouve une superbe cascade artificielle formée par les eaux du Tage ; le village d'Aranjuès, bâti dans le gout hollandais, est charmant. C'est à Aranjuès qu'est placé le haras du roi d'Espagne, un de ceux où la race des chevaux espagnols conserve encore son antique beauté ; il a pour inscription : *Vento gravidas ex prole putaris ; A en juger par leur race vous les croiriez fécondées par les vents.*

*Tolède*, sur le Tage, archevêché, université. Sous les Goths elle étoit la capitale de l'Espagne. L'*Alcazar* de Tolède, ou l'ancien palais maure, est devenu, par la sublime piété de l'archevêque de Tolède, le temple le plus auguste que la religion ait consacré à l'humanité. Cet hospice renferme des manufactures au profit des pauvres, des

écoles gratuites de dessin : on y élève plus de deux cents pauvres enfans ; les femmes et les vieillards y trouvent aussi un asyle (1). On admire encore dans Tolède l'hôtel de ville ; l'architecture en colonnades en est belle : sur une des murailles de l'escalier de cet hôtel de ville, on lit des vers espagnols, dont voici la traduction littérale : Géogr. de l'Espagn.

« Hommes nobles et judicieux qui » gouvernez Tolède, déposez vos pas» sions ici, dépouillez-vous-y de l'a» mour, de la crainte et de l'avidité ; » pour l'intérêt public oubliez les in» térêts particuliers ; et puisque Dieu » vous fit les colonnes de ce palais au» guste, soyez toujours fermes, droits » et inébranlables ».

*Léon*, évêché, capitale du royaume de ce nom, située entre les deux sources de l'Egla. Sa cathédrale est superbe.

(1) On voit aussi à Séville un alcazar ou palais morisque, mais moins beau que celui de Tolède.

Géogr. de l'Espagn. *Salamanque*, évêché, université, sur la rivière de Tormès.

*Séville*, archevêché, université, sur le Guadalquivir, capitale de l'Andalousie. C'est, après Madrid, la première ville d'Espagne.

*Cordoue*, évêché sur le Guadalquivir. On y voit la fameuse mosquée, bâtie du temps des Maures par Abdérame, et dont on a fait une superbe église. Le terroir de Cordoue est très-fertile en oranges, en citrons et en vins excellens. Les chevaux de cette contrée sont les meilleurs de l'Espagne.

Cordoue est la patrie des deux Sénèque, du poëte Lucain, d'Averroës, savant Arabe et commentateur d'Aristote, du grand Gonsalve, et de Ferdinand de Cordoue, homme d'une grande érudition.

*Xérès*, ville fameuse par ses vins.

*Rota*, bourg célèbre aussi par ses vins.

*Cadix*, évêché et port, ville grande et riche. Cette place est si importante,

qu'on rapporte que Charles-Quint, en mourant, recommanda à Philippe II de bien conserver trois places, *Cadix*, *Flessingue*, dans la province des Pays-Bas, nommée *la Zélande*, et la *Goulette*, en Afrique, près de Tunis. Géogr. de l'Espagn.

Les plus beaux édifices de Cadix sont : la cathédrale, la douane et la salle de comédie. *Chiclane* est un charmant village à quatre lieues de Cadix, où beaucoup de commerçans ont des maisons de campagne ; on y trouve les plus beaux points de vue. La traversée est de deux heures.

*Grenade*, archevêché, université, sur le Daro, capitale du royaume de Grenade. Cette ville est située au pied de la *Sierra Névada*, ou montagne de neige, et bâtie sur deux coteaux qui sont séparés par le Daro ; le Génil baigne ses murailles. Les monumens les plus remarquables de Grenade sont : le château de l'*Alhambra*, ancien palais maure, dans l'enceinte duquel on en trouve un plus moderne, et cepen-

Géogr. de l'Espagn.

dant en ruine, que fit bâtir Charles-Quint : ce dernier n'a aujourd'hui que les quatre murailles ; on ne lui donna que peu d'étendue afin de conserver le palais maure que l'on destinoit à l'habitation d'été. On trouve dans l'Alhambra les restes de la plus grande magnificence, des colonnes de marbre, des fontaines, des bas-reliefs, une prodigieuse quantité d'inscriptions, etc. On y admire, entr'autres, la superbe cour appelée *cour des Lions*. Ce fut dans cette cour que, suivant une tradition romanesque, tous les Abencerrages, calomniés par les Zégris leurs ennemis, furent égorgés. On montre encore le bassin de marbre qui contint toutes les têtes des Abencerrages. La reine accusée faussement d'avoir aimé l'un des Abencerrages (Albin Hamet), fut enfermée dans une tour et condamnée à la mort (elle fut délivrée par des chevaliers espagnols). On voit dans l'Alhambra cette tour, et on l'ap-

pelle encore *la prison de la reine* (1). Géogr. de l'Espagn.

Le *Généralif* est un autre palais maure qui communique avec l'Alhambra ; il est bâti sur une montagne très-élevée ; les eaux y jaillissent de toutes parts ; ses jardins sont en amphithéâtre ; sa situation est ravissante et préférable à celle de l'Alhambra. On fabrique à Grenade beaucoup d'étoffes de soie, dont cette ville fait un grand commerce. En fouillant dans un champ près de Grenade, on a découvert, en 1755, les restes d'une ville ancienne qu'on croit être *Elliberis;* on y a trouvé des richesses littéraires très-précieuses, des manuscrits grecs, latins, arabes, etc. les actes du concile d'Elvire écrits sur des lames de plomb.

*Malaga*, évêché, port renommé pour ses bons vins.

*Murcie*, évêché, sur la Ségura, capitale du royaume de ce nom.

(1) La reine justifiée, se retira dit-on, dans une solitude. Le roi, nommé Abdalic, fut détrôné.

Géogr. de l'Espagn.

*Carthagène*, port.

*Valence*, archevêché, université, située près de l'embouchure du Guadelaviar dans la Méditerranée, capitale du royaume de ce nom. Son port, nommé le *Grao*, est à une lieue de la ville. Les environs de Valence sont d'une admirable fertilité. La ville est très-agréable et très-propre, quoique les rues n'en soient pas pavées; mais elles sont nettoyées plusieurs fois par jour, et leurs immondices servent à fertiliser les campagnes adjacentes; et l'on est persuadé qu'en les pavant, on enlèveroit à ce vaste verger qui entoure Valence de toutes parts, une des principales sources de sa fécondité. Près de quatre mille métiers en soieries, de diverses grandeurs, occupent les bras de plus de vingt mille habitans.

On voit aux environs de Valence, dans le village de Barjazot, une des curiosités du pays, les *Sichos* ou *Silhos*, qui sont de grands trous creusés verticalement et revêtus intérieure-

ment en pierres de taille. Les Maures les avoient fait construire pour y mettre leurs grains en réserve. Les Valenciens modernes leur ont conservé la même destination. On peut y descendre, mais non sans danger. Géogr. de l'Espagn.

La ville de *Murviedro*, sur le chemin de Barcelonne, à quatre lieues de Valence, est bâtie sur une partie de l'emplacement de l'ancienne Sagunte. Cette route traverse l'un des plus fertiles cantons du royaume de Valence; on trouve dans ce trajet *San Miguel de Las Reyas*, couvent célèbre de Franciscains, dont les vastes cloîtres rappellent ceux de l'Escurial. On passe aussi devant la belle chartreuse de *Porta cœli*, dans une situation ravissante. On trouve quelques antiquités à Murviedro, les restes d'un temple de Bacchus, les débris d'un cirque, son théâtre antique; c'est la ruine la mieux conservée. On évalue que ce précieux monument pouvoit contenir environ neuf mille hommes : on y joudit en

Géogr. de l'Espagn.

plein air, et l'on a peine à comprendre comment les acteurs pouvoient ainsi se faire entendre d'un si nombreux auditoire. Du théâtre de Sagunte on monte aux anciennes forteresses qui couvrent cette enceinte; et sur la plate-forme qui en occupe la sommité, s'élève un humble hermitage dont l'habitant jouit d'un des plus beaux points de vue de l'Espagne.

*Alicante*, port, célèbre par ses vins. Cette ville fait aussi un grand commerce de savon et d'anis. On dit que dans son terroir le romarin s'élève à la hauteur d'un homme.

*Barcelonne*, évêché, université, port, place forte et capitale de la Catalogne: elle renferme plusieurs beaux édifices; on y fait un grand commerce de draps (1).

(1) Wifred-le-Chevelu obtint pour lui et ses descendans, le gouvernement de la Catalogne. Ce Wifred ayant été dangereusement blessé dans une bataille contre les Normands,

*Cordoue.* Cette ville est célèbre par ses mines de sel. Au sud-est de Cordoue est le fameux Mont-Serrat, sur lequel on trouve un beau monastère et une grande quantité d'hermitages. Géogr. de l'Espagn.

*Taragone*, archevêché, université, sur la Méditerranée. C'est la patrie de Paul Orose, disciple de Saint Augustin, auteur d'une histoire universelle et de quelques autres ouvrages.

*Tortose*, évêché, place forte sur l'Ebre.

Les îles de l'Espagne sont dans la mer Méditerranée. Elles s'appeloient autrefois *Baléares*, de mots phéni-

reçut une visite de l'empereur, qui trempant son doigt dans le sang qui couloit de sa blessure, en traça quatre lignes sur le bouclier d'or de Wifred, en disant: *Comte, que désormais ce soient là tes armes.* Depuis ce temps, quatre palettes de gueule sur un champ d'or, furent les armes de la Catalogne, et par la suite, de l'Arragon, lorsque Raymond y épousa Pétronille, héritière de Ramire II, roi d'Arragon.

Géogr. de l'Espagn. ciens qui signifioient *habile à lancer*, désignant l'adresse de ses anciens habitans à lancer la fronde. Elles sont au nombre de trois principales; savoir, Mayorque, Minorque et Ivica. Du temps des Maures, elles formoient un royaume qu'on appeloit le royaume de Mayorque; il fut conquis par le roi d'Arragon en 1228.

Philippe II disoit que le soleil ne se couchoit jamais sur ses terres. En effet, l'Espagne a des possessions dans toutes les parties du monde. (*Essais sur l'Espagne*, *Travels through Spain by Henry Swinburne*, *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie*, *Géographie de Lacroix*).

# ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

## ROIS GOTHS (1).

ATAULPHE fut élu en 411. Il aima passionnément Placidie, fille du grand Théodose; cette princesse tomba entre les mains des Goths, et Ataulphe, à sa prière, épargna Rome et l'empereur Honorius; mais ce dernier ne pouvant se résoudre à donner son consentement

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Histoire d'Espagn. par M. Désormeaux, en 5 vol.

(1) La Suède est l'ancienne Scandinavie, et la patrie des Goths, qui, donnant leur nom à plusieurs autres peuples, se répandirent dans l'empire d'Occident. C'est du Nord aussi (du Danemarck) que sont sortis les Cimbres et les Teutons. Et la Norwège a principalement produit les peuplades qui, depuis le neuvième siècle, ont fait des éruptions si fréquentes, et se sont établies en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

à l'union de sa sœur avec un Barbare, Ataulphe ravagea l'Italie, contraignit Honorius à lui demander la paix, et ensuite épousa Placidie. L'amour adoucit ses mœurs, et lui donna de nouvelles vertus. Au milieu des plus grands succès, et comblé de gloire, il fut assassiné. Dans ses derniers momens, il ne s'occupa que de Placidie, et ordonna qu'elle fût renvoyée à Rome avec honneur. Après la mort d'Ataulphe, Placidie en effet retourna dans sa patrie; elle y épousa le comte Constance, et de ce mariage naquit Valentinien III, le dernier empereur du sang de Théodose qui ait régné en Occident.

Sigeric fut élu en 415, et massacré après un règne de deux mois. Après lui Vallia, qui mourut en 420.

Théodoric, tué à la bataille des champs Catalauniques, en 451. Thorismond, assassiné en 452.

Théodoric II, massacré en 466. Son frère Evaric eut part à sa mort, et lui succéda; Evaric, sans ce crime et la

persécution qu'il fit éprouver aux Catholiques, eût été compté au rang des plus grands rois Goths. Sous son règne, l'an 476, l'empire d'Occident fut détruit. Evaric mourut en 484. Son fils Alaric lui succéda; il fut tué par Clovis à la bataille de Vouillé, l'an 507. Gesalaïc, son fils naturel, monte sur le trône; il est tué en 511.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Amalaric, fils d'Alaric, tué à Narbonne en 531.

Thédus, élu par la nation; tué en 548.

Theudiscle, poignardé dans un festin, l'an 549.

Agila, massacré en 554.

Athanagilde, mort en 567. Il eut pour fille la célèbre Brunehaut, femme de Sigebert, roi d'Austrasie, et Galsuinthe, mariée à Chilpéric, roi de Soissons, qui la fit étrangler.

Liuva, mort en 572. Il associa au trône son frère Leuvigilde qui lui succéda, et mourut en 585. Recared premier, fils de Leuvigilde, monte sur le

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

trône; il fut le plus grand des rois Goths, et le premier qui ait abjuré l'Arianisme. Liuva II, son fils, lui succéda, et fut assassiné en 603.

Viteric, élu la même année, eut un sort semblable en 610.

Gondemar, mort en 612.

Sisebut, mort en 621. Recared II, son fils, ne régna que trois mois.

Suintila, fils de Recared I, lui succède; il est détrôné, et meurt dans l'obscurité en 635.

Sisenand, mort en 636.

Chintilla, mort en 640. Tulga, son fils, lui succède, mais il est détrôné et renfermé dans un monastère en 652.

La nation place sur le trône Chindaswinthe, vieillard âgé de quatre-vingt-trois ans, et ce prince règne pendant dix ans avec gloire. Rechesuind, son fils, lui succéda, et mourut en 672.

Vamba, détrôné et renfermé en 680.

Ervige, mort en 687.

Egiga, mort en 700.

Vitiza, son fils, détrôné et mis à mort en 710. Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

Rodrigue est élu la même année. Il séduit la fille du comte Julien, et l'abandonne; cette amante outragée, ne respirant que la vengeance, ne croit pas l'acheter trop cher par l'aveu de son déshonneur; elle révèle tout à son père; celui ci appelle les Arabes, et leur livre l'Espagne. Rodrigue, à la tête des sujets qui lui sont demeurés fidèles, perd en 712, contre les Arabes joints aux rebelles, une mémorable bataille, sur les rives de la Guadallette; il disparut après le combat, et l'on a toujours ignoré ce qu'il étoit devenu. Les Maures (1) subjuguent en moins de trois

(1) Les Maures, proprement dits, sont les peuples de la Mauritanie Tingitane, ancienne province des Romains en Afrique, aujourd'hui l'empire de Maroc, Tunis, Alger, Tripoli, jusqu'au mont Atlas. Ce pays fut soumis par les Arabes mahométans; et c'est de là qu'ils se répandirent en Europe par le détroit de Gibraltar. Les Européens les ap-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

ans l'Espagne entière, et Valid, calife de Damas, y est universellement reconnu souverain. Cependant quelques Goths échappés à la fureur des Arabes, se réfugièrent dans les rochers des Asturies; on les méprisa, et l'on dédaigna de les poursuivre.

Le calife Valid meurt; Soliman son frère lui succède en 715. Il confirme Abdalassiz, guerrier célèbre, dans le gouvernement de l'Espagne, et lui donne le titre de vice-roi. Abdalassiz devient amoureux d'Egilonne, épouse de l'infortuné Rodrigue; il l'enlève et la met au nombre de ses esclaves, mais

---

pelèrent Maures; d'autres Arabes commercèrent dans l'Inde par la mer Rouge, et les Indiens les appelèrent Maures de la Meeque ou des détroits; enfin, ils nommoient indistinctement Maures, les conquérans Arabes et Turcs qui avoient pénétré dans l'Inde par la Perse, par le Tibet, et qui avoient formé des établissemens. (*Note de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, par M. de la Harpe, tom. 1*).

elle prit un tel ascendant sur lui, qu'il l'épousa. La nouvelle vice-reine aspirant à regagner le titre que le malheur de Rodrigue lui avoit fait perdre, excite Abdalassiz à s'emparer du trône; l'entreprise paroissoit infaillible, lorsqu'Abdalassiz fut assassiné par quelques Arabes mécontens, en 710. Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

*Rois des Asturies.*

Pelage cherchant la liberté, et préférant un désert à l'esclavage, guide et conduit au milieu des rochers des Asturies quelques Goths échappés comme lui à la tyrannie des Arabes. Parent du dernier roi Rodrigue, et plus distingué encore par ses vertus que par sa naissance, il acquiert facilement sur les compagnons de sa fuite l'ascendant que doit donner la supériorité; il est proclamé roi d'un consentement unanime; on ne lui offre rien de ce qui peut tenter les hommes ordinaires; il ne règne que sur un désert; mais cette aride solitude est devenue le noble asyle de la liberté;

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

les sujets qui se soumettent à lui sont peu nombreux, mais courageux, vertueux et fidèles. Pelage ne tarda pas à être découvert et attaqué dans sa retraite; et sans argent, sans alliés, n'ayant de ressources que celles que peuvent procurer la valeur et le génie, il résista à des armées innombrables et victorieuses, conserva ses rochers, aguerrit ses sujets, et affermit une Monarchie qui, avec le temps, s'éleva au point de détruire l'empire de ses vainqueurs. Ce héros mourut en 737. Favila, son fils, lui succéda; il fut tué à la chasse, par un ours, en 739, et ne laissa point d'enfans.

Alphonse I, surnommé le Catholique, meurt en 757. Son fils, Froila I, fut assassiné en 768. Aurèle est placé sur le trône par les grands, et meurt en 774.

Silo, sixième roi, gendre d'Alphonse I, meurt en 783.

Mauregat, bâtard d'Alphonse I, monte sur le trône; il se conduisit

en tyran, et mourut l'an 788 (1). Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Bermude I, surnommé le Diacre, parce qu'il l'étoit en effet, abdique l'an 791, en faveur d'Alphonse, fils de Froila. Alphonse II, surnommé le Chaste, neuvième roi, meurt en 842, après cinquante-trois ans de règne; il ne laissa point d'enfans.

---

(1) Cette année fut célèbre par la mort du fameux Abdérame, fondateur du royaume de Cordoue. Il étoit petit-fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Après la ruine de sa famille en Asie, il fut appelé en Espagne par les Sarrasins révoltés contre leur roi. Abdérame défit ce dernier dans un combat, et prit le titre de roi de Cordoue. Il fit d'éclatantes conquêtes, protégea les arts, instruisit et embellit l'Espagne. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abdérame, qui vivoit un peu avant lui, qui fut gouverneur de l'Espagne sous Hescham, calife des Sarrasins, et qui fut tué dans une bataille que lui livra Charles Martel en 732.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

## *Rois d'Oviédo.*

RAMIRE I, qui, au lieu de prendre le titre de roi des Asturies, prit celui de roi d'Oviédo, capitale de ses petits Etats. Son exemple fut suivi jusqu'à Ordogne II, qui prit le titre de roi de Léon en 914. Ramire meurt en 850. Ordogne I, son fils, lui succède. C'est dans ce temps que la couronne devint véritablement héréditaire; l'on assembloit encore les grands pour l'élection, mais ce n'étoit plus qu'une vaine cérémonie. Ordogne mourut l'an 866. Alphonse III, son fils, surnommé le Grand, lui succède. Il est forcé d'abdiquer l'an 911, en faveur de son fils Garcie (1).

(1) Son fils s'étoit révolté contre lui, et Alphonse aima mieux renoncer au trône, que d'allumer une guerre civile; et privé de la couronne par l'ingratitude de ses enfans et de ses sujets, il voulut encore combattre pour eux; il demande au roi son fils un corps d'armée; et va faire la guerre aux Maures; il

Sous son règne, on commence à voir des rois de Navarre, des comtes de Barcelonne, tous Français d'origine. Garcie I meurt en 914. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

*Rois de Léon.*

ORDOGNE II succède à Garcie, et prend le titre de roi de Léon; ce qui fut suivi par ses successeurs, jusqu'à saint Ferdinand, qui réunit le royaume de Léon à celui de Castille, pour n'en être jamais démembré. Froila II, frère d'Ordogne, usurpe la couronne sur ses neveux, et ne règne qu'un an. Alphonse IV, fils aîné d'Ordogne, succède à Froila. Il abdique, et se fait moine, ensuite il veut remonter sur le trône, mais il est pris par son frère, et

---

mourut après cette expédition, qui seule auroit pu le rendre digne du surnom de Grand, s'il ne l'avoit pas mérité d'ailleurs par l'éclat de ses premières victoires, et la supériorité de son génie. (*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et de Portugal, tom.* I).

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

renfermé dans une prison, où il mourut en 932. Ramire II, second fils d'Ordogne, meurt en 950. Ordogne III, son fils, meurt en 955. Sanche I, surnommé le Gros, usurpe la couronne, au préjudice de Bermude, son neveu, fils du dernier roi.

Ramire III, son fils, lui succède, sous la tutelle de la reine sa mère, et de Dona Elvire sa tante, qui s'étoit consacrée à Dieu dans un monastère. Cette dernière avoit un génie supérieur, et malgré l'état qu'elle avoit embrassé, elle fut déclarée régente du royaume, conjointement avec la reine-mère. C'est sans doute la première fois qu'on ait vu une réligieuse conduire un peuple guerrier, et deux femmes chargées de l'administration des affaires, agir de concert et avec succès. Bermude II, à qui la couronne appartenoit légitimement, monte sur le trône, et meurt en 999. Il fut surnommé le Goutteux.

Almanzor, roi de Cordoue, assiége

la ville de Léon et la détruit. La terreur fut si grande parmi les Chrétiens ; que Bermude, suivi de la plupart de ses sujets, s'enfuit, et se retira dans les Asturies ; ce fut en vain qu'Almanzor l'y suivit ; les Chrétiens y trouvèrent leur salut comme à la première invasion des Mahométans, et Almanzor fut obligé de retourner à Cordoue. Alphonse v succéde à Bermude ; il se distingua par ses vertus ; il fut tué devant la ville de Viseu, en 1027. Bermude iii (1), son fils, éprouva le même sort dans une bataille contre son beau-frère Ferdinand i, roi de Castille, qui devint son héritier et son successeur. Avec Bermude finit la postérité des anciens rois Goths, descendue de Recared i.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Abrégé chronolo. de l'Hist. d'Espagn. et du Portugal, divisé en huit périodes, a vol.

Les bornes resserrées de cet ouvrage ne permettent pas de suivre avec le

(1) Ce Bermude, et ceux qui l'ont précédé, sont appelés par quelques auteurs, *Véremond*.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

même détail la chronologie des autres royaumes formés en Espagne (1); on se contentera donc de présenter une courte récapitulation qui puisse former un tableau général de cette histoire, jusqu'au temps de Ferdinand et d'Isabelle. On a vu les Maures, après la défaite de Rodrigue, s'emparer de l'empire des Goths. Cet empire des Maures dura près de huit cents ans. Un seul rejeton des rois Goths, Pelage, retiré dans les rochers des Asturies, devint, par son courage, la tige de la nouvelle dynastie, qui chassa à son tour les Musulmans de l'Espagne. Sous Alphonse III., un de ses successeurs, furent réunis les Asturies, le royaume de

(1) Si l'on veut plus de détails, on peut lire l'exellent ouvrage cité page précédente à la marge; il est d'une extrême clarté, et écrit avec élégance, mérite particulièrement rare dans un abrégé. Aussi, comme on n'auroit pu écrire aussi bien les faits qu'on en a tirés, l'on n'a presque fait que le copier littéralement.

Léon, la Galice, une partie du Portugal et de la vieille Castille, etc. Tous ces pays se divisèrent dans la suite, et eurent divers souverains. La Navarre eut pour premier maître, Hugo, Français, comte de Bigorre, surnommé Arlita; il n'eut pas le titre de roi, que Garcie Ximenès, de la même maison, père de Fortun I, porta le premier. L'Arragon, alors un très-petit pays, n'étoit qu'un comté sous la souveraineté de la Navarre. Dans la suite la Navarre devint le royaume le plus puissant de tous. Diverses branches qui en sortirent, formèrent, par des mariages, les royaumes de Léon, de Castille, d'Arragon, etc. Les Maures furent détruits successivement, et enfin tous ces petits Etats réunis par le fameux mariage de Ferdinand et d'Isabelle, ne firent plus entre leurs mains qu'une seule monarchie, qui passa à leur petit-fils Charles-Quint. Maintenant l'on va reprendre les détails les plus intéressans de ces histoires, jus-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

qu'à cette époque célèbre du règne de Ferdinand.

Histoire d'Espagne, par M. Desormeaux.

Alphonse VII, roi d'Arragon, épouse Urraque, qui le rend roi de Léon et de Castille. Urraque se brouille avec son époux, se forme un parti, et livre une bataille au roi. Les troupes d'Urraque furent défaites. Cette princesse mourut en 1126. Elle avoit fait casser son mariage avec Alphonse VII. Elle n'en eut point d'enfans, mais elle eut de Raimond de Bourgogne, son premier mari, Alphonse VIII, qui lui succéda, et qui épousa Berengère de Bércelonne, princesse aussi vertueuse que belle. Après la mort de son époux, on lui confia la régence; elle eut pour fils Ferdinand III, qui fut un Saint et un Héros. Alphonse X, surnommé le Sage ou le Philosophe, succède à Ferdinand. Les rois de Grenade et Murcie, les seuls princes Mahométans qui fussent alors en Espagne, et tous les deux vassaux de la Castille, secouent le joug, et obtiennent de puissans secours du roi de

Maroc en 1261. Alphonse remporte une victoire complète à Alcala la Royale, sur ces deux princes. En 1282, les Etats de Castille déposent Alphonse; son frère Emmanuel prononce la sentence qui le dégrade. Sanche, fils d'Alphonse, n'osa prendre le titre de roi, et se contenta de celui de régent. Alphonse, après avoir en vain sollicité le secours de la France, eut recours au roi de Maroc, qui passa aussitôt en Espagne avec une puissante armée pour le rétablir. « Je viens, lui dit-il, en » combattant pour vous, soutenir les » droits sacrés et des rois et des pères; » mais vous êtes Chrétien, et je suis » Musulman; songez que je ne suspens » ma haine que pour venger la nature » et la majesté royale, violées en votre » personne ».

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Alphonse mourut en 1284; peu de rois ont été plus malheureux, et ont moins mérité de l'être. Il ne lui manqua que plus de courage pour être compté au nombre des grands hommes

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

de son temps. Il est l'auteur des Tables astronomiques, appelées de son nom Alphonsiennes. Sanche IV, surnommé le Brave, lui succéda. Il éprouva d'abord beaucoup de revers; son frère, l'infant Jean, passe dans l'armée des Musulmans, et vient ensuite assiéger Tariffe; Alphonse de Gusman commandoit cette importante place; son fils, à peine sorti de l'enfance, étoit tombé entre les mains de l'infant: celui-ci l'amène proche des murs de la ville, et fait dire au commandant qu'il veut lui parler: Gusman paroît; il voit son fils nu entre deux soldats, et le prince tenant un poignard sur le sein du jeune homme: « Il faut, s'écria ce » monstre, m'ouvrir sur-le-champ les » portes de Tariffe, ou te résoudre à » voir périr ton fils. Vous pouvez, re- » prit Gusman, vous déshonorer par » la plus atroce barbarie, mais non me » faire trahir mon devoir ».

L'abominable cruauté de l'infant arma contre lui toute l'Andalousie, et

il fut contraint de fuir à Grenade. Sanche meurt en 1295; il laisse un trône chancelant à son fils Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné, âgé de dix ans. Sa mère, Marie de Molina, sut l'y maintenir par sa prudence et son habileté. Cette princesse se mit elle-même à la tête de ses armées, et eut de grands succès; l'infant Jean la traversa dans tous ses desseins; Ferdinand, séduit par ses ennemis même, somme la régente sa mère de le laisser gouverner seul, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans: la reine y consent; et, après avoir publiquement rendu compte de ses travaux et de sa régence, elle se retira: elle devient ensuite chef de parti, et force le roi à lui remettre le soin du gouvernement. Alphonse XI, fils de Ferdinand, lui succède en 1312. Il fut surnommé le Vengeur, et monta sur le trône étant encore enfant. Marie de Molina eut encore la gloire de pacifier la Castille: elle renonce à la régence, mais n'en conserva pas moins toute

Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

l'autorité ; elle mourut en 1322, et fut également célèbre par sa beauté, son esprit et son courage. Alphonse meurt de la peste, en faisant le siége de Gibraltar : il fut un très-grand roi. Son fils Pierre I, surnommé le Cruel, lui succède : il épouse Blanche de Bourbon, et se laisse dominer par Marie de Padilla, sa maîtresse : il fait mourir Blanche, princesse digne d'un meilleur sort, et reconnoît pour légitimes les enfans qu'il avoit eus de Padilla. Pierre est détrôné, puis rétabli, et enfin tué par son frère naturel, Henri de Transtamare, qui lui succède en 1369. Jean I, fils de Henri, lui succède en 1379. Ce roi institua un ordre appelé du Saint-Esprit, qui est aujourd'hui oublié en Espagne. Jean périt d'une chute de cheval. Henri III, surnommé le Valétudinaire, lui succède. Après lui, son fils Jean II. Henri IV, surnommé l'Impuissant, succède à Jean II, en 1454. Il épouse Isabelle, sœur du roi de Portugal. Le désordre le plus affreux règne

dans la cour et dans l'Etat; le roi, la reine, et Pacheco, favori du roi, donnent l'exemple de la licence et du déréglement; un archevêque de Saint-Jacques enlève une mariée le jour de ses noces, etc. Le roi d'Arragon, en 1641, animé par sa femme contre son fils don Carlos, le fait renfermer; la reine, qui n'étoit que belle-mère de ce prince infortuné, vouloit le faire périr, afin d'assurer le trône à son fils Ferdinand. Rebellion des peuples en faveur de don Carlos; enfin la reine le fait empoisonner. Ce prince devoit épouser Isabelle, sœur du roi de Castille, mais ses Etats et la princesse qui lui étoit destinée, furent le partage de son frère Ferdinand. *Abrégé de l'Hist. d'Espagn.*

La reine de Castille, femme de Henri l'Impuissant, accouche de la princesse Jeanne, qui fut surnommée *Bertranée*, parce qu'on imagina que Bertrand de la Cueva étoit le véritable auteur de ses jours. Tous les grands du royaume, à commencer par l'infant

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Alphonse et l'infante Isabelle, lui prêtèrent serment de fidélité en qualité de princesse des Asturies et d'héritière de toute la monarchie.

L'infant Alphonse meurt. Le mépris qu'on avoit pour le roi fit proclamer reine de Castille l'infante Isabelle. Elle déclara qu'elle n'aspiroit point à ce titre, qu'elle regarderoit toujours son frère Henri comme son souverain, mais elle demanda à être reconnue princesse des Asturies, au préjudice de Jeanne, fille de Henri; manière moins odieuse et plus adroite de s'assurer le trône. Le foible Henri y consentit, quoiqu'à regret, et signa ce honteux traité, qui déshéritoit sa fille et le déshonoroit.

Isabelle épouse secrètement Ferdinand d'Arragon. Le duc de Berri, devenu duc de Guyenne, épouse par procureur la princesse Jeanne, et Henri annule le traité qui la déshéritoit. Henri meurt en 1474. Isabelle sa sœur lui succède. Alphonse v, roi de Portu-

gal, épouse la princesse Jeanne, et prend le titre de roi de Castille et de Léon. Le mariage ne fut point consommé, et Alphonse finit par sacrifier Jeanne, qui prit l'habit de religieuse. Abrégé de l'Hist. d'Espagne

Sous Ferdinand et Isabelle, établissement en Espagne de l'inquisition en 1481. Le cardinal de Mendoce, archevêque de Séville, en fut le principal auteur.

Le roi de Portugal fait sortir Jeanne du couvent, et lui fournit une maison.

Ferdinand prend Grenade, et chasse les Maures d'Espagne en 1492. Boabdil fut le dernier roi maure qui régna à Grenade (1). Découverte de l'Amérique par Cristophe Colomb, la même

(1) *La salle des batailles*, dans le palais de l'Escurial, est ainsi nommée, parce que les peintures qui la décorent représentent presque tous les anciens combats des Espagnols contre les Maures. La perspective est mal observée dans ces tableaux; mais on y admire la vérité des attitudes, l'exactitude des costumes et la vivacité des couleurs.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

année. Ce fut Isabelle qui encouragea Colomb : elle vendit ses diamans pour faire les frais de cette entreprise.

Ferdinand demande au Pape la souveraineté des pays nouvellement découverts, et Alexandre VI donne une bulle par laquelle il dispose des trésors et de la liberté des malheureux Américains. Il accorde aussi à Ferdinand et à Isabelle, tant pour eux que pour leurs successeurs, le surnom de Catholiques.

Mort de la reine Isabelle en 1504. Elle eut de grandes qualités, et régna avec gloire ; mais elle priva du trône l'héritière légitime, et elle établit l'inquisition.

Ferdinand, après avoir porté pendant trente-deux ans le titre de roi de Castille, est obligé de le quitter pour prendre celui d'administrateur. Il fait proclamer reine de Castille sa fille et celle d'Isabelle, l'archiduchesse Jeanne, surnommée *la Folle*, et mariée à l'archiduc Philippe d'Autriche. Cependant

Ferdinand, au désespoir de descendre du trône de Castille, s'avisa d'un étrange expédient pour le conserver. Il forma le dessein d'épouser Jeanne, fille de Henri l'Impuissant, cette même princesse qu'il avoit fait déclarer bâtarde, et dont il avoit usurpé la couronne. Il s'occupe des moyens de faire valoir les droits qu'il avoit anéantis : le Pape étoit déjà dans ses intérêts ; mais Emmanuel, roi de Portugal, qui tenoit Jeanne en son pouvoir, s'opposa fortement à cette entreprise, et la fit échouer. Enfin, il est décidé que Ferdinand, Jeanne sa fille, et l'archiduc Philippe, prendront tous les trois le titre de souverains de Castille. Ferdinand meurt en 1516. En ce prince finit la postérité du bâtard Transtamare. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1518, Fernand-Cortez part pour faire la conquête du Mexique avec dix vaisseaux ; jamais on ne forma une si grande entreprise avec si peu de forces.

Charles premier est proclamé roi de

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Castille, conjointement avec la reine sa sa mère.

En 1519, mort de Maximilien; Charles est élu empereur d'Allemagne, sous le nom de Charles-Quint.

Fernand-Cortez perdit une partie de ses biens dans l'expédition de la Californie, et fut à peine connu de Charles-Quint, qui lui avoit de si grandes obligations. On dit que l'empereur lui demandant un jour qui il étoit, Fernand lui répondit fièrement: « Je » suis un homme qui vous a donné » plus de provinces que vos pères ne » vous ont laissé de villes ». Charles-Quint abdique en 1555. Philippe II, son fils, lui succède. Il avoit épousé Marie, reine d'Angleterre. En 1557, bataille de Saint-Quentin. L'année suivante, mort de Marie, reine d'Angleterre: Elisabeth lui succède.

En 1559, paix entre l'Espagne et la France, conclue à Cateau-Cambresis. Afin de cimenter ce traité, on convint que Philippe épouseroit Isabelle, fille

de Henri II, destinée auparavant à don Carlos. En 1563, Philippe fonde l'Escurial ; vingt-deux ans furent employés à la construction de cet édifice ; c'est en même temps un palais, un monastère dédié à saint Laurent, en faveur de la bataille gagnée devant Saint-Quentin, et un collége où l'on entretient gratuitement un grand nombre de gentilshommes ; les rois y ont choisi leurs sépultures (1). Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1568, Philippe arrête lui-même don Carlos son fils, dans son appartement ; ensuite on instruit le procès du prince : il mourut dans sa prison (2).

(1) Luc Jordans a peint à fresque à l'Escurial, tous les détails de la bataille de Saint-Quentin. Ces peintures sont très-estimées.

(2) On a mis ce sujet au théâtre, mais sans succès. En Angleterre, Otway a fait aussi une tragédie de don Carlos, mais très-inférieure aux nôtres, qui du moins offrent quelques scènes intéressantes. Un auteur italien d'un grand talent, le comte Alfiéri, a traité plus heureusement ce même sujet Il y a de grandes beautés dans sa tragédie de Philippe II.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1570, Philippe laisse éclater sa passion pour la célèbre Anne de Mendoce, princesse d'Eboli, épouse de Rui Gomès de Sylva, favori du roi.

En 1571, fameuse bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche contre les Turcs; victoire qui auroit dû anéantir les Turcs, si on avoit su en profiter. C'est en faveur de ce prince don Juan, que l'on créa le titre de généralissime. La ligue contre les Turcs avoit demandé à Philippe II, don Juan pour chef, et Philippe devint jaloux de sa gloire. Le Pape ayant appris la victoire de Lépante, s'écria : « Il y eut » un homme envoyé de Dieu, et cet » homme se nommoit Jean »!

Ce don Juan étoit fils naturel de Charles-Quint, et frère de Philippe II : il auroit pu régner sur la Grèce, les Grecs lui avoient offert de le proclamer leur roi, mais Philippe II y mit obstacle. La jalousie de Philippe ne permit pas non plus qu'il régnât à Tunis. Ce héros mourut à trente-deux ans. Ale-

xandre Farnèse, prince de Parme, neveu de don Juan et son ami, fut un des grands princes de ce temps. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1578, Sébastien, roi de Portugal, fait une expédition contre les Maures, et disparoît après sa défaite : on a toujours ignoré son sort. Philippe II va à main armée en Portugal pour soutenir ses droits d'héritage : le vieux duc d'Albe, disgracié depuis quelque temps, est tiré de sa prison pour commander les armées. Philippe, sans lui rendre ses bonnes graces, sans vouloir le voir, lui confie le commandement. Le duc fait des prodiges de valeur, et en trois semaines soumet le Portugal. La duchesse de Bragance vendit à l'Espagne ses prétentions. On sait que Jean de Bragance, son petit-fils, n'eut aucun égard à cette renonciation forcée. Philippe II fut le premier prince qui, depuis les Goths, eût réuni toute l'Espagne sous sa puissance. Jamais le soleil n'avoit éclairé une si vaste domination ; elle surpassoit prodigieusement

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

en étendue celle de l'empire romain, puisqu'une partie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et toute l'Amérique connue recevoient les loix de Madrid.

En 1684, un scélérat délivre Philippe de son plus implacable ennemi : Guillaume de Nassau, prince d'Orange, est assassiné à Delft par Baltazar Gérard, Franc-Comtois. Philippe arme contre l'Angleterre une formidable flotte qu'il appela l'Invincible, et qui ne fit rien qui répondît à ce nom. En 1598, paix de Vervins entre Philippe II et Henri IV, roi de France. La même année, mort de Philippe. L'un des plus beaux tableaux du Titien est à l'Escurial, et représente Charles-Quint et Philippe II admis à la gloire céleste, en présence des principaux patriarches de l'ancienne loi. Ce tableau est si parfait, qu'il est désigné sous le nom de *la Gloire du Titien*. Philippe II eut pour successeur Philippe III. En 1601, siége d'Ostende, le plus mémorable de l'histoire moderne. En 1609, le roi ordonne

à tous les Maures de sortir de ses Etats sous le terme de trente jours, et l'édit portoit peine de mort en cas de contravention. Ces Maurisques, quoiqu'ils professassent le christianisme, furent accusés d'être Musulmans en secret. L'édit qui les chassoit fut aussi funeste à Philippe, que le fut depuis en France la révocation de l'édit de Nantes. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1618, éclate la conspiration contre Venise, formée par le marquis de Bedmar. Il ne s'agissoit pas moins que d'égorger le sénat, et de livrer ensuite à l'Espagne tout ce qui dépendoit de cette république. L'ambassadeur Bedmar est obligé de se sauver couvert de honte, et déshonoré aux yeux de l'Europe (1). Philippe donne un édit par

(1) L'histoire de cette conjuration est écrite avec le plus grand talent, par l'abbé de Saint-Réal. Ce beau morceau d'histoire a fourni à un Anglais (Otway) le sujet de sa meilleure tragédie, traduite en français par Laplace : cette traduction est intéressante et

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

lequel il accorde les honneurs de la noblesse avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneront à la culture des terres; ce qui prouve à quel point l'agriculture étoit négligée. Philippe III meurt en 1621 : il fut indolent, foible et borné. Philippe IV, son fils, âgé de seize ans, lui succède. Il donne toute sa confiance au comte d'Olivarès, qu'il fait duc et Grand-d'Espagne. Olivarès, alors d'une extrême jeunesse, n'osa, par cette raison, prendre le titre de premier ministre; mais il le confia, comme un dépôt, à son oncle don Balthazar

---

faite avec sagesse; mais elle n'a ni l'énergie, ni le pathétique de l'original. On en cite un vers très-remarquable par sa précision; c'est au dénouement, quand Jaffier, désespéré d'avoir dénoncé ses complices, demande à parler à son ami que l'on conduit à la mort; à la fin de cet entretien, Jaffier tire un poignard et dit :

Embrassons-nous.. meurs libre... (*Il le poignarde*). et sois vengé d'un traître. (*Il se tue*).

de Zuniga. Ce dernier meurt en 1623, et Olivarès prend sa place. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1633, mort du célèbre Gustave-Adolphe, roi de Suède. En 1640, les Portugais secouent le joug des Espagnols, et placent sur le trône le duc de Bragance, proclamé sous le nom de Jean IV. Louise de Guzman, épouse du nouveau roi, femme d'un mérite supérieur, contribua beaucoup à cette révolution. Cette nouvelle surprit étrangement Olivarès; il fut trouver le roi, qui l'ignoroit encore, et prenant un visage riant et serein : « La tête a » tourné au duc de Bragance, dit-il; il » vient de se faire proclamer roi, et sa » folie vaut à votre majesté une confis- » cation de douze millions ». C'est ainsi qu'Olivarès, cause de la révolte des Portugais qu'il avoit accablés, sut cacher cette perte au roi. Les affaires de l'Espagne tournent de la manière la plus fâcheuse. Le roi reconnoît pour son fils un enfant âgé de treize ans, qu'il avoit eu d'une comédienne, et

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

laisse le trône à un enfant de quatre ans et demi sous la régence d'une femme ambitieuse, sans mérite et sans esprit. Le jeune roi est proclamé sous le titre de Charles II. La reine sa mère, régente, donne toute sa confiance au père Nitard, jésuite, qu'elle fait ministre. Don Juan d'Autriche se forme un parti puissant; il fait trembler la régente, et l'oblige à renvoyer le père Nitard. La reine pleura, dit-on, en se séparant de son favori; elle lui fit offrir des sommes d'argent considérables; il les refusa et répondit: « Je suis entré » pauvre religieux en Espagne, et j'en » sortirai de même ». Il se réfugia à Rome, où la reine lui donna le titre d'ambassadeur, et cette princesse, quelques années après, le fit élever au cardinalat. Don Juan, possédant toute l'autorité, obtient tout ce qu'il paroît desirer; il ne s'occupe que de ses amis et du bien de l'Etat, générosité ou politique qui acheva de lui gagner tous les cœurs. Mais aussitôt qu'il eut mis

bas les armes, la régente manqua lâchement à tous les engagemens que la crainte seule lui avoit fait contracter. Don Juan reprend les armes, et force la reine de le déclarer vicaire-général de la couronne. En 1675, le roi prend possession du gouvernement, à l'âge de quinze ans, et pressé par sa mère, il exile don Juan. La reine ose mettre à la tête des affaires Valenzuela, jeune homme sans naissance et sans mérite. Don Juan de nouveau se forme un parti qui s'accroît chaque jour. Enfin, Charles chasse Valenzuela, fait don Juan premier ministre. Ce dernier ne répondit pas à la haute opinion qu'il avoit donnée de lui; il parut beaucoup plus occupé du soin de faire valoir les distinctions attachées à sa place, que des intérêts de l'Etat. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1679, le roi épouse Louise d'Orléans, fille de Monsieur et nièce de Louis XIV. Cette princesse, qui desiroit épouser le dauphin, témoigna beaucoup de répugnance à partir. Louis XIV

Abrégé de l'Hist. d'Espagn. lui dit à ce sujet : « Je ne pourrois rien » faire de plus pour ma fille. Ah ! ré- » pondit-elle, vous auriez pu quelque » chose de mieux pour votre nièce ».

Don Juan n'eut pas la satisfaction de voir ce mariage, qui étoit son ouvrage; il mourut avant, à l'âge de cinquante ans. Il eut un mérite et des talens supérieurs, mais il ne resta pas assez longtemps à la tête des affaires pour pouvoir les rétablir. Sa disgrace étoit résolue quelque temps avant sa mort ; personne n'osoit la lui annoncer, tant on craignoit les ressources que son courage et son génie lui avoient procurées tant de fois.

En 1687, la reine d'Espagne mourut. Charles épouse, l'année suivante, Marie-Anne de Neubourg, fille de l'électeur Palatin, et sœur de l'impératrice.

En 1697, paix de Riswick avec la France.

En 1700, mort de Charles II sans

enfans (1). Il appelle à la couronne par son testament le duc d'Anjou; et dans le cas que ce dernier meure sans postérité ou qu'il parvienne à la couronne de France, le duc de Berri son frère; et au défaut de ce prince, l'archiduc Charles d'Autriche, aux droits de Marie-Anne d'Autriche, seconde fille de Philippe III, et aïeule de l'archiduc; et enfin le duc de Savoie, comme arrière-petit-fils de l'infante Catherine, fille de Philippe II. Il est étonnant que Charles ait oublié Monsieur, frère de

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

(1) C'est dans l'église de l'Escurial, en Espagne, que se trouve un grand tableau très-célèbre, de Claude Coello, peintre Portugais, représentant une scène qui se passa dans ce lieu même. Charles II au milieu de sa cour, y est représenté à genoux devant le saint-sacrement que tient le prieur du monastère. Le monarque fait amende honorable pour la profanation d'une hostie lacérée par une main impie et vengée par un miracle. On admire beaucoup la composition de ce tableau et l'expression des figures.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Louis XIV, et le duc de Chartres son fils, qui, dans l'ordre de la succession, devoient précéder, comme fils et petit-fils d'Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III. L'archiduc n'étoit petit-fils que de la seconde fille du même roi. Monsieur protesta contre cet oubli, et Philippe V donna un décret qui le confirma dans ses droits. Philippe V, surnommé le Couragenx, monte sur le trône en 1700, épouse Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Le roi et la reine donnent toute leur confiance à la belle princesse des Ursins, française, de la maison de la Trimouille.

L'archiduc se ligue avec le Portugal contre l'Espagne; il débarque sur les côtes de Valence, et y est proclamé roi d'Espagne. Philippe est obligé de fuir de Madrid; ensuite il reprend cette ville abandonnée par les ennemis.

En 1707, bataille d'Almanza, gagnée par les Espagnols commandés par le maréchal de Berwick, contre les Autrichiens, les Portugais et les Hollandais

En 1710, l'archiduc entre vainqueur à Madrid, et force Philippe et la reine à fuir une seconde fois de leur capitale. L'archiduc se fait proclamer à Madrid, mais ne reçut que des témoignages de haine de tous les citoyens qui crièrent: Vive le roi Philippe. La même année bataille de Villaviciosa, gagnée par les Espagnols commandés par le duc de Vendôme, contre les Autrichiens; le roi y fit des prodiges de valeur. En 1711, l'empereur Joseph meurt, ne laissant que deux filles. L'archiduc parvient à l'empire; il quitte l'Espagne pour aller recueillir la succession de son frère. Les Anglais ne voulurent plus soutenir les prétentions du nouvel empereur, craignant de voir renaître la formidable puissance de Charles-Quint. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Philippe renonça solennellement au trône de France, et prit toutes les précautions qui pouvoient rendre cette renonciation solide et sacrée; celle des ducs de Berri et d'Orléans fut dans le

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

même temps enregistrée au Parlement de Paris.

En 1713, paix d'Utrecht, par laquelle Philippe est universellement reconnu roi d'Espagne, excepté de l'empereur. Les Las-Cortès promulguent une loi qui règle que les princes descendans de Philippe, en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant. La même année, Berwick entre en conquérant dans Barcelonne. Mort de la reine. La princesse des Ursins forme le projet d'épouser le roi ; elle se fait haïr généralement par son faste et son ambition. Philippe lui conserve sa confiance et son crédit, mais détruit ses espérances. L'abbé Albéroni, fils d'un paysan Italien, s'empare de l'esprit de cette princesse ; il lui persuade de marier le roi à Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, qu'il dépeint comme une personne foible et bornée, également facile à subjuguer

et à gouverner. L'ambitieuse princesse des Ursins, abusée par un homme aussi ambitieux qu'elle, et d'un génie supérieur au sien, détermine le roi à cette union. Le mariage se fait; Philippe s'avance jusqu'à Guadalaxara, au-devant de la nouvelle reine. La princesse des Ursins, empressée de jouir de la faveur qu'on lui a promise, pousse jusqu'à Xadraque. Elisabeth, princesse d'un esprit ferme et décidé, et prévenue de tout ce qu'elle avoit à craindre de la part d'une femme aussi intrigante qu'ambitieuse, reçut très-mal madame des Ursins, et cherchant et trouvant un prétexte pour se plaindre d'elle, sans perdre de temps, elle ordonna positivement qu'on la conduisît sur-le-champ hors du royaume, ce qui fut exécuté; et par cette action, aussi hardie que singulière, elle priva Philippe de sa favorite, et se délivra pour toujours d'une rivale dangereuse. Madame des Ursins ne reparut jamais en Espagne. En 1715, mort de Louis XIV.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En Espagne, Albéroni, possédant toute la confiance du roi et de la reine, gouverne despotiquement. Il forme contre le régent de France les plus affreux complots. Enfin Philippe, pour avoir la paix, est obligé de sacrifier son ministre et de l'exiler de l'Espagne. Albéroni s'étoit fait des ennemis irréconciliables de toutes les puissances de l'Europe. Il ne pouvoit compter sur aucun asyle, pas même sur Rome, quoiqu'il fût cardinal; le Pape étoit son plus mortel ennemi. Il erra d'abord quelques années sous un nom supposé. Enfin, Clément XI mourut; alors Albéroni fut à Rome, et pensa même y être Pape. Albéroni fut un homme extraordinaire; on ne peut lui refuser du génie. Il fit de très-beaux réglemens; mais il eut une tête trop ardente, et malheureusement pour son intérêt et pour sa gloire, il n'eut aucun des principes de probité qui pouvoient seuls modérer l'impétuosité de son imagination. Il voulut bouleverser l'Europe et

fut renversé lui-même ; et l'on peut dire qu'il ne lui manqua, pour être heureux et véritablement grand, que d'être honnête homme. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

L'infante, âgée de quatre ans, passe en France pour être élevée sous les yeux de Louis XV, qui avoit douze ans. Mademoiselle de Montpensier, fille de M. le régent, passa en Espagne, où elle épousa le prince des Asturies, et Mademoiselle de Beaujolois sa sœur, qui devoit s'unir à don Carlos, l'y suivit bientôt après. En 1724, Philippe V abdique et laisse le trône à son fils Louis I, surnommé le Bien-Aimé. M. le régent de France étoit mort l'année d'auparavant. Louis ne règne qu'un an, et meurt de la petite vérole ; Philippe son père, après sept jours de résistance, se rend aux vœux de la nation, et remonte sur le trône. La Cour de France renvoie l'infante : Philippe, par représailles, renvoie aussi Mademoiselle de Beaujolois, destinée à don Carlos, ainsi que la reine, veuve de Louis I,

Abrégé de l'Hist. d'Espagn. et il se brouille avec la France. Cependant peu-à-peu les choses se pacifièrent ; en 1727, le duc de Bourbon en France est disgracié, et l'évêque de Fréjus, si connu depuis sous le nom de Cardinal de Fleuri, succède à sa faveur et à sa puissance.

En 1730, Victor-Amédée abdique. Don Carlos hérite de Parme, et fait la conquête de Naples : Philippe, son père, lui envoie un diplôme par lequel il le crée roi de Naples en 1734. Philippe v meurt en 1746 ; il fut digne, à tous égards, des titres glorieux de grand homme et de bon roi. Son fils, Ferdinand vi, surnommé le Sage, lui succède. Ce prince commence son règne par des actes de bienfaisance ; il fait rendre la liberté aux prisonniers, pardonne aux contrebandiers et aux déserteurs, assigne un jour dans la semaine pour entendre les plaintes de ses sujets, et choisit pour son premier ministre don Joseph de Carjaval-y-Lancastre, recommandable par son dé-

Abrégé chronol. de l'Hist. d'Espagn. et de Portugal, t. 2.

sintéressement, son amour pour le bien public, ses connoissances et son goût pour les Lettres. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En 1748, paix générale dans l'Europe, assurée par le traité d'Aix-la-Chapelle. La reine établit dans Madrid un couvent pour l'éducation des filles nobles.

En 1756, l'Angleterre est la première à troubler la tranquillité de l'Europe, en attaquant les Français vers le Canada, et en arrêtant plus de trois cents vaisseaux marchands, avant d'avoir fait une déclaration de guerre.

En 1759, mort de Ferdinand VI, âgé de 46 ans. Il gouverna ses sujets en grand roi et en tendre père; il réforma les abus introduits dans les finances, protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'infant don Carlos, roi de Naples et des Deux-Siciles, monte sur le trône d'Espagne, sous le nom de Charles III.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

*Loix, mœurs et usages des Espagnols.*

Les mœurs des Goths eurent tant d'influence en Espagne, principalement sur les peuples étrangers qui s'établirent dans les différentes parties de ce royaume, qu'il paroît nécessaire de rapporter d'abord ce qu'on connoît des usages de cette nation. Les missionnaires Ariens de l'Empereur Valens convertirent les Goths à la religion chrétienne; mais ils leur communiquèrent en même temps leurs erreurs. Ce peuple étoit si scrupuleux observateur de tous les devoirs extérieurs de la dévotion, qu'au siége de Ceuta, en 547, une armée de Goths se laissa massacrer entièrement, plutôt que de consentir à se défendre, parce que c'étoit un dimanche qu'elle avoit été attaquée. Les évêques étoient, aux yeux d'un tel peuple, des oracles infaillibles, et des ministres dépositaires de toute la puissance divine; aussi chacun de ces évêques exerçoit une autorité souve-

raine et despotique dans son diocèse. Mais quoique revêtus du sacerdoce, ils étoient obligés par les loix du Royaume d'aller à la guerre comme les autres seigneurs, et d'armer la dixième partie de leurs esclaves (1). Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Les rois Goths exercèrent long-temps un pouvoir absolu; mais par la suite, voulant se rendre plus agréables à leurs sujets, et enfin, instruits par l'expérience qu'une autorité sans bornes est la moins solide de toutes, ils limitèrent volontairement leur pou-

(1) Il est bien étrange que le christianisme n'ait pas détruit l'esclavage, et que même les esclaves des païens ayent eu des ressources contre la tyrannie de leurs maîtres, dont les esclaves chrétiens ont été privés; car on sait qu'à Rome les esclaves maltraités alloient sur la place publique embrasser la statue de l'empereur; c'étoit un asyle dont il n'étoit pas permis de les arracher; et il étoit du devoir de l'empereur, avant de se mettre à table, d'envoyer voir si personne ne s'étoit réfugié aux pieds de sa statue.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

voir, et s'imposèrent des loix. Recheswuind s'obligea et assujettit ses successeurs à ne lever d'impôts qu'avec le consentement de la Nation.

Les ducs, les comtes, et après eux les Gardingues, étoient les citoyens les plus distingués. Les ducs étoient comme autant de vice-rois; ils gouvernoient de grandes provinces, régissoient les finances, et s'attribuoient même le droit de faire battre monnoie; de là dérive sans doute le nom de ducat, que l'on donne encore à l'écu d'Espagne.

Rien n'étoit plus flétrissant pour un Goth que d'être condamné à avoir les cheveux coupés; il étoit alors déshonoré et mort civilement.

Ceux qui embrassoient la profession de médecin, devoient en même temps faire celle de chirurgien et d'apothicaire; un médecin entreprenoit la guérison d'un malade, moyennant une certaine somme, et s'il ne réussissoit point, il perdoit son salaire.

Le divorce fut permis jusqu'au règne de Chindaswinthe qui le défendit, excepté dans le cas d'adultère. Ce crime étoit rigoureusement puni ; la femme qui en étoit convaincue, devenoit esclave de son mari, ainsi que son amant ; et si ce dernier n'avoit point d'enfans, tous ses biens étoient confisqués au profit du mari outragé : si l'amant de la femme convaincue d'adultère étoit marié lui-même, alors la femme coupable tomboit dans l'esclavage de l'épouse de cet amant, qui en tiroit vengeance à son gré, mais sans avoir le droit de lui ôter la vie. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

La peine du talion avoit lieu, suivant la loi des Goths, mais le coupable pouvoit acheter sa grace ; chaque crime avoit sa taxe

On remarque encore parmi les Espagnols, le goût que les Arabes leur ont donné pour la galanterie, les titres fastueux, et le langage métaphorique et hyperbolique.

Le peuple étoit dans les premiers

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

temps esclave et malheureux ; mais dans le royaume d'Arragon, la noblesse voulant se faire un parti puissant contre les rois, fit accorder au peuple beaucoup de priviléges, et s'unit d'intérêt avec lui pour que ces priviléges ne fussent point détruits ; le peuple d'Arragon élut les *Ricos-Hombres*, et pour président de ce tribunal redoutable aux rois, il nomma un grand-justicier, qui devoit avoir une puissance sans bornes. Ce grand-justicier, assis sur un trône, environné des grands de la nation, voyoit le roi venir la tête nue se prosterner à ses pieds, et prononcer à haute voix la formule du serment qui lui étoit prescrit ; le grand-justicier, pendant cette cérémonie, lui tenoit une épée nue appliquée sur le cœur, et lui disoit : « Nous qui valons autant que vous, » nous vous faisons notre Seigneur et » Roi, à condition que vous maintien- » drez nos priviléges et libertés, sinon, » non ». Le grand-justicier avoit le droit de citer le roi devant les états-généraux,

et de le faire déposer s'il manquoit à son serment. Pierre I d'Arragon obtint l'abolition de l'humiliante cérémonie du serment. Enfin, sous Charles II, la dignité de grand-justicier perdit toute son autorité; et elle n'est plus aujourd'hui qu'un titre sans pouvoir. Le règne de Ferdinand III devint une époque heureuse pour les Espagnols Chrétiens, sur-tout pour les habitans de la Castille; ce prince fit une révolution dans les mœurs, diminua le pouvoir des nobles, et tira ses peuples de la barbarie et de l'oppression. Mais il fallut user de beaucoup de ménagement pour engager les grands à quitter des châteaux où ils s'étoient cantonnés. Ce fut par l'appât de brillantes dignités et de grandes prérogatives, soit à la cour, soit dans les armées, que Ferdinand vint à bout de les rendre courtisans et patriotes. Dans cette vue, il créa beaucoup de charges, avec des prérogatives immenses; il imitoit, à cet égard, les Miramolins, ou souverains de Cordoue, et l'on peut

Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

même remarquer en général que les mœurs, les usages, et l'étiquette d'Espagne, viennent, en grande partie, des Maures. Ferdinand institua la charge d'*Adélantado*, la même, sans aucune différence, que celle de vice-roi; par la suite, Charles-Quint abolit les fonctions, et retrancha les revenus de ces charges, dont on ne connoît plus aujourd'hui en Espagne que le nom, et qui ne donnent aucun pouvoir réel. La charge d'Amirante ne fut d'abord qu'une simple commission; Alphonse XI en augmenta prodigieusement les honneurs et les prérogatives, en établissant l'Amirante seul commandant général de toutes les armées navales, et en lui attribuant le septième de toutes les prises faites sur mer, ainsi que de tous les naufrages arrivés sur les côtes du royaume. Charles-Quint réduisit cette charge à un simple titre honorifique. Ferdinand III fut aussi l'instituteur du conseil de Castille, qu'il établit en 1245, pour juger souverainement les appels

des tribunaux inférieurs, et pour donner ses décisions dans l'administration des affaires du gouvernement. Ce conseil n'a plus aujourd'hui dans son ressort les affaires du gouvernement; mais comme le plus ancien et le premier de la monarchie, il jouit d'une très-grande considération; les rois l'appellent *notre conseil;* il est le dépositaire des loix fondamentales du royaume; il est chargé de la grande police de l'Etat, et juge souverainement dans les affaires contentieuses. On doit remettre dans les archives de ce tribunal un exemplaire de tous les livres qui s'impriment. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

La grandesse avoit pris naissance dans le commencement de la domination des Goths; elle étoit principalement attribuée parmi eux à ceux qui avoient voix délibérative pour élire au trône, et on leur donnoit le titre d'*Optimates*, *Proceres* ou de *Magnates*, parce qu'alors les actes publics étoient écrits en latin; mais Alphonse x abolit cet usage, et voulut qu'on se servît

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

de la langue castillane, qui s'étoit formée des différens langages des nations qui avoient inondé l'Espagne.

On distinguoit les grands d'avec les *Ricos-Hombres ;* les premiers étoient les seigneurs principaux de la Castille, les seconds n'étoient que des gentilshommes qualifiés. Les grands et les *Ricos-Hombres* du premier ordre, avoient le droit d'ajouter à leur nom le titre de *Don ;* titre qui n'avoit d'abord été affecté qu'au roi, aux infants, et aux princes du sang.

*La Camera*, en Espagne, est un tribunal souverain pour certaines causes ; on peut, à quelques égards, la comparer à ce qu'étoit la grand'chambre du parlement de Paris. C'est en Espagne, le conseil intime du monarque. C'est encore le conseil par lequel sont expédiées toutes les grâces royales.

Aucune charge de magistrature n'est vénale en Espagne.

Il y a cinq espèces d'*Alcades ; Alcades-Pédaneo*, qui sont établis

dans les bourgs et les villages (1) ; *Alcade ordinario*, qui juge en première instance, où il n'y a pas de corrégidor, mais qui, où il y en a, connoît des causes civiles, concurremment avec lui, tandis que celui-ci agit seul dans les choses de police et d'administration. *Alcade de Barrio*, espèce de commissaire de quartier. *Alcades mayor*, ou corrégidors, qui ne diffèrent que par le titre, sont tous à la nomination du roi, sur la présentation de la Camera. *Alcades de corte*, qui tiennent à la cour, ce qui n'empêche pas que leur jurisdiction ne s'étende à l'intérieur de la capitale. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Les Espagnols n'ont point adopté les loix romaines, mais leurs jurisconsultes y vont puiser des lumières et des autorités. L'instruction des procès se fait en

TAYLOR INST. OXFORD

(1) C'est ordinairement un homme du peuple qui n'a d'autres fonctions que celle d'arrêter les délinquans ; et d'exécuter les ordres du corrégidor ou de l'Alcade mayor.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Espagne, conformément au droit romain, à quelques différences près. Les seules loix authentiques d'après lesquelles la justice est administrée, sont consignées dans les codes publiés par leurs anciens rois.

La torture, cette institution monstrueuse, digne de la barbarie des cannibales, n'est point encore formellement abolie en Espagne.

Le droit canon est le code reçu en Espagne dans les affaires ecclésiastiques.

Le grade militaire le plus éminent qu'il y ait en Espagne, est celui de *capitaine-général*; il équivaut à celui de maréchal de France. Après les capitaines-généraux, viennent comme en France les lieutenans-généraux, les maréchaux de camp, et les brigadiers, dont les uniformes ressemblent beaucoup à ceux de nos officiers généraux.

Le roi d'Espagne mange toujours seul, il a derrière son fauteuil, le grand-maître, le grand-aumonier, et le

capitaine des gardes. La table est servie par deux Grands d'Espagne ; l'un y pose les plats, et l'autre lui sert à boire, en mettant un genou en terre. Les dames qui servent les princesses, s'agenouillent aussi en leur donnant à boire. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Il est étonnant que tant de monarques religieux aient exigé l'hommage extérieur de soumission et d'adoration le plus expressif que l'on puisse rendre à la divinité même. C'est une usurpation de la royauté sur le culte divin ; il est probable que cet usage étrange vient de l'ancienne chevalerie ; il est vrai que les chevaliers s'agenouilloient devant ceux qui les recevoient, mais ce ne fut, dans le principe, que parce qu'ils prononçoient des sermens religieux, et communément sur l'Evangile, et cet hommage alors étoit aussi légitime que naturel.

Dans les jours de grands *galas*, toutes les personnes attachées à la cour, ont un uniforme affecté à leur place, qu'elles mettent à cette époque. Ce jour-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

là, les ecclésiastiques et les gens de la cour viennent défiler devant le roi, mettent un genou en terre, et lui baisent la main. Les dames mêmes baisent aussi la main du monarque, et celle de tous ses enfans, quels que soient leur sexe et leur âge.

*Les Grands d'Espagne* sont partagés en trois classes, qui diffèrent entre elles par des nuances très-légères. Tous les Grands d'Espagne, de quelque classe qu'ils soient, se couvrent devant le roi, et portent le titre d'excellence. La grandesse est héréditaire aux femelles comme aux mâles, à moins que le diplôme de la fondation n'établisse formellement le contraire. Tous les fils aînés de Grands reçoivent par anticipation la qualification d'*excellence*, mais leurs frères n'ont point le titre de comte ou de marquis, et on ne leur donne point l'excellence: ils portent nuement le nom de la famille, précédé de leur nom de baptême. Les Grands d'Espagne portent les titres de ducs, comtes et mar-

quis. Mais tous ceux qui sont qualifiés de ces deux derniers titres ne sont pas Grands d'Espagne. La plupart ne sont que ce qu'on appelle *Titulos*, ou titres de Castille. Ces titres ne prouvent pas l'illustration de la race, et prouvent seulement la faveur du souverain. Le roi joint quelquefois à cette grace une dénomination qui rappelle le service qu'il veut récompenser. C'est ainsi que sous Philippe v, l'amiral Navarro, qui commandoit l'escadre espagnole au combat de Toulon, fut nommé *marquis de la Vittoria*, etc. Ces titres de Castille donnent à ceux qui les possèdent et à leurs femmes, la qualification de seigneurie, *vuestra senoria*, qui, par contraction, se convertit en *vussia*. Il y a un titre mitoyen entre ceux d'*excellence* et de *seigneurie*, c'est celui de seigneurie illustrissime, *vussia illustrissima;* il est donné aux archevêques, aux évêques, et à ceux qui occupent les places de la magistrature. Non-seulement la dignité de Grands

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

d'Espagne et toutes ces qualifications de marquis et comtes de Castille ne donnent aucun revenu, mais elles ne s'accordent pas grandement. On ne les obtient qu'en payant différens droits très-chers, dont cependant le roi dispense quelquefois. On n'a jamais vu en France de fortunes comparables à celles de quelques Grands d'Espagne, mais leur représentation n'est pas en proportion de leurs richesses. Ils n'ont de somptuosité que dans leurs jardins; ils ne donnent point de fêtes. De nombreux attelages de mules, de riches livrées qui ne paroissent que trois ou quatre fois par an, une multitude prodigieuse de domestiques, voilà les grands articles de leur dépense. L'administrations de leurs biens entraîne aussi des frais considérables; ils ont des intendans, des trésoriers, des bureaux organisés comme ceux des petits souverains. Ils ont encore une magnificence plus noble, et digne d'éloges; ils conservent à leur solde, non-seulement les

domestiques vieillis à leur service, mais encore ceux de leurs pères, ceux des maisons dont ils héritent, et ils pourvoient à la subsistance de leurs familles entières. On assure que le duc d'Arcos, qui mourut en 1780, entretenoit trois mille personnes. Malgré ces dépenses excessives, il y a beaucoup moins de grandes maisons ruinées en Espagne qu'ailleurs, ce qui vient de la simplicité de leurs mœurs et de leur peu de goût pour un certain genre d'ostentation qui entraîne beaucoup de faste extérieur. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Il y a six ordres de chevalerie en Espagne; le plus distingué est celui de la Toison d'or, fondé par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et que la cour de Vienne continue à conférer en concurrence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe v et de l'archiduc. Le nombre des chevaliers de la Toison d'or est très-borné en Espagne, et cet ordre est peut-être celui de l'Europe qui a le mieux

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

conservé son antique splendeur. Il y a ensuite quatre ordres militaires, dont la fondation remonte au temps des croisades, et dont les grandes maîtrises sont réunies à la couronne, depuis Ferdinand-le-Catholique. Ce sont ceux de *Santiago*, de *Calatrava*, de *Monteza* et d'*Alcantara*. Les trois premiers sont attachés à un ruban rouge, et le dernier à un ruban vert. Ces quatre ordres ont des commanderies qui sont conférées par le roi. En 1770, le roi a créé un cinquième ordre qui porte son nom, et qui est dédié à la Conception de la Vierge. Les grand'croix portent en sautoir le grand cordon de l'ordre, bleu-céleste avec un liseré blanc. On fait des preuves de noblesse pour ce petit ordre, ainsi que pour les quatre militaires. Il est vrai que la noblesse, dans la plupart des provinces d'Espagne, n'est pas difficile à établir. Il suffit que le postulant prouve que lui et ses ancêtres ont vécu *noblement* sans avoir exercé aucune des professions en très-

petit nombre que la loi et les préjugés ont déclarés viles, et alors il est réputé noble d'extraction, *Hidalgo ;* car en Espagne on ne connoît pas les ennoblis. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

L'administration du royaume est répartie entre six départemens principaux : *le ministre des affaires étrangères*, est à beaucoup d'égards le ministre dirigeant les autres.

*Le ministre de la guerre* a une autorité assez circonscrite.

*Le ministre de la marine* travaille sans coopérateurs.

*Le ministre des finances :* on a réuni cette place à celle de surintendant-général des finances.

*Le ministre des Indes* a le département le plus vaste de toute la monarchie, car il réunit dans sa main tout le gouvernement civil, militaire, ecclésiastique et économique de l'Amérique Espagnole ; et l'on peut dire qu'il n'est point dans l'univers politique de ministre qui embrasse autant d'objets de genres différens.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

*Le ministre de grace et de justice* a dans son département la magistrature et les affaires ecclésiastiques.

Il y a beaucoup d'impôts en Espagne, et le clergé, loin d'en être exempt, en paie de très-considérables.

La réunion de tous les droits et de toutes les contributions en Espagne, ne produisit pas en 1776, plus de 110 millions de nos livres, et un peu moins dans les deux années suivantes, et l'on assure que la dépense excède constamment la recette. Le ministère s'occupe, dit-on, des moyens de suppléer à ce déficit, et de créer en même temps un fonds d'amortissement pour les dettes de l'Espagne. Car, quoiqu'à l'époque de la Révolution française, l'Espagne ne fût pas à beaucoup près aussi obérée que la France et l'Angleterre, elle avoit aussi des dettes.

Les monnoies d'or d'Espagne sont :

Le *doblon de a ocho*, que nous nommons quadruple, once d'or, ou médaille. Quand le change est au pair,

elle vaut 80 livres de notre monnoie.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Le *demi-doblon de a ocho*, ou demi-quadruple, vaut 40 livres.

Le *doublon* d'or vaut la moitié du précédent.

Le *demi-doublon* d'or.

Enfin, le petit écu d'or, ou *durito*, dont la valeur a varié, et qui vaut à présent environ 5 livres 5 sous.

Les espèces d'argent sont :

La *piastre forte*, valant le quart du doublon, c'est-à-dire cent sols, quand le change est au pair.

La *demi-piastre* forte.

La *piécette* de 5 réaux, aussi nommée pezeta colunaria, qui ne se frappe qu'en Amérique, et porte d'un côté deux colonnes, et de l'autre deux globes couronnés.

La *piécette ordinaire*, de 4 réaux, valant à-peu-près 20 sols.

La *demi-piécette*, de 2 réaux et demi.

La demi-piécette ordinaire, qu'on appelle aussi *réal de plato*, et qui vaut deux réaux de vellon.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Le *quart* de piécette.

Enfin, le *realito* ou le réal de vellon, valant à-peu-près 5 sols tournois.

Les monnoies de cuivre sont :

Le *doble quarto ;* il en faut quatre pour un réal ; il vaut à-peu-près 1 sol 3 deniers.

Le *quarto*, qui est la moitié du précédent.

L'*ochavo*, qui est la moitié du quarto.

Le *maravedi*, qui est une des plus petites monnoies qui existent ; il en faut 34 pour un réal. On n'en trouve presque plus en Espagne même.

On ne frappe point de monnoies d'or en Amérique. Celles d'argent qui y sont frappées ont pour marques distinctives d'un côté, les deux colonnes, et de l'autre, une guirlande de lauriers autour de la tête du souverain.

Il y a en Espagne, comme en France et en Angleterre, des *monnoies idéales* ou monnoies de change, qui sont :

La *pistole simple* ou le *doblon*, va-

lant 4 piastres simples et 15 francs de notre monnoie. Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

La piastre simple ou *peso*, qu'on appelle *peso sencillo*, pour la distinguer du *peso fuerte*, piastre forte, valant environ 3 livres 15 sols.

Le *ducat* vaut onze réaux. C'est la monnoie dans laquelle on fixe les appointemens de la monarchie : elle n'est presque d'aucun usage hors de ses frontières. On ne parle pas de quelques autres monnoies idéales qui ne sont connues que dans les provinces, comme la livre Catalanne, la livre Valencienne, etc. (*Nouveau voyage d'Espagne, Encyclopédie, et manuscrit sur l'état actuel de l'Espagne, envoyé à l'auteur par une personne habitant l'Espagne depuis dix ans*).

Ce fut Torquemada, dominicain, qui introduisit en Espagne l'inquisition. Le cardinal Mendoce, sollicité par lui, employa son crédit auprès de la reine Isabelle, et arracha à cette souveraine, d'ailleurs si estimable, l'or-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

dre sanguinaire, que l'intérêt de sa gloire, l'humanité et la religion même, auroient dû l'empêcher à jamais de donner. Torquemada fut nommé grand-inquisiteur; il fit brûler six mille personnes dans l'espace de quatre ans. Les Espagnols perdirent, par la terreur des bûchers dont ils étoient environnés de toutes parts, la franchise et la gaîté de leur caractère, la vivacité de leur esprit, et ils devinrent silencieux, soupçonneux et défians; il ne faut point chercher d'autre cause du peu de progrès qu'ils ont fait dans les arts, les sciences et la philosophie. Les juges de l'inquisition sont choisis parmi les ecclésiastiques, les moines et les magistrats; le conseil suprême établi dans la capitale, a pour président le grand-inquisiteur, assisté de six conseillers et d'un certain nombre de qualificateurs. A parler sans déclamation de ce tribunal, on peut dire que depuis l'avénement de la Maison de Bourbon au trône d'Espagne, il n'est plus qu'un

épouvantail qui justifie très-rarement la terreur qu'il inspire (1). Les gens impartiaux s'accordent à rendre témoignage à son équité et à sa modération, et l'on doit espérer que la raison et l'humanité, c'est-à-dire la religion et la véritable piété qui en ont fait adoucir la rigueur, finiront par l'abolir entièrement. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Loin que l'or de l'Amérique ait enrichi l'Espagne, il y apporta, au contraire, la stérilité ; la valeur des denrées augmenta considérablement ; les ouvriers et les laboureurs étoient devenus soldats, et les étrangers tenoient l'Espagne dans une sorte de dépendance. Les Espagnols périssoient dans le sein de leur prospérité factice, tandis qu'ils s'étoient privés des biens réels, de ceux que le travail puise dans l'a-

(1) M. Olavidès, sa dernière victime, au lieu d'être enfermé pour dix ans, comme il y avoit été condamné, a joui de sa liberté au bout d'un an de détention.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

griculture, le commerce et les arts. Le célibat fut une suite nécessaire du luxe, et une nouvelle cause de dépopulation; les cloîtres se peuplèrent des déserteurs du commerce et des manufactures; l'Espagne toujours en guerre, et manquant de sujets, fut obligée de soudoyer des troupes étrangères qui ravageoient souvent les pays confiés à leur garde; l'éducation de la jeunesse fut entièrement négligée; enfin, on comptoit en Espagne, du temps de César, plus de cinquante millions d'habitans; il y en avoit près de vingt millions sous le règne de Ferdinand, et à peine en trouve-t-on à présent huit millions. Telles ont été les funestes suites de la découverte de l'Amérique; il étoit bien juste que cet or, acquis par tant de violences et de cruautés, devînt fatal à ses barbares ravisseurs, et vengeât les malheureux Américains, dont il avoit causé la perte.

L'agriculture n'est pas à beaucoup près aussi florissante en Espagne

qu'elle pourroit l'être. L'obstacle principal qui s'oppose à ses progrès est la difficulté des chemins que l'on n'a pas rendu praticables en tout temps, et le défaut de canaux et de rivières navigables. On a calculé que la différence du prix du transport par eau, au prix du transport par terre sur nos routes même les mieux entretenues, est en France dans la proportion d'un à cent cinquante (1). Qu'on juge par ce calcul de ce que l'Espagne gagnera quand elle sera en pleine jouissance des canaux qu'elle a déjà commencés ou dont elle a arrêté le plan, et quand elle aura fait applanir ses routes raboteuses et escarpées, et qu'alors elle pourra plus généralement substituer les voitures aux bêtes de charge. Ainsi que dans tous les grands Etats, les mœurs et les coutumes varient prodigieusement en

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

(1) Voyez l'excellent ouvrage de M. de Fer de la Nouère, sur *l'Economie dans les travaux publics*.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Espagne dans les différentes provinces. L'usage meurtrier du poignard triangulaire (instrument perfide de la vengeance) est presqu'entièrement aboli, graces aux soins des ecclésiastiques, et particulièrement aux prédications de l'archevêque de Grenade; la religion a produit ce que les loix n'avoient pu faire; elle seule aura toujours le pouvoir de corriger la férocité du peuple. Ce qui dans les mœurs espagnoles semble tenir encore à la barbarie, ce sont les combats de taureaux, spectacle pour lequel cette nation a un goût effréné. Ces fêtes sanglantes sont fort dispendieuses, mais aussi d'un grand rapport pour les entrepreneurs. Les moindres places se paient deux ou quatre réaux, suivant qu'elles sont au soleil ou à l'ombre. Le prix des plus chères est d'une piastre forte. Quand on a prélevé de ce produit le prix des chevaux et des taureaux, et le salaire des *torréadores*, le reste est consacré à des fondations pieuses. A Madrid, il

forme un des principaux fonds de l'hôpital. Les accidens sont très-rares ; cependant les torréadores sont souvent blessés, mais communément légèrement. L'auteur du *Nouveau voyage en Espagne* dit qu'en quatre ans il n'a connu qu'un seul torréadore qui soit mort de ses blessures. C'en est bien assez pour détester ces jeux barbares, d'ailleurs il est à croire que beaucoup d'autres torréadores meurent aussi, sans qu'on le sache, des suites de leurs blessures. A tout hasard, un prêtre, muni du viatique et des saintes huiles, assiste au spectacle dans une espèce de loge grillée, d'où il n'est pas apperçu des assistans. Il est surprenant que dans un pays si religieux, dans un pays où l'on punit avec tant de rigueur tout ce qui peut ressembler à l'impiété, on n'ait pas aboli des jeux si contraires à la religion : c'est une inconséquence bien étrange. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Les combats de gladiateurs n'étoient ni plus cruels, ni plus impies. C'est

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

pour *sauver les ames* et *maintenir la foi*, que l'inquisition exerce tant de rigueur. Mais les torréadores exposent autant leurs ames que leurs vies, il faut se préparer dignement à la mort pour la recevoir sans danger pour son salut: s'y exposer de gaîté de cœur et pour de l'argent, sans nulle utilité, est une espèce de crime presqu'aussi contraire à la foi que le suicide; la recevoir dans cette disposition, c'est, *selon la foi*, perdre son ame. S'amuser d'un tel spectacle, c'est outrager la religion autant que l'humanité. Cependant il est vrai que ce n'est point par cruauté que les Espagnols aiment si passionnément ces combats, c'est au contraire parce qu'ils y sont vivement émus. Ces spectacles sont pour eux ce que la tragédie est pour nous, ce que les exécutions de criminels sont par-tout pour le peuple. Ne calomnions point la nature humaine, ne confondons point l'attrait dangereux et le besoin des sensations violentes avec la barbarie,

mais sachons que dans l'un ou l'autre cas, les résultats sont trop souvent les mêmes. Au reste, ces amusemens sanguinaires, que la piété ne verra jamais qu'avec horreur, sont sans doute moins funestes aux mœurs du peuple, qu'une infinité de petits spectacles licencieux qu'on lui procure dans d'autres pays. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Ce n'est guère que pendant l'été que se donnent les combats des taureaux, parce qu'alors la saison permet les spectacles en plein air, et que les animaux sont plus vigoureux. L'arène est une espèce de cirque autour duquel règne une vingtaine de gradins, dont le plus élevé seulement est couvert. Les loges occupent la partie supérieure de l'édifice. En quelques villes, Valladolid, par exemple, qui n'ont pas de lieu spécialement destiné à ces combats, la place principale est convertie en place de taureaux. Les balcons de ses différens étages sont prolongés au-dessus des rues qui y aboutissent. Le spectacle s'ouvre par une

Abrégé de l'Hist. d'Espagn

espèce de promenade autour de la place, où paroissent, tant à cheval qu'à pied, les athlètes qu'on va mettre aux prises avec l'animal. Ensuite s'avancent deux alguazils à cheval, en robe noire, et en perruque, qui vont demander à celui qui préside à la fête (le gouverneur ou le corrégidor) l'ordre de la faire commencer. Le signal est donné aussitôt. L'animal, contenu jusque là dans une espèce de cabane, dont la porte s'ouvre sur la place, paroît: il a d'abord à lutter contre les combattans à cheval, *picadores*, qui, vêtus suivant l'ancien costume espagnol, l'attendent armés d'une longue lance. Cet exercice, qui demande de la force, de l'adresse et du courage, n'a rien d'avilissant: autrefois les plus grands seigneurs ne dédaignoient pas de s'y livrer; aujourd'hui même quelques *hidalgos* briguent l'honneur de combattre le taureau à cheval; et alors ils sont auparavant présentés au peuple par un des principaux personnages

de la cour. Si le taureau ne s'élance pas sur les picadores, on lâche sur lui d'énormes dogues ; au contraire, s'il s'est présenté de bonne grace, il parcourt une carrière plus glorieuse, mais plus longue et plus douloureuse. La première attaque appartient aux combattans à cheval ; quelquefois le taureau s'acharne sur le cheval, le blesse et le renverse sur son cavalier ; alors celui-ci, désarmé et terrassé, seroit dans le plus grand danger, si des combattans à pied, qu'on nomme *chulos*, ne venoient distraire le taureau en agitant devant lui des étoffes de diverses couleurs. Quelquefois le taureau les poursuit, ils lui échappent souvent en laissant tomber sur la route l'étoffe qui fait leur seule arme, et contre laquelle s'exerce et se perd la fureur de l'animal ; mais quelquefois aussi le taureau ne prend point le change, et l'athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élancer par-dessus la barrière de six pieds de haut qui forme l'enceinte in-

Abrégé de l'hist. d'Espagn.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

térieure de l'arène. En quelques endroits cette enceinte est double, et l'espace contenu entre les deux barrières est une espèce de corridor étroit, circulaire, derrière lequel le torréadore poursuivi est en sûreté. Mais quand l'enceinte est simple, le taureau fait des efforts pour la franchir, et quelquefois y parvient; l'alarme alors est universelle: cependant l'animal tombe bientôt sous les coups que chacun s'empresse à lui porter. Hors ces cas, qui sont rares, le taureau revient sur ses pas, son adversaire remonte sur son cheval, si le cheval n'est pas tout-à-fait hors de combat, et l'attaque recommence; mais souvent le cavalier est obligé de changer plusieurs fois de monture: on a vu souvent jusqu'à huit et dix chevaux expirer sur le champ de bataille. Lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté, les combattans à cheval se retirent et le livrent aux combattans à pied nommés *banderillos;* ceux-ci vont au-devant de l'animal et

lui enfoncent dans le cou, deux par deux des *banderillos*, espèce de flèches terminées en forme d'hameçons, et garnies de petites banderoles de papier coloré. Lorsque la vigueur du taureau paroît à-peu-près épuisée, que son sang s'échappe d'une multitude de blessures et ruissèle de toutes les parties de son corps, le président de la fête donne le signal de sa mort, qui est annoncée par le bruit des fanfares. Le *matador* s'avance et règne seul sur l'arène ; d'une main il tient un long couteau, de l'autre une espèce de drapeau. Le matador porte le coup mortel ; si l'animal tombe à l'instant, mille cris de joie célèbrent ce triomphe ; mais s'il survit au coup et se débat, les murmures ne sont pas moins bruyans. Le matador porte enfin un coup mieux dirigé, l'animal expire au bruit des acclamations publiques. Trois mules chargées de sonnettes et de banderoles viennent dans l'arène, on attache par ses cornes le taureau mort, et

Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

on le traîne hors de l'arêne ; il est bientôt remplacé par un autre animal. Chacun des jours consacrés à ces fêtes, on voit immoler à Madrid six taureaux le matin et douze l'après midi. On annonce dans les affiches par qui chacun d'eux sera combattu. Les trois derniers sont livrés exclusivement au *matador*, qui, sans le concours des picadores, sait trouver les moyens de varier assez les attaques pour faire durer le combat au gré des spectateurs : tantôt il les fait combattre par quelque étranger intrépide qui les attaque monté sur un autre taureau, tantôt il les met aux prises avec un ours.

Le dernier taureau est consacré au plaisir de la populace : la pointe de ses cornes est cachée sous une enveloppe arrondie qui en émousse les coups. Dans cet état, le taureau, qu'on nomme *embolado*, perd la faculté de percer et de déchirer. Les amateurs descendent en foule dans l'arêne pour le tourmenter chacun à sa manière, et reçoivent sou-

vent de violentes contusions ; mais toujours le taureau tombe enfin sous le coup du matador. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Ces jeux barbares sont d'autant plus odieux, que l'extrême péril n'en exclut pas la lâcheté, puisqu'on prend à son gré contre l'animal infortuné des avantages qui n'existoient pas dans les combats anciens. Cependant, comme on l'a dit, ils excitent encore en Espagne le plus vif enthousiasme. Dans cette carrière comme dans les autres, l'esprit de parti distribue les réputations, dispute ou exagère les succès. Communément la cour et la ville sont partagées entre deux fameux matadors ; chaque secte est toujours aussi enthousiaste dans ses éloges, aussi tranchante dans ses décisions qu'ont pu l'être parmi nous les *Glukistes* et les *Piccinistes* (1).

(1) Il n'est pas rare de voir à ces spectacles, de jeunes dames de la cour, détacher un diamant ou un bijou de leur parure pour l'envoyer au *matqdor* qu'elles préfèrent, comme

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

En Portugal, ces jeux sont encore plus barbares ; communément on n'y lâche le taureau dans l'arêne qu'après lui avoir fait dans l'étable plusieurs blessures, sur lesquelles on a répandu de la saumure, de sorte qu'il ne paroît que furieux. On a vu quelquefois à Lisbonne des hommes jetant bas leurs armes pour attaquer corps à corps ces redoutables animaux ; un de ces hommes, stupidement intrépide, saisit l'animal par ses cornes, s'y cramponna, se laissa entraîner par le taureau autour de l'arêne, jusqu'à ce que ses camarades accoururent le dégager en tuant le taureau. On a vu encore en Portugal pousser la cruauté jusqu'à lancer dans les blessures de l'animal des tuyaux adaptés à des dards et rem-

---

un tribut de leur admiration. On tient ce fait d'un ambassadeur d'Espagne, qui ajoute qu'un jour en sa présence, l'une des plus grandes dames de la cour détacha de ses souliers, des boucles de diamans d'un prix excessif, pour les envoyer à l'un des matadors.

plis d'artifices auxquels on avoit mis le feu.... Il est bon de détailler ces cruautés ; le plus sûr moyen d'en inspirer l'horreur est de les décrire avec exactitude. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

On doit dire à la gloire du gouvernement d'Espagne qu'il s'occupe depuis plusieurs années des moyens d'abolir ces horribles fêtes, sans révolter ou du moins sans mécontenter le peuple ; et déjà ces spectacles y sont beaucoup moins multipliés qu'ils ne l'étoient jadis.

Un savant Anglais ( M. Upton ) croit avoir découvert l'origine des combats de taureaux. « On trouve, dit-il, dans le » dixième livre d'Héliodore, que Théa- » gène étoit parvenu à dompter et » monter un taureau. On possède à Ox- » ford un monument précieux qui cons- » tate ce genre de divertissement ( 1 ),

( 1 ) Qui n'est point une grande singularité dans l'antiquité, car les anciens ont souvent pris plaisir à dompter des animaux plus féro-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

» Il est possible que les spectacles de » taureaux en Espagne tirent leur ori- » gine de cet ancien exercice auquel » s'appliquèrent des peuples qui, en- » levant les troupeaux de leurs voi- » sins, durent à ces vols le nom de » *Centaures*. Cet amusement de cheva- » liers passa ensuite chez les Romains, » et finit par se convertir en fêtes chez » les Espagnols modernes ». (*Nouveau Voyage d'Espagne. Voyage en Portugal, de M. Murphy*).

Les Espagnols passent pour être très-sobres et le sont en effet; mais cette sobriété est en grande partie causée par le climat. La chair des animaux dans les provinces méditerranées contient, sous un même volume, beaucoup plus de matière nutritive qu'ailleurs; leurs légumes sont aussi d'une substance plus nourrissante. La nation espagnole a beaucoup de goût pour la danse. Ses

---

ces; ils ont attelé à des chars, des lions, des tigres, etc.

danses nationales sont le *fadango*, qui se danse deux à deux, et qui ressemble beaucoup au *pas russe*, et la danse des *séguidillas*, qui se figure à huit comme nos contredanses. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Philippe II, successeur de Charles-Quint, encouragea les arts et les talens: le théâtre des Espagnols, le premier qui s'éleva en Europe avec quelque succès, fut imité par les Anglais et les Français: Corneille et Molière en France ont dû beaucoup à la scène espagnole. L'Espagne eut un grand nombre de poëtes dramatiques, d'historiens, de romanciers, de jurisconsultes. Philippe IV, un de leurs rois, protecteur et amateur des arts, composa lui-même la tragédie du *Comte d'Essex*. Les historiens Espagnols les plus distingués, furent Mariana, Herrera, qui fleurirent sous le règne de Philippe II: dans ce même temps parut aussi le fameux poëme de l'*Araucana* (1). Le

(1) Don Alunzo d'Ercilla y Cuniga voyagea

Abrégé de l'Hist. d'Espagn. fondateur du théâtre espagnol fut Calderon (1), qui eut plus d'imagination

beaucoup, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chili avoient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans; il alla au Chili à la tête de quelques troupes, et y resta tout le temps de la guerre. Sur les frontières du Chili, du côté du Sud, est une petite contrée nommée Araucana, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique; ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. Alonzo soutint contre eux une pénible et longue guerre. Il conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis, en s'immortalisant lui-même. Il employa ses momens de loisir à chanter les événemens de la guerre, et, faute de papier, il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poëme est rempli de grands défauts et de grandes beautés, il s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée où se passe l'action. *Voltaire*. C'est sous le règne de Philippe III que parut Michel Cervantes, auteur de *Don Quichotte*.

(1) Plusieurs personnes en Espagne, pré-

que de goût. On peut, après lui, nommer Guillen de Castro, à qui nous devons le sujet du *Cid*; il paroît à présent oublié en Espagne. Lope de Vega a couru la carrière dramatique; il a tous les défauts de Calderon, sans avoir son génie; mais dans ses poésies détachées, on trouve des traits de délicatesse qui justifient le goût que les Espagnols ont pour lui. On a prétendu que Lope de Vega, outre ses autres poésies, avoit composé trois mille pièces. Perès de Montalvan, qui avoit connu Lope de Vega, ne lui attribue que dix-huit cents comédies; assurément c'est encore assez pour mériter le titre de *fécond*. Les Espagnols citent comme un chef-d'œuvre sa comédie intitulée *Dorothea*. Voici une des stances que Fernand chante en l'honneur de Dorothée: « Entre la lune de ta grace et le » soleil de tes yeux, la terre de tes ri- Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

---

rèrent à Calderon, *Moreto*, poëte dramatique, aussi noble, aussi fécond, et plus sage.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

» gueurs se place pour faire de l'ombre » et former des éclipses ».

Dans un autre endroit, en parlant de sa douleur, dont il n'a, dit-il, pour confidens que les rochers et les bêtes féroces, il ajoute :

« Celles-ci par leurs mugissemens » répandent l'épouvante, et trouvent » dans leurs entrailles l'écho de mes » plaintes ».

Une vieille qui cajole Dorothée dans des vues peu honnêtes, lui dit :

« Voyez ces ajustemens dont le soleil » pourroit garnir l'habit de ses pla» nètes ».

Il est inutile de faire des réflexions sur de tels passages.

Tous ces ouvrages, dans lesquels on rencontre des beautés, sont remplis de pointes et de jeux de mots, et il est vraisemblable que le grand Corneille en a pris ce mauvais goût qu'on a justement reproché à quelques-unes de ses pièces.

Les autres anciens auteurs dramati-

ques sont : Roxas, Solis, Moreto, Arellano. Les auteurs plus modernes sont Zamora et Canizarès, qui ont écrit au commencement du dernier siècle; les auteurs de nos jours qui ont le plus de réputation, sont le marquis de Palacios et M. Huerta. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Sous tous les aspects, le théâtre Espagnol est celui de l'Europe qui approche le moins de la perfection; les acteurs ne daignent pas même cultiver leur mémoire; un souffleur y supplée sans interruption, en récitant chaque rôle à haute voix; on peut juger, d'après cela, de leur déclamation; d'ailleurs, aucune grande pièce n'est jouée de suite; entre le premier et le second acte, entre le second et le troisième (1), on distrait l'auditoire par deux petites pièces qui n'ont nul rapport ni avec la principale, ni entre elles; et ces espèces de comédies ne

(1) La plupart des pièces espagnoles ne sont qu'en trois actes.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

sont que de basses bouffonneries, qui ne peuvent amuser que le peuple (1).

Plusieurs académies ont été instituées dans ce siècle en Espagne, entr'autres, celle de la langue espagnole, qui le fut en 1714. De l'aveu de tous les grammairiens, elle a produit le meilleur dictionnaire national que l'on connoisse; elle s'assemble deux fois par semaine, et à chaque séance, chacun de ses membres reçoit un jeton d'argent

(1) Ces petites pièces s'appellent *saynètes* ou *entrémes*. Elles n'offrent ni plan, ni talent; mais elles représentent avec une extrême vérité, des scènes communes et comiques de la vie ordinaire; elles sont jouées avec un naturel parfait; les acteurs, détestables dans les autres genres, sont excellens dans celui-ci. Nous pourrions à présent, parmi nous, trouver quelque chose d'à-peu-près semblable.

Les pièces espagnoles sont en trois actes, qu'on nomme *Journées*, *Jornadas*; après le premier acte, commence le premier saynète: quand il est fini, la grande pièce se continue; à la fin du second acte, nouvelle interruption plus longue que la première. Un autre

de la valeur de quatre livres (1). C'est la seule académie qui ait une sorte d'éclat, parce que les objets dont elle s'occupe sont moins subordonnés à l'influence de la superstition. Plusieurs de ses membres sont véritablement distingués par leurs talens, entr'autres, M. *Campomanès*, MM. *Quevara* et *San Maniego*, M. *Iriarte*, frère d'un poëte de ce nom, qui a beaucoup de réputation, M. *Huerta*, M. *Moratin*, le poëte le plus célèbre de l'Espagne, etc. Cette académie est composée

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

---

saynète commence, et est suivi d'une espèce d'opera comique fort court, nommé *Torradillas*. Ces petites pièces sont de l'indécence et de l'immoralité les plus révoltantes.

(1) Il seroit à desirer que les jetons de l'Académie françoise fussent portés à cette valeur. On sait que pour l'avantage même des Lettres, on ne doit pas enrichir ceux qui les cultivent particulièrement; mais aussi ce même intérêt devroit engager à leur procurer l'honnête aisance, sans laquelle il est impossible qu'ils puissent développer tous leurs talens.

Abrégé de l'H.st. d'Espagn.

de vingt-quatre membres et de vingt-quatre surnuméraires ; son directeur perpétuel est un Grand d'Espagne, M. le marquis de *Santa-Cruz*. On trouve aussi à Madrid une académie de médecine, mais elle n'a aucune considération ; l'académie d'histoire établie en 1738, en a davantage ; son directeur, M. Campomanès, est un des hommes les plus savans qu'il y ait en Europe. Outre l'académie d'histoire de Madrid, il y en a une à Barcelonne, et une autre à Séville ; ces deux dernières ont fort peu de réputation. Quant à la philosophie et à la morale, on n'en peut citer un seul ouvrage, et il est vraisemblable que l'Espagne n'en produira jamais, tant que l'inquisition subsistera. Mais de tout ce qui doit contribuer aux progrès des lumières en Espagne, il n'est rien dont on attende un aussi bon effet que d'une institution toute récente, connue sous le nom de sociétés patriotiques. La plus célèbre est celle qui a été établie à Madrid en

1775, sous le titre de *Sociedad de los amigos del pays*, Société des amis du pays. Pour y être admis, il suffit de se soumettre à une légère contribution de dix écus par an. La destination de la société est d'encourager et de perfectionner l'agriculture et l'industrie; toute distinction de rangs est absolument bannie de ses assemblées. Les amis du pays ont institué des écoles patriotiques, qui produisent déjà des effets salutaires, et l'on adjugé des prix à ceux qui se sont le plus distingués. Le roi protége avec chaleur la société des amis du pays; il a permis au prince des Asturies et aux deux infants ses fils, de s'y aggréger. Il augmente souvent de quelques sommes les fonds de la société, et en outre il a assuré 3000 réaux (environ 750 liv.) pour cet objet. A l'exemple de la société de Madrid, il s'en est établi dans les provinces, et jusque dans l'île de Mayorque. La plus remarquable de toutes, est celle de Biscaye, nommée *Sociedad Vas-*

Abrégé de l'Hist. d'Espagne.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

*congada*. Elle s'assemble tour-à-tour dans les principales villes de la Biscaye ; plus étendue dans son plan que les autres sociétés, elle porte ses vues et dirige ses soins jusqu'à l'éducation de la jeune noblesse. Elle a, entr'autres, deux membres, M. *de Naros* et M. le comte *de Pena-Florida*, dont le mérite et les lumières honoreroient les sociétés les plus illustres.

L'Espagne a autrefois produit quelques bons peintres, tels que les Velasques, les Rivera, les Murillo, etc. Ceux qui ont à présent le plus de réputation, sont *Maella* et l'*Aragonèse* (1). L'Es-

(1) M. Menge, Saxon, un des plus grands peintres de l'Europe, a été pendant quelques années, premier peintre du roi d'Espagne ; il a enrichi l'Espagne de plusieurs chefs-d'œuvre ; mais n'a pu se résoudre à s'y fixer, malgré les offres brillantes qui lui ont été faites. On attire les artistes distingués avec de l'argent ; mais on ne les retient que lorsqu'on est en état d'apprécier leurs talens : la fortune ne peut les dédommager de l'appro-

pagne a aussi quelques bons graveurs. A l'égard de l'architecture et de la sculpture, elles sont encore en Espagne de la plus grande médiocrité. L'Escurial même, quant à l'architecture, est fort au-dessous de sa réputation. L'architecte employé en ce moment par la Cour, est un Italien nommé Sabatini; il est occupé à augmenter le palais de Madrid et le château d'Aranjuez; ses talens ont été récompensés par des gra- Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

---

bation et des éloges des connoisseurs. M. Mengs vient de finir ses jours à Rome, où il a laissé plusieurs tableaux, entr'autres, le plafond du cabinet des manuscrits au Vatican, chef-d'œuvre qui ne laisse rien à desirer, ni pour l'expression, ni pour le coloris et l'agrément des figures. Mengs avoit une sœur, Thérèse Mengs, qui a fait de très-belles copies de sujets historiques à Rome. En considération de son mérite et de celui de son frère, elle obtint une pension annuelle de 1200 écus de la cour d'Espagne, où elle alla se fixer en 1764. On voit dans la galerie de Dresde, son portrait fait par elle.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

ces qui devroient être réservées pour une autre carrière ; on lui a donné le grade de maréchal de-camp ; d'autres départemens offrent des exemples de cet abus, qui avilit le militaire sans ennoblir les arts. Mais un art que les Espagnols ont porté au dernier point de perfection, c'est celui de l'imprimerie ; on connoît déjà en Europe, comme un chef-d'œuvre typographique fort recherché depuis quelques années par tous les bibliomanes, le *Sàlluste*, traduit en Espagnol par l'infant don Gabriël.

Depuis long-temps l'Espagne a presque toujours dû aux étrangers, et surtout aux Français, les lumières et les connoissances dont elle avoit besoin ; la manufacture de Saint-Ildéfonse, qui fournit à présent les plus grandes glaces que l'on connoisse en Europe, a été établie par des Français ; ce sont des Français qui ont formé les fabriques de soie de Valence, et les ont portées, à certains égards, à un point de per-

fection qui ne peut que nuire aux nôtres. C'est une compagnie de Français qui se charge d'exploiter les salpêtres de l'Arragon. C'en est une qui perd son temps, ses fonds et ses peines à fouiller dans les ruines de Guadalcanal. Le canal de Castille dut les premiers succès de ses travaux aux talens de M. le Maur, Français, du mérite le plus distingué; c'est ce même M. le Maur qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Espagne; c'est un Français nommé M. *Marity*, qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie et la fonderie de Séville. La marine ayant les mêmes besoins que l'artillerie, l'Espagne nous demanda un constructeur, et on lui envoya M. Gautier, dont les services ont été récompensés par le grade de Brigadier. C'est à des étrangers que l'on doit le projet du canal d'Arragon, et celui du canal de Murcie. Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Il y a près d'Aranjuez une école d'équitation, fondée il y a quelques an-

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

nées par M. Ricardos; elle est dirigée avec beaucoup d'intelligence, mais elle a des fonds médiocres, et ses progrès ne répondent pas encore à l'activité du fondateur.

M. O-Relly, Irlandais, réformateur de la discipline militaire en Espagne, a conçu le projet d'une école de tactique; cette école n'avoit pas de modèle en Europe. Depuis l'éloignement de M. O-Relly elle languit, et l'espoir qu'elle avoit donné se dissipe.

M. le comte de Gazola, Italien, autre Officier général, a fondé à Ségovie une école d'artillerie pour les jeunes gentilshommes élevés aux frais du roi; cette école prospère sensiblement.

Enfin il y a à Carthagène une école d'ingénieurs-constructeurs établie par ce M. Gautier, Français, dont on a déjà parlé.

L'Espagne ne fait que commencer à mettre à profit ses vastes domaines, pour se composer un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique; elle a

deux sujets habiles pour présider à ces deux établissemens ; la cour entretient au Pérou quatre naturalistes qui y font des découvertes, et elle se dispose à en envoyer au Mexique pour le même objet. Son cabinet d'histoire naturelle deviendra un des plus curieux et des plus complets de l'Europe ; il n'est que depuis 1770 au roi d'Espagne, à qui il fut offert par M. d'Avila, qui avoit passé sa vie à le composer. Il est bien surprenant que les dominateurs des Indes aient songé si tard à se procurer une telle collection ; ce cabinet est fort riche en minéraux, en madrépores et coquilles. Tous les autres articles, sur-tout du règne-animal, sont encore très-imparfaits. Ce règne n'abonde pas davantage à la cour d'Espagne en échantillons vivans ; on ne voit à la ménagerie qu'un éléphant, quelques singes, deux guanacos, deux zèbres et quelques gazelles ; on ne parle pas des chameaux et des buffles qui servent de bêtes de somme à Aranjuez.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Abrégé de l'Hist. d'Espagn.

Le jardin botanique est sous la direction de M. Ortega, qui mérite et obtient les encouragemens du gouvernement. Ce jardin est encore hors la ville, mais on se dispose à le transporter à côté du *Prado*, promenade publique fort connue par tous les romans et les comédies espagnoles, mais qui ne mérite sa réputation que depuis que Charles III s'est occupé de son embellissement; elle est dans la plus belle situation, et l'on travaille à l'orner de fontaines et de statues; on lui destine en particulier la belle statue équestre de Philippe IV, chef-d'œuvre de *Pierre Tacca*, Florentin, qui a été jusqu'ici confinée dans un des jardins intérieurs de *Buen-Retiro* (1).

(1) On doit d'autant plus regretter que l'Espagne ait fait si peu de progrès dans les arts, les sciences et la morale, qu'il n'existe point de nation plus spirituelle, plus courageuse et plus distinguée par sa probité. « La » bonne-foi des Espagnols, dit M. de Mon» tesquieu, a été fameuse dans tous les temps.

# TRAITS DÉTACHÉS DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

## LE CID.

Traits détachés.

RODRIGUE DIAS DE BIVAR, surnommé LE CID, un des plus grands capitaines du onzième siècle, fut le modèle des guerriers et des chevaliers de son temps. Il signala sa valeur contre les Maures d'Espagne, qu'il vainquit en plusieurs combats, et auxquels il enleva Valence et beaucoup d'autres

Abrégé chronol. de l'Hist. d'Espagn. et de Portugal.

» Justin nous parle de leur fidélité à garder » les dépôts; ils ont souvent souffert la mort » pour les tenir secrets Cette fidélité qu'ils » avoient autrefois, ils l'ont encore aujour- » d'hui. Toutes les nations qui commercent à » Cadix confient leur fortune aux Espagnols, » et ne s'en sont jamais repentics ». (*Esprit des Loix, tom.* II).

Traits détachés.

places importantes. Il vivoit sous le règne d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, qui, loin de récompenser ses services, le persécuta; fatalité commune à presque tous les grands hommes qui ont illustré l'Espagne. Le Cid mourut à Valence l'an 1099 (1).

## BÉRENGÈRE DE BARCELONNE, *Reine de Castille, vers* 1139.

Histoire d'Espagn. par M. Desormeaux.

CETTE princesse joignit à une beauté éclatante un mérite supérieur. Elle se trouva, avec très-peu de troupes, dans le château d'Ozexa, assiégée par les Maures; en cette extrémité, elle imagina de faire dire aux généraux de

(1) Le Grand Corneille, dans sa tragédie du Cid, a très-fidèlement suivi l'histoire. La passion réciproque du Cid et de Chimène; le combat de ce premier avec le père de sa maîtresse; la mort du comte Gomez de Gormas; la douleur de Chimène; l'ordre que le roi lui donne d'épouser son amant, toutes ces circonstances se trouvent dans l'histoire. *Cid*, en langue moresque, signifie *Seigneur*.

Texufin, qu'elle ne pouvoit croire que des chevaliers, si renommés pour leur bravoure et leur galanterie, fussent sérieusement déterminés à former l'attaque d'une place qui n'étoit défendue que par une femme. Ce seul reproche suffit, dans un siècle que nous nommons barbare, pour faire lever le siége. Les chevaliers Maures n'imposèrent d'autres conditions à la reine que celle de les honorer de sa présence, à la distance qu'elle jugeroit convenable. Bérengère, ornée d'une parure éblouissante, parut sur les murs. Les ennemis défilèrent devant elle, en célébrant, par des acclamations redoublées, et ses graces et l'éclat de sa beauté. Bérengère étoit sœur de la reine Blanche, mère de S. Louis, roi de France. Ces deux princesses eurent une conformité de destinées bien extraordinaires. Elles furent l'une et l'autre également belles, vertueuses et spirituelles. Bérengère, ainsi que Blanche, eut la régence des Etats de son fils, et

Traits détachés.

Traits détachés.

enfin elle fut mère de Ferdinand III, qu'on peut seul comparer à S. Louis, puisqu'il a été aussi grand que ce prince, aussi pieux, saint, et canonisé comme lui.

Dans les combats entre les Espagnols et les Maures, on en trouve un où se signalèrent les femmes de Tortose. Elles s'exposèrent sur les remparts de leur ville, et firent de tels prodiges de valeur, que Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelonne, institua pour elles en 1170 l'ordre militaire de *la Hacha* ou *du Flambeau*. Elles obtinrent encore plusieurs priviléges honorables qui sont abolis; mais le droit d'avoir le pas sur les hommes, de quelque rang qu'ils soient, dans les cérémonies de mariage, leur a été conservé.

Pendant la guerre que se firent Jean premier, roi de Portugal, et le roi de Castille, les Anglais ayant assiégé Palancia dans le royaume de Léon, qui se trouvoit alors totalement dépourvue d'hommes, toute la noblesse ayant

suivi le prince en campagne, les Dames défendirent leur ville, repoussèrent l'assaut de l'ennemi, le harcelèrent par des sorties, et le contraignirent de se retirer. Pour récompenser leur valeur, le roi leur permit de porter l'*Echarpe d'or*, et leur accorda tous les priviléges des chevaliers *de la Bande* ou de l'*Echarpe*. Traits détachés.

## Ferdinand II, *Roi de Léon.*

Ferdinand II étoit en guerre avec le roi de Portugal. Ce dernier fut, avec son armée, au secours de Sancteren, place assiégée par les infidèles qu'il battit, et força de lever le siége. Cette expédition étoit à peine terminée, lorsque Ferdinand parut avec une armée qui causa d'abord beaucoup d'inquiétude au roi de Portugal, mais Ferdinand lui fit dire qu'il n'étoit venu que pour secourir Sancteren, et non pour combattre un prince Chrétien qui avoit eu la gloire de chasser les infidèles. En effet, quoique l'armée du roi de Portu- Abrégé chronol. de l'Hist. d'Espagn. et de Portugal.

Traits détachés.

gal fût très-inférieure à celle de Ferdinand, et que les fatigues du siége l'eussent absolument mis hors d'état de se défendre, le roi de Léon eut la générosité de ne vouloir pas profiter de ses avantages, et de respecter la gloire et le malheur de son rival et de son ennemi; enfin, de se retirer et de renoncer à une victoire certaine.

### VILLA-AUDIADO, *vers* 1441.

Abrégé chronol. de l'Hist. d'Esp. et de Portugal.

JEAN II, roi de Castille, s'étant avancé un jour vers Tolède, accompagné seulement de trente cavaliers, fut attaqué par un parti de mécontens, et sur le point d'être enlevé. Mais un aventurier, nommé Villa-Audiado, arrêta seul les rebelles assez long-temps, pour donner au roi la possibilité de s'échapper. Ce prince, par reconnoissance, le fit comte de Ribadéo, et lui accorda, ainsi qu'à ses descendans, le privilége singulier de manger à la table du souverain le premier jour de chaque année.

## GONSALVE DE CORDOUE, *surnommé* LE GRAND.

Traits détachés.

GONSALVE naquit à Cordoue, ville célèbre par les grands hommes qu'elle a produits. Long-temps avant qu'elle fût tombée sous la domination des Maures, elle donna Lucain (1) et les deux Sénèques à l'ancienne Rome; et sous le règne d'Abdérame, elle devint la patrie et l'asyle des arts et des sciences. La famille de Gonsalve étoit aussi ancienne qu'illustre. Son père, nommé Pierre, avoit servi plusieurs années dans les guerres d'Espagne contre les Maures, et s'y étoit également distingué par son habileté et par sa valeur.

Hist. de Gonsalve, par le P. du Poncet, Jésuite, t. 1.

A tous les avantages que peut donner une excellente éducation, Gonsalve réunissoit une figure charmante, un caractère facile et doux, un esprit insinuant, une excessive libéralité et

(1) Poëte latin, auteur de la Pharsale.

Traits détachés. une ardente passion pour la gloire. Tant de dons heureux et tant de moyens de réussir étoient encore accompagnés d'une franchise extrême, aimable et précieuse qualité, souvent imprudente et dangereuse, mais qui, du moins, préservera toujours du malheur affreux d'être haï.

Gonsalve étant encore dans sa première jeunesse, parut à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et en fit l'ornement et l'admiration. Sa magnificence, sa galanterie, sa hardiesse et son adresse aux courses de chevaux et dans les exercices militaires, lui firent donner unanimement le surnom de *Prince de la Jeunesse*. Mais la guerre, en se rallumant, va bientôt lui procurer les occasions de mériter un surnom plus durable et plus glorieux.

Il servit d'abord sous Mendoce, comte de Tendille, aussi habile politique et aussi honnête homme que grand capitaine, et sous Alphonse de Cardonne. L'exemple et les conseils de ces deux

généraux contribuèrent beaucoup à développer et à perfectionner ses talens. Gonsalve se plaisoit à le publier, et il n'appeloit jamais Cardonne que son maître ou son père. Traits détachés.

Gonsalve ne quitta point l'armée tant que dura le siége de Grenade, et Ferdinand lui dut en partie la réduction de cette importante place. Un service aussi éclatant établit également sa faveur à la cour, et sa réputation dans l'Europe. Un nouvel événement augmenta encore son crédit auprès d'Isabelle et de Ferdinand. Se trouvant avec la reine et quelques autres personnes dans une petite barque sur la mer, il survint tout-à-coup un orage si violent, qu'il fut impossible d'aborder. Alors Gonsalve suppliant la reine de se confier à son zèle et à sa force, se jette avec elle dans la mer, et la porte heureusement sur le rivage couvert d'une multitude innombrable, attirée par ce spectacle, et dont les cris, les acclamations et les applaudis-

Traits détachés.

semens ne furent pas sans doute pour Gonsalve l'éloge le moins flatteur qu'il reçut dans ce jour (1).

On n'entrera point dans le détail de toutes les actions militaires de ce grand homme ; on ne parlera que de la plus brillante, la conquête de Naples, qu'il soumit entièrement à la domination de Ferdinand. On trouva dans cette ville des richesses immenses que Gonsalve abandonna à ses troupes victorieuses. Cependant quelques soldats n'ayant pu avoir part au butin, s'en plaignirent à Gonsalve qui leur dit : « Eh bien ! il » faut que la libéralité de votre général » vous dédommage de votre mauvaise » fortune. Allez chez moi, mes amis, » et pillez-moi sans scrupule, je vous » le permets, et je vous donne tout ce » que vous trouverez dans mon palais ». Cet excès de prodigalité ne peut con-

(1) Le père du Poncet, en rapportant ce trait, dit que *cette action de Gonsalve ne déplut point à la reine Isabelle.* Ce style, comme on voit, n'est pas emphatique.

venir qu'à un général d'armée qui veut faire de grandes choses, car il ne sauroit payer trop cher l'amour et l'admiration des troupes (1). Gonsalve posséda toutes les vertus qui sont faites pour exciter l'enthousiasme, et pour gagner les cœurs. Jamais Général ne fut plus humain et plus généreux. A la prise de Ruvo, il s'occupa particulièrement du soin de réprimer la licence de ses troupes, « défendant expressément » d'approcher des églises où les femmes » s'étoient réfugiées »: il prit de telles précautions, qu'aucune d'elles ne reçut la moindre insulte, et il leur rendit à

Traits détachés.

(1) C'est dans ce temps que Constance d'Avale défendit avec un courage extraordinaire l'île d'Ischia, et força les Français à se retirer. C'est cette même héroïne qui se chargea de l'éducation de deux de ses neveux, Pescaire et Vuast, fils de ses frères, et orphelins l'un et l'autre, et qui devinrent par la suite deux des premiers et des plus célèbres généraux de leur siècle. (*Histoire de Gonsalve, tome* II).

Traits détachés.

toutes la liberté sans rançon. Jamais personne n'eut mieux que lui ce talent dont les anciens tiroient un si grand parti, et qui nous paroît presque ridicule aujourd'hui; celui de savoir parler aux troupes, et de les ranimer en paroissant toujours compter et sur leur courage et sur la fortune. Au commencement d'une action, voyant sauter son magasin à poudre, et cet événement consternant tous les soldats : « Mes » amis, s'écria-t-il aussitôt, la victoire » est à nous; le ciel nous annonce par » ce signe éclatant, que nous pouvons » même nous passer d'artillerie ». En effet, il remporta une victoire complète. Ces mots, et tous ceux de ce genre, paroissent souvent insipides ou extravagans dans un livre; mais quelle force ne doivent-ils pas avoir lorsqu'ils sont dans la bouche d'un si grand homme à la tête de son armée, et qu'ils sont placés à propos et avec l'air de l'enthousiasme!

Bibliothèque de Société, t. 1.

Le P. du Poncet.

La conquête de Naples, qui procura tant de gloire à Gonsalve, ne fut pas

utile à sa fortune. Loin d'exciter la reconnoissance de Ferdinand, elle ne lui inspira qu'une défiance et des craintes également vaines et injurieuses ; il ne douta point que Gonsalve n'osât porter ses vues jusqu'au trône de Naples conquis par sa valeur. En effet, on prétend que toutes les circonstances sembloient favoriser cette usurpation ; mais il est certain que Gonsalve n'en forma jamais le projet. Cependant, Ferdinand redoutant son séjour à Naples, lui manda de revenir promptement en Espagne, et pour l'y attirer plus sûrement, il lui offrit la commanderie de Saint Jacques, dignité si considérable et si importante, qu'on avoit jugé nécessaire de la réunir à la couronne, et de ne l'en détacher jamais. Gonsalve ne balança point à accepter cette grace, la seule en effet qui pût payer ses services ; et pour dissiper entièrement les soupçons et les craintes de Ferdinand, qu'il avoit facilement pénétrés, il refusa le généralat des troupes ecclésiastiques et vénitien- Traits détachés.

Traits détachés.

nes. Cette modération excita l'admiration de l'Europe, et rassura Ferdinand, mais en mettant le comble à la gloire de Gonsalve, elle ne pouvoit qu'accroître dans le cœur du roi l'envie secrète que tant de mérite y avoit fait naître.

Gonsalve de retour, pressa Ferdinand de lui accorder la récompense qu'il lui avoit si solennellement promise; mais il ne reçut pour tout fruit de ses travaux, de ses plaintes et de ses justes réclamations, que de froides défaites, qui furent bientôt suivies de refus positifs. Gonsalve, disgracié, prit le seul parti qui fût digne de lui; il quitta la cour, et se retira à Loxe. Comme sa considération étoit indépendante de la faveur, sa disgrace, loin de l'affoiblir, ne fit que lui donner plus d'éclat; non-seulement il conserva tous ses anciens amis, mais il sut s'en attacher de nouveaux. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus distingué en Espagne; il étoit du

bon air d'y être admis ; et la mode, ce tyran fantastique créé par la vanité, et souvent plus impérieux que les passions mêmes, força les courtisans à le rechercher, les poëtes à le célébrer dans leurs vers, et la Nation entière à lui prodiguer les témoignages les plus éclatans d'estime et d'admiration. Gonsalve, consolé sans doute des injustices de Ferdinand, par un triomphe si flatteur, accrut encore cet enthousiasme en manifestant des qualités qu'il n'avoit pu déployer jusqu'alors, une bienfaisance aussi éclairée qu'active, et une gaîté, une douceur et une égalité de caractère, qui lui donnoient dans la société un agrément inexprimable. Devenu l'arbitre de ses voisins, une de ses principales occupations étoit de pacifier les différends qui survenoient entr'eux, et la plus tendre reconnoissance le payoit assez du temps et des soins qu'il leur consacroit. Il y avoit déjà quelque temps que Gonsalve, dans sa retraite de Loxe, goûtoit un bonheur dont il n'a-

Traits détachés.

Traits détachés.

voit jamais eu d'idée, lorsque le cardinal Ximénès, premier ministre d'Espagne, se disposa à passer en Afrique pour faire la guerre aux Maures, et leur enlever Oran. Personne ne douta que Gonsalve ne fût choisi pour commander cette expédition, mais Ferdinand sacrifia dans cette occasion l'intérêt politique à son animosité particulière. Cependant, en laissant Gonsalve à Loxe, il l'estima assez pour le faire consulter par Ximénès, sur l'entreprise qu'on méditoit. Ce fut alors que Gonsalve se montra plus grand qu'il n'auroit pu l'être en commandant les armées. Se dépouillant de tout ressentiment personnel, ne considérant que le bien et la gloire de l'Etat, il encouragea le cardinal qui balançoit encore, en l'assurant du plus heureux succès : il l'aida de ses conseils, lui traça le plan qu'il devoit suivre, lui indiqua le choix qu'il devoit faire des troupes nécessaires à l'exécution de ce grand dessein, et enfin le pressa de confier le commandement à

Pierre Navarre, qu'il regardoit comme un des meilleurs généraux qui fussent au service d'Espagne. Pourroit-on ne pas éprouver le plus doux sentiment d'admiration en voyant le premier capitaine de l'Europe, rejeté par haine, consulté par la nécessité, agir avec cette héroïque droiture, employer tout son génie à former le plan qui doit servir à la gloire d'un autre, désigner lui-même le rival qu'il croit le plus digne de le remplacer, et développer ainsi une ame si supérieure aux foiblesses de l'amour-propre, de l'envie et de la vengeance ! Traits détachés.

Tous les conseils de ce grand homme furent exactement suivis, et le succès en prouva la solidité. Pierre Navarre attaqua Oran, et la prit en un seul jour. Ximénès, qui l'avoit suivi, satisfait d'avoir été témoin de ce premier exploit, retourna en Espagne, et laissa à Navarre le commandement des armées; ce général justifia l'opinion de Gonsalve en se rendant maître, l'année

Traits détachés suivante, de plusieurs places, entre autres d'Alger et de Tripoli. Ces heureux événemens persuadèrent généralement que l'on n'auroit jamais recours à Gonsalve, et que Navarre, quoiqu'il n'eût ni son génie ni sa réputation, lui seroit toujours préféré pour commander les armées; mais une révolution inattendue fit bientôt connoître combien ce héros pouvoit être encore utile à sa patrie. Ferdinand se trouva au moment de perdre l'Italie. Effrayé des progrès rapides des Français, il crut ne pouvoir trop se hâter de pourvoir à la sûreté de ce royaume; il n'en vit qu'un moyen, qui fut d'employer, pour le conserver, le même homme qui l'avoit conquis. D'ailleurs, le Pape et les Vénitiens le pressoient avec instance de leur envoyer Gonsalve, qu'ils regardoient comme le seul homme qui pût rétablir les affaires. Un intérêt si pressant détermine enfin Ferdinand; il fait ordonner à ses officiers de marine d'assembler à Malaga tous ses vaisseaux

pour transporter son armée en Italie. Traits détachés.
Dans le même temps Gonsalve reçoit à Loxe l'offre du commandement géral des troupes; ce moment fut sans doute un des plus brillans de sa vie. La fortune lui offroit à-la-fois les moyens de signaler sa valeur, sa fidélité, et de prouver à l'Europe, en servant avec tant de zèle un souverain ingrat, que la gloire seule, et non l'espoir des récompenses, pouvoit tout sur un cœur tel que le sien.

Tous les divers corps de troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, se rendoient en foule à Malaga avec une extrême diligence; ils étoient accompagnés d'une infinité de volontaires que le desir de servir sous Gonsalve attiroit de toutes parts; la mer étoit couverte de vaisseaux; les préparatifs s'achevoient avec une ardeur et une promptitude incroyable. L'armée entière, sûre de vaincre avec le chef qu'on lui donnoit, attendoit avec une impatience inexprimable et l'arrivée du

Traits détachés.

héros qui devoit la guider, et le signal du départ. Gonsalve, instruit de l'enthousiasme universel qu'il excite parmi ces troupes qui lui sont si chères, livre son noble cœur à la douce ivresse de la reconnoissance et de la joie; il brûle de revoir les généreux compagnons de ses travaux, et d'obtenir encore à leur tête de nouveaux lauriers et de nouveaux droits à leur amour. Tandis que ce grand homme s'abandonne à de si flatteuses espérances, le sort prépare à sa vertu une épreuve aussi imprévue que difficile à supporter. Comme il s'avançoit vers Malaga, il reçoit des lettres de Ferdinand qui lui apprennent que tout est heureusement pacifié en Italie; et par les mêmes dépêches, le roi lui mande que l'expédition n'aura pas lieu, et lui ordonne de renvoyer toutes les troupes. Quel coup de foudre pour un ame moins grande que celle de Gonsalve! Mais l'homme véritablement supérieur, dans le renversement même de ses plus chères espérances,

peut trouver encore une nouvelle source de gloire : Gonsalve sut le prouver. Il continue sa marche et arrive enfin à Malaga, non pour prendre le brillant commandement d'une armée florissante, mais pour la congédier. Sans perdre de temps, il rassembla toutes les troupes qui devoient l'accompagner, et les harangua d'une manière aussi noble que touchante. Il leur dit « que la fortune » leur ayant envié l'occasion de se dis- » tinguer par de nouveaux exploits, » ils devoient s'en consoler en considé- » rant l'utilité que l'Etat tiroit de ce » changement d'affaires ; et, comme » lui, bénir le ciel d'avoir délivré l'Ita- » lie de la guerre dangereuse dont elle » avoit été menacée ; qu'il n'oublieroit » jamais les marques d'estime et d'at- » tachement qu'il avoit reçues d'eux en » cette circonstance ; qu'il n'ignoroit » pas la dépense qu'ils avoient été for- » cés de faire pour former leurs équi- » pages et se rendre à Malaga ; qu'il ne » doutoit pas que le roi ne les en dé-

Traits détachés.

Traits détachés.

» dommageât; mais que pour lui, en » particulier, il leur promettoit à tous » une gratification, qu'il les prioit d'ac- » cepter, comme le témoignage de l'af- » fection d'un père; et qu'enfin ils se » retrouvassent au même lieu dans » trois jours, et qu'il leur tiendroit » fidèlement la parole qu'il venoit de leur donner ».

Ils revinrent tous en effet au jour assigné. Gonsalve fit ses largesses qui consistoient en argent monnoyé pour les simples soldats; et pour les officiers, en argenterie, en draps d'or, de pourpre et de soie, en tentes, lits de camp, en belles armes et chevaux de prix. Toutes ces choses se trouvèrent à Malaga au jour nommé, parce que Gonsalve ayant fait publier son dessein, les marchands de Séville, de Médina Sidonia, de Cordoue, de Grenade, et de divers autres lieux des environs, étoient accourus à son camp comme à une foire, avec tout ce qu'ils avoient pu apporter de plus convenable pour des

gens de guerre. On prétend que pour fournir à cette excessive libéralité, il en coûta à Gonsalve plus de cent mille écus d'or, et que n'ayant pas une somme aussi considérable, il fut obligé d'engager pour plusieurs années tous les revenus de ses terres, afin de satisfaire ses créanciers (1). Ce fameux capitaine, le héros le plus brillant et le plus parfait que l'Espagne ait produit, mourut à Grenade, l'an 1515, âgé de 72 ans (2). Ferdinand, par une étrange

Traits détachés.

(1) Ce qui pouvoit autoriser cet excès de magnificence, c'est que Gonsalve n'avoit qu'une fille, veuve du connétable de Castille, qui lui avoit laissé en mourant des biens immenses; elle se nommoit Helvire, et elle eut pour son père un attachement si tendre, qu'elle ne le quittoit jamais, et le suivit même dans toutes ses expéditions de guerre.

(1) Dans cette même année mourut aussi un autre grand homme, Alphonse d'Albuquerque, vice-roi des Indes, qu'on peut seul comparer à Gonsalve, dont il eut le courage, le génie, les vertus et la réputation. Ces deux

Traits détachés.

inconséquence, parut profondément affecté de sa mort, et rendit à sa mémoire des honneurs jusqu'alors réservés aux seuls princes du sang; mais l'une des plus belles décorations de la pompe funèbre de Gonsalve, furent cent drapeaux qui la précédoient; glorieux trophées conquis sur les ennemis, et dont ensuite on orna le tombeau de ce grand homme.

---

héros se signalèrent par d'éclatantes conquêtes, l'un en Asie, l'autre en Europe : ils furent l'un et l'autre regrettés après leur mort, et de leur propre nation et des peuples même qu'ils avoient vaincus; et cependant, malgré l'importance de leurs services, ils perdirent les bonnes graces de leurs maîtres, furent démis de leurs dignités et de leurs emplois, et laissés sans récompense de leurs glorieux travaux. (*Le père du Poncet.*) Après la mort d'Albuquerque, les peuples qu'il avoit subjugués alloient sur son tombeau implorer ses mânes, quand ils éprouvoient quelques persécutions. (Voyez *Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européens dans les deux Indes*).

## AYSA.

Traits détachés.

CHARLES-QUINT entra victorieux dans Tunis, et remit sur le trône l'usurpateur Muley Hascen, qui avoit favorisé sa conquête aux dépens des intérêts de sa nation. Ce jour même, Muley Hascen rencontra une jeune esclave que l'on conduisoit garrottée. Touché de sa beauté, il voulut la racheter, mais la maurisque s'écria : Retire-toi, perfide Hascen, qui, pour recouvrer un royaume qui ne t'appartenoit pas, as trahi ton pays !.... A ces mots, le Prince, sans se rebuter, offrit pour elle une somme considérable ; mais elle répéta : Retire-toi, te dis-je, je ne veux point d'un tyran pour libérateur. Cette jeune fille s'appeloit Aysa.

## CHARLES-QUINT.

IL fut un grand prince, mais il reçut une éducation parfaite. On verra toujours en lisant l'histoire, que tous les souverains véritablement grands ont eu

Trad. de l'Histoire de Charles-Quint, de Robertson.

Traits détachés.

d'excellens instituteurs, ou bien qu'ils ont été formés à l'école de l'adversité, et corrigés ou perfectionnés par de longs revers.

Chièvres, de la maison de Croï, fut choisi pour gouverneur de Charles-Quint, et l'on ne pouvoit faire un plus digne choix. Chièvres donna pour précepteur à son élève, le docteur Adrien, qu'il fut chercher dans le collége de Louvain, et qui fut depuis Pape. Chièvres enseigna lui-même l'histoire au jeune prince, regardant cette étude comme la plus importante de toutes. Et pour lui en donner le goût il feignit de ne la pas savoir et de l'apprendre avec lui. Lorsque Charles fut sorti de l'enfance, son sage gouverneur l'obligea à entrer au conseil, et à y dire le premier son avis sur les dépêches qu'on lui avoit fait examiner avant. De cette manière, on voyoit si le prince avoit étudié les dépêches, on lui donnoit de l'émulation pour cette étude, et on l'accoutumoit à se former une opinion à

lui. Quand il donnoit son avis, il fal- Traits détachés.
loit qu'il le motivât, et si cet avis étoit mauvais, on lui détailloit les raisons qui devoient le faire rejeter. Lorsqu'il arrivoit des pays étrangers une dépêche importante, on lui faisoit tout quitter pour l'examiner, et même s'il dormoit on le réveilloit pour cela, fût-ce au milieu de la nuit. On lui faisoit aussi recevoir les ambassadeurs, et Chièvres travailloit avec eux en sa présence (1). Depuis ce temps, depuis 300 ans, on a prodigieusement écrit sur l'éducation des princes; mais il faut convenir que dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, les vieilles idées valent bien les nouvelles méthodes.

Charles-Quint, en 1515, fut déclaré roi de Castille, conjointement avec Jeanne, sa mère, que la foiblesse de

(1) Voyez le livre intitulé, *la Pratique de l'éducation des princes, ou Histoire de Guillaume de Croï, surnommé le Sage, seigneur de Chièvres, gouverneur de Charles-Quint, par Varillas.*

Traits détachés.

son esprit rendoit incapable de gouverner (1). Charles-Quint fut un grand

(1) La douleur qu'éprouva cette princesse de la mort de l'archiduc son mari, acheva d'égarer sa raison déjà foible. Après que l'archiduc eut été enterré, elle fit retirer son corps du tombeau, elle le revêtit d'habits magnifiques, le plaça sur un lit de parade, s'établit à côté de lui, et les yeux fixés sur ce funeste objet, elle passa ainsi plusieurs jours dans cet affreux et touchant délire causé par l'amour et le désespoir. Jeanne étoit fille de Ferdinand, roi d'Arragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Elle avoit épousé Philippe, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, fille unique de Charles-le-Téméraire. (*Histoire de Robertson*).

On a vu à l'*exhibition* des tableaux, à Londres, en 1792, un tableau qui représentoit Jeanne en délire, les yeux fixés sur le cadavre de son époux. Il y avoit de la vérité dans ce tableau, mais le délire de Jeanne étoit beaucoup trop marqué. Et c'est le défaut de tous les artistes qui ont voulu peindre l'égarement de l'esprit. Outre qu'il ne faut jamais qu'une passion ou une affection puisse défigurer le visage, on devoit comprendre que

prince sous tous les rapports. François 1^er^, son ennemi et son rival, eut une réputation plus brillante, mais un mérite moins solide. L'un posséda toutes les qualités séduisantes qui peuvent éblouir les hommes et gagner les cœurs; l'autre eut en partage la sagesse et le génie qui font les grands rois (1). Traits détachés.

Lorsque la Castille (2) et le royaume

---

l'excès de la folie n'offrira jamais qu'un tableau révoltant et dénué d'intérêt, parce qu'il fait supposer que tous *les souvenirs* sont effacés, et tous *les sentimens* détruits. Le grand défaut des artistes modernes est de forcer toutes les expressions.

(1) On peut faire plusieurs reproches à Charles-Quint. Il abusa du bonheur qui mit son rival en son pouvoir; il ne tint aucune des promesses qu'il lui fit à son passage en France; mais François premier protesta contre le traité de Madrid, signa celui de Cambray, par lequel il abandonnoit tous ses alliés, et enfin, persécuta les protestans de la manière la plus barbare.

(2) Les rebelles de Castille avoient à leur tête Padilla, et donnèrent à leur confédéra-

Traits détachés.

de Valence se soulevèrent, Charles-Quint se fit également admirer par sa fermeté, sa clémence et sa bonté. Dans ce temps, un courtisan eut la bassesse d'apprendre à l'empereur qu'un gentilhomme du parti des rebelles étoit caché dans un lieu voisin. Charles répondit : « Vous auriez mieux fait d'avertir » cet homme que je suis ici, que de me » dire où il est ». La Guyenne et quelques autres provinces de France se révoltèrent, et voulurent se donner à l'empereur. Les ministres de Charles

---

tion le nom de sainte ligue; ils se saisirent de la personne de la reine Jeanne. Après divers événemens Padilla fut mis à mort. Sa veuve, Maria Pacheco, devint le chef de son parti; elle défendit Tolède avec le plus grand courage, menant son fils dans les rues, revêtu d'habits de deuil, précédé d'une enseigne sur laquelle on avoit peint le supplice de Padilla. Maria Pacheco est accusée de sortilége; elle est chassée de la ville qui se soumet aux royalistes. Maria se déguisa et se sauva en Portugal. (*Histoire de Robertson*).

lui conseillèrent de profiter des circonstances pour étendre sa domination ; mais ce prince rejeta cette proposition. « Il seroit indigne de moi, » dit-il, de soutenir la rebellion des » sujets d'un autre souverain ». Traits détachés. Abrégé chronol. de l'Hist. d'Espagn. Hist. de Robertson.

En 1535, Charles passa en Afrique, il y défit l'armée du corsaire Barberousse, prit Tunis, et rétablit le roi Muley-Hasce sur son trône. L'empereur montra dans cette occasion la valeur la plus distinguée ; et cette expédition, aussi bien conduite qu'heureuse, le couvrit de gloire.

Ce prince abdiqua en 1555. Depuis long-temps il en formoit le projet ; car s'étant arrêté quelques années auparavant dans un lieu solitaire et délicieux, près de Plazentia, il s'écria : « Que cette » agréable retraite conviendroit bien à » un Dioclétien » ! La cérémonie de son abdication fut aussi touchante qu'auguste et solennelle, elle se fit en présence de Maximilien, roi de Bohême, de la reine son épouse, des reines Histoire d'Espagn. par M. Desormeaux.

Traits détachés.

douairières de France et d'Hongrie, du duc de Savoie, du duc de Brunswick, du prince d'Orange, des Grands d'Espagne, de la principale noblesse d'Italie, des Pays-Bas et de l'Allemagne, et des ambassadeurs de tous les souverains de l'Europe. Charles rendit un compte public de sa conduite et de ses travaux. Ensuite, prenant son fils entre ses bras, il le plaça lui-même sur le trône, en lui disant : « Vous ne pouvez me payer de » ma tendresse, qu'en travaillant sans » relâche au bonheur de vos sujets. » Puissiez-vous avoir des enfans qui » vous engagent à faire un jour pour » eux ce que je fais aujourd'hui pour » vous » !

Hist. de Robertson.

Charles se retira dans le monastère de Saint-Just (1), avec Turriano, fa-

(1) Dans le même temps, Amurat II, empereur des Turcs, après avoir régné avec gloire, abdiqua et se retira parmi des Derviches ; mais les besoins de l'empire l'arrachèrent bientôt à sa solitude, et le forcèrent à remonter sur le trône.

meux mécanicien, qui partageoit sa solitude, et occupoit ses loisirs. Charles cultivoit les plantes de son jardin, voyoit familièrement ses voisins, et vivoit comme un simple gentilhomme; mais une longue et cruelle maladie vint affoiblir son corps et son esprit. Il se livra à la superstition et aux noires idées qu'elle enfante, et perdit le repos dont il avoit joui si tard, et qu'il avoit acheté par un si noble sacrifice. Il mourut en 1558, âgé de 58 ans et demi. Traits détachés.

L'un des plus beaux portraits faits par le Titien est celui de Charles-Quint, peint jusqu'aux genoux, dans le palais du roi d'Espagne, à Madrid. On admire aussi dans la même ville, au vieux palais de *Buen-Retiro*, une statue de Charles-Quint, foulant aux pieds un homme nu et enchaîné, que l'on croiroit être l'emblême de l'hérésie, mais qui, d'après l'estampe gravée dans le *nouveau voyage d'Espagne*, paroît plutôt être un Africain, et faire allu-

Traits détachés. sion aux victoires de Charles-Quint en Afrique.

### Barthélemi de Las-Casas, *évêque de Chiappa.*

Ce héros du christianisme, auquel les philosophes mêmes ont rendu justice, naquit à Séville, en 1474, d'une famille noble. Dès l'âge de 19 ans, il suivit son père qui passoit dans les Indes avec Christophe Colomb. De retour en Espagne, il embrassa l'état ecclésiastique, devint curé, et, peu de temps après, il quitta sa cure et sa patrie pour aller travailler au salut et à la liberté des Indiens. Quelques gouverneurs abusant avec inhumanité de leur pouvoir, faisoient détester le nom espagnol par leurs cruautés. Las-Casas résolut de retourner dans sa patrie, pour porter aux pieds de Charles-Quint les plaintes des malheureux Indiens. Quel courage peut donner le zèle ardent de la charité chrétienne! Un ecclésiastique sans fortune, sans protecteur,

ose se décider à dénoncer publiquement comme des tyrans et des monstres de barbarie, les hommes les plus puissans et les plus dangereux par leurs immenses richesses, leurs emplois et leur faveur auprès du souverain! Inconnu à la cour, Las-Casas s'y présente seul avec une généreuse assurance; il s'adresse directement à un monarque imposant et sévère pour défendre l'innocence opprimée, et pour accuser sans détour et sans ménagement le crime revêtu du suprême pouvoir. Une seule voix, la foible voix d'un prêtre obscur, fait entendre à l'empereur les gémissemens d'un peuple entier! Charles-Quint étoit équitable et religieux, il n'écouta pas sans fruit le digne apôtre qui exprimoit avec tant d'énergie les préceptes de l'évangile. L'affaire fut discutée dans le conseil, et le sort des malheureux Indiens fut adouci. Las-Casas, devenu évêque de Chiappa, retourna en Amérique. Bientôt, malgré les ordres de l'empereur, on recom- Traits détachés.

Traits détachés.

mença à persécuter les Indiens; Las-Casas, consacré à les défendre ou à les consoler, remplit ce devoir sublime pendant cinquante ans, avec un zèle infatigable, et en donnant l'exemple persévérant de toutes les vertus épiscopales, portées au plus haut point de perfection. Il retourna à Madrid en 1551; il y mourut en 1566, âgé de 92 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés; le plus intéressant et le plus célèbre est le traité intitulé : *La destruction des Indes.* Cet ouvrage a été traduit en français, en 1697, par l'abbé de Bellegarde.

## ATHANASE D'AYALA.

Anecdotes historiq.. par M. l'abbé Raynal, t. 2.

ATHANASE D'AYALA étoit page de Charles-Quint; son père s'étant mis du parti des séditieux qui se révoltèrent contre l'empereur, fut proscrit et obligé de fuir. Athanase, quoiqu'à peine sorti de l'enfance, fut profondément pénétré de la situation de son père; et ne possédant rien que le cheval qui lui servoit

pour le manége, il le vendit secrètement, et en envoya le prix à un ami de son père, pour le lui faire tenir. Cette action étoit simple; mais la manière dont se conduisit ensuite Athanase, mérite d'être rapportée. On le questionna vivement sur ce qu'il avoit fait de son cheval, jamais il ne voulut le dire, dans la crainte qu'on ne trouvât les moyens d'empêcher son père de recevoir l'argent qu'il avoit envoyé; il s'entendit accuser d'avoir fait un mauvais usage de cette somme, souffrit les mépris de ses camarades, les réprimandes et les plus sévères punitions de ses gouverneurs, sans être un instant tenté de déclarer son secret. Enfin on en avertit l'empereur, qui fit venir d'Ayala, et l'interrogea lui-même; alors ce jeune homme, par respect pour son souverain, avoua sur-le-champ la vérité. Charles lui fit rendre un superbe cheval, et saisit l'occasion d'un service que d'Ayala rendit quelques années après à la monarchie, pour le récompenser avec éclat.

Traits détachés.

Traits détachés.

## Michel Cervantes.

Il naquit en 1447, à Alcala de Henarès, ville de la Nouvelle-Castille. En 1571, il se trouva comme simple soldat à la bataille de Lépante : il s'y distingua par son courage, et y perdit la main gauche. Après avoir servi pendant plusieurs années dans le royaume de Naples, il voulut retourner dans sa patrie; sa traversée fut malheureuse : attaqué et pris par un corsaire algérien, il devint esclave, et forma le projet de se mettre en liberté avec treize compagnons de son infortune. Ce dessein fut dénoncé par un traître. Les malheureux Espagnols furent traînés devant le roi d'Alger; ce prince leur promit la vie, à condition qu'ils déclareroient l'auteur de l'entreprise. C'est moi, lui dit Cervantes; fais-moi mourir, et sauve mes frères. Le roi barbare admira son courage; mais Cervantes n'en resta pas moins dans les fers. Enfin, après un esclavage de cinq ans et

demi, sa famille envoya sa rançon. De retour en Espagne, il fit jouer ses comédies avec le plus grand succès : son Don Quichotte acheva sa réputation. Ce livre charmant, fait pour plaire à tous les âges et dans tous les temps, devoit faire la fortune de l'auteur, mais ne lui attira que des persécutions. On regrette cependant que cet ouvrage inimitable ait jeté autant de ridicule sur les protecteurs de la foiblesse et de l'innocence opprimée, que sur les chercheurs d'aventures ; il ne falloit pas détruire l'esprit généreux de la chevalerie, il falloit ne se moquer que des abus que pouvoit produire en ce genre un zèle inconsidéré. Traits détachés.

Notre ancienne traduction de Don Quichotte pourroit être mieux écrite ; mais on y trouve toute la gaîté de l'original, et le traducteur a parfaitement rendu la bonhomie et la naïveté plaisante du caractère de Sancho-Pança, mérite que n'a point la nouvelle traduction de M. de Florian, qui d'ail-

Traits détachés.

leurs est écrite du style le plus froid et le plus languissant. M. de Florian a été plus heureux dans sa traduction de la *Galatée* du même auteur, roman sans vraisemblance, mais rempli de jolis détails.

Michel Cervantes a fait beaucoup d'autres ouvrages estimés. Il mourut en 1616, âgé de 69 ans. ( *Nouveau Dict. historique* ).

## PHILIPPE V, *surnommé* LE COURAGEUX.

Histoire d'Espagn. de M. Desorneaux.

LORSQUE Philippe fut obligé de quitter Madrid avec le peu de soldats qu'il put rassembler, le bruit se répandit qu'il alloit abandonner l'Espagne, et ses troupes parurent entièrement découragées. Philippe, instruit de l'effet fâcheux que produisoit cette fausse nouvelle, sort de sa tente, assemble l'armée, la harangue, et jure qu'il périra à la tête de son dernier escadron, plutôt que d'abandonner ses fidèles Castillans; chacun lui promet à

son tour qu'il versera pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. La harangue du roi sauva sa couronne; de ce moment les désertions cessèrent, et ce prince reçut de l'armée les plus vifs témoignages d'affection et de fidélité. Traits détachés.

En 1710, le roi gagna la bataille de Villaviciosa, et y fit des prodiges de valeur; après la victoire, le roi n'ayant point de lit, le duc de Vendôme lui dit: « Je vais donner à Votre Majesté » le plus beau lit sur lequel jamais roi » ait couché ». En effet, ce général fit apporter à Philippe un matelas fait avec les drapeaux et les étendards pris sur les ennemis (1). Voltaire, Hist. Universelle.

Philippe mourut en 1746; il aima ses sujets, sut honorer et récompenser

(1) Philippe, pour récompenser les services de Vendôme, lui accorda durant sa vie tous les honneurs de premier prince du sang, et après la mort de ce grand général, Philippe lui donna la sépulture à l'Escurial.

Traits détachés.

le mérite et les talens ; il montra dans l'adversité un courage héroïque ; enfin, sa piété, sa justice et sa bienfaisance l'ont rendu digne d'être compté au nombre des plus grands rois qui aient jamais régné sur l'Espagne.

FIN DU TOME TROISIÈME.

# TABLE DES ARTICLES

## contenus dans ce volume.


Religion, Loix et mœurs des Romains. p. 1
Traits détachés de l'Histoire Romaine. . . 88
Géographie de l'Espagne. . . . . 298
Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne. . . . . 321
Loix, Mœurs et Usages des Espagnols. . . . 368
Traits détachés de l'Histoire d'Espagne. . . 423


FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

The Voltaire Foundation
Donation
1.2.89
4 vols.

881889